

mensuel charlie

Déc. 80 - n° 143 - 12 F
Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,95



M 1319 - 143 - 12 F

FULL
FLAVOR

INTERNATIONAL

SPECIAL
BLEND

NEWS

Take A Break In The Rush



20 FILTER CIGARETTES



5 DICO DE LA B.D.
 6 QUICKETTE ET FLUPKETTE
 8 LA VIE MODE D'EMPLETTE
 10 Rousseau
 12 WHAT'S UP DOC?
 14 CHAMP-CONTRECHAMP
 16 Andrevon
 18 Schlingo
 19 Gautier
 35 Bertrand
 50 Caro
 55 Poussin
 59 Olivia Clavel
 62 Petit-Roulet
 67 WARSCHAU
 76 KATZENJAMMER KIDS
 78 FOSDYKE SAGA
 80 ANDY CAPP
 83 PETITES CHOSES SUCRÉES
 84 MADIE FÉE DU LOGIS
 86 PETITS MIQUETS
 88 LA CAGE DE L'ÉCUREUIL
 90 DOMMAGES DE GUERRE
 92 POLARS
 95 Agnès Thouvenin
 96 CARNETS FRANÇAIS
 98 Mesmer

Pichon.



Une des plus belles scènes d'amour de la bande dessinée. J'en ai bavé d'émotion. Regardez « Warschau », de Varenne. J'aime les hommes qui aiment les femmes comme j'aime les femmes. La bande dessinée est le paradis des voyeurs, des branleurs et des rêveurs.

Sur la couverture, un cul dessiné par Bertrand. Chaque fois que nous publions une histoire de Bertrand, je vous dis la même chose : c'est de mieux en mieux. Et Bertrand, chose rare dans cette profession où tout le monde plagie tout le monde, n'imité personne.

Une étrange histoire de Caro, « Hans und Gretel, tueurs négatifs ». Parfois c'est aussi de l'art, la bande dessinée. Il ne faut aimer que si c'est très beau. Là, c'est le cas.

Une délicieuse histoire de

champignons par Petit-Roulet. Miam ! Miam !

Miam miam aussi, Quickette et Flupkette. Exactement le genre de filles qu'on a envie de prendre en stop sans qu'il y ait un barbu caché dans le fourré.

Il y a énormément de belles choses en couleurs dans ce numéro conçu par mon bras droit, Blandine. C'est elle qui, depuis dix ans, compose les géniales couvertures de « Charlie mensuel », dosant les couleurs avec un goût diabolique.

Il y a tellement de choses à dire sur ce numéro que j'ai la flemme de continuer. Juste un petit mot pour « Pachenco », de Gautier, dont nous avons publié la première histoire alors qu'il n'avait pas seize ans. Il continue.

Et vous, continuez à regarder les bandes dessinées, car leur

seul but est de vous faire passer un moment agréable.

W

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Rédactrice en chef adjointe : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Éditions du Square,
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
 75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 96 F.
 Étranger : 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 329.74.50
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 4^e trimestre 1980.
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61 425.
 Publicité : Régie Publiart.
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier,
 92200 Neuilly-sur-Seine.
 Tél. 747.11.65.
 Gestion : Thierry Souccar.



LE VÉRITABLE DICO DE LA B.D.

BABA. L'inséparable ami de Gateusec. (Voir à Gateusec).

BARBAPOUX (Paul Dugué-troin, dit). Sous ce pseudonyme, dessinateur de Baba et Gateusec. (Voir à Dugué-troin).

BEBE ? (Qui a mangé le). Titre d'une aventure de Morzileuille et Toralcoude, son ennemi.

Morzileuille, qui garde un enfant pendant les vacances, trouve un os dans le landeau. Il est accusé d'avoir mangé le bébé, mais c'est Toralcoude qui a fait le coup et ne s'en tirera, une fois de plus, qu'après avoir mangé le bourreau, l'échafaud et la porte de la prison.

BÉBERT ET SON CAMEMBERT. La première apparition de Bébert dans la



bande dessinée est très discrète. Une courte histoire dans un bas de page.

Sur un trottoir, on voit marcher un petit bonhomme coiffé d'un camembert. Devant lui, une bouche d'égout ouverte et une peau de banane. Bébert

glisse sur la peau, pirouette par-dessus la bouche et atterrit à côté de la plaque d'égout, cependant que le camembert, qui est de grande taille, tombe sur la bouche et la referme exactement. Bébert dit : « Où est mon camembert ? Ah ! Le voilà », ramasse la plaque d'égout, la met sur sa tête et continue son chemin.

Lors de sa deuxième apparition, Bébert se rend compte qu'il est coiffé d'une plaque d'égout et décide de retrouver son camembert.

Ses recherches infructueuses d'égout en égout ont fait rêver plus d'une génération.

EBI. Surnom donné à une auto-stoppeuse anglaise que Porcass-le-routier, le violeur d'auto-stoppeuses, viole dans la couchette de son trente tonnes. (Voir à Porcass-le-routier.)

ECHAMBAUD (Antoine). Un de nos scénaristes les plus éclectiques et les plus prolifiques. À son actif, une centaine de scénarios de guerre, autant de westerns et d'aventures, près de cinq cents policiers, huit cents fantaisies, mais c'est surtout son œuvre poétique qui retient l'attention. Quelques vers, au hasard :

*Si c'était à refaire,
Je recommencerais
S'il fallait rerefaire,
Je rere le ferais
Une troisième fois
Point ne me generait
Mais beaucoup de pruneaux
Je devrais digérer.*

BÉCHARDE-LA-COLOMBE. (Les miracles de). Les miracles de Bécharde-la-



BÉCHARDE-LA-COLOMBE DESCENDANT SUR TERRE

colombe ont paru dans diverses publications religieuses avant de disparaître brutale-

ment sans laisser de trace, en même temps que leur créateur, Michel Fisto-Félix.

Les histoires de Bécharde-la-colombe, ainsi nommée parce qu'elle était poilue comme une bécharde, étaient toutes bâties selon le même schéma : un couple de pauvres artisans est dans le malheur parce que sans enfant. Bécharde-la-colombe descend du ciel, prodigue maintes caresses agréables et avantages divers sous forme de crédits étudiés qui font oublier au couple son infortune. Au bout d'une centaine d'épisodes, le Vatican, jugeant la bande subversive et voyant là la main du Malin, en suspendit la parution et demanda l'arrestation de son auteur. Aux dernières nouvelles, le mystérieux Michel Fisto-Félix court toujours.

BE-LE-GAZ. Bec-le-gaz est le nom donné par Gaz-le-bec, le bec de gaz philosophe, au gaz à bec qui l'alimente. Ses réflexions trouvent souvent un écho en la personne d'Allume-gaz, l'allumeur de becs de gaz qui apprécie tout particulièrement la philosophie de Gaz-le-bec, qui le distrait agréablement des bêtises racontées par les autres becs de gaz.

BÉFROI DE GODEBOUIL-LON-LE-MICHÉ. Personnage central d'une formidable épopée moyenâgeuse dessinée de main de maître par - nom prédestiné - Jean-Paul Vieuquon.

Béfroï, d'aventures en aventures, libère une à une toutes les villes saintes tombées sous le joug arabe. Mais, arrivé devant le tombeau de Mahomet, ce pur catholique a une révélation et se convertit à l'Islam. Comble de l'ironie du sort, avant qu'il ait eu le temps de changer de costume, il passe devant un miroir, croit se trouver face à un chien de chrétien et brise le miroir d'un coup de lance. Sacrilege ! C'était le miroir sacré dont se servait Mahomet pour vérifier la propreté de son entrejambe. Mahomet était en effet très propre et ne voulait pas que les Chinois qui, des antipodes, ne le voient toujours que de dessous, aient de lui l'image d'un dieu qui a du caca au derrière. Béfroï est condamné à être empalé et ainsi se terminent ses aventures.

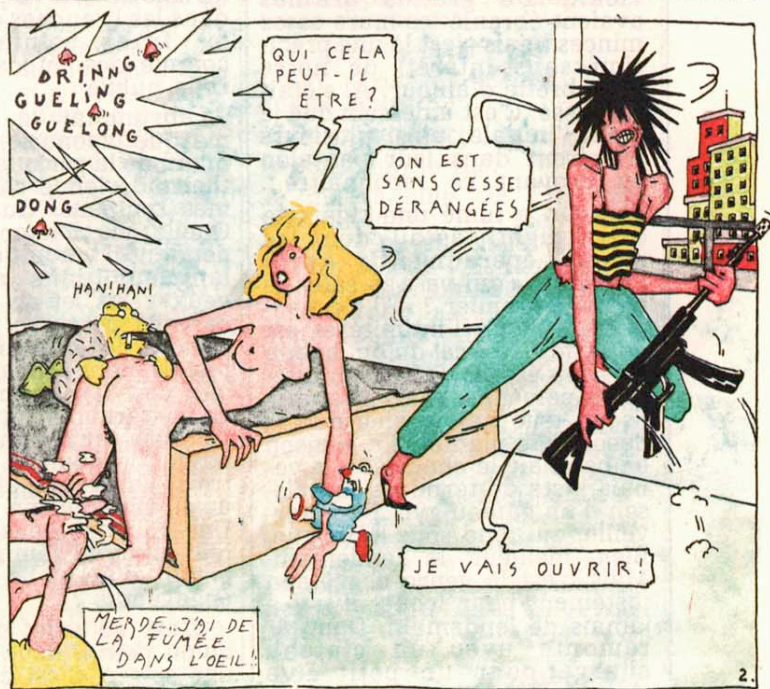
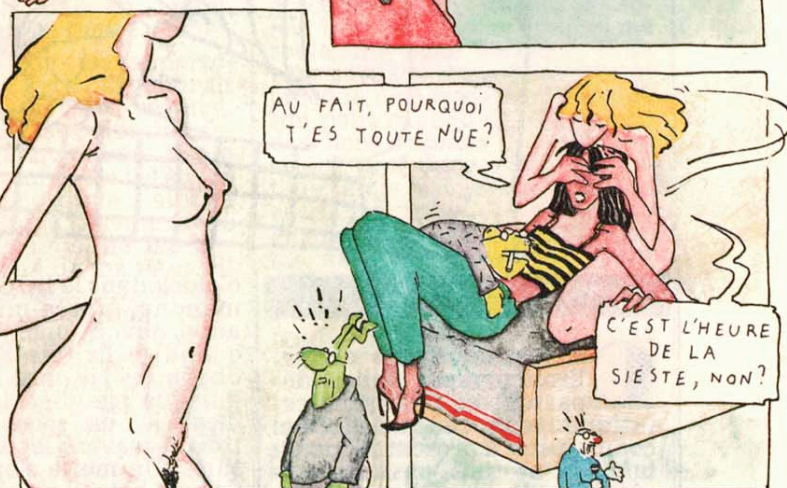
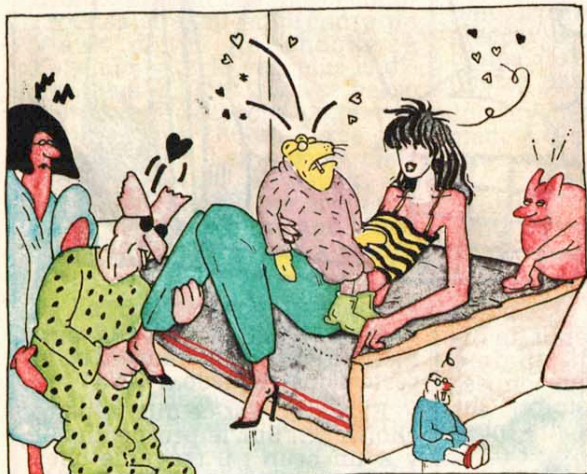
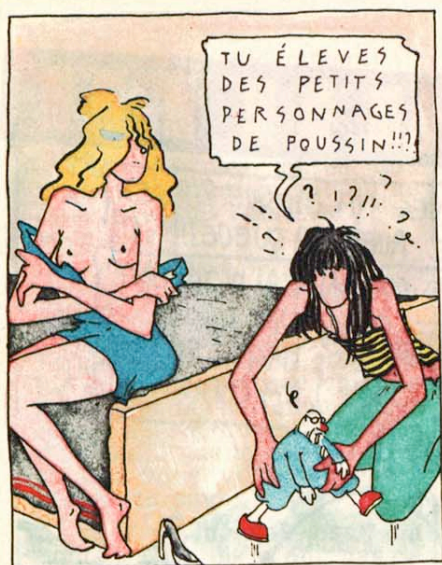
A lire et à relire.

Hugot

QUICKE IT^E & FLUPKETTE

DEUX JEUNES FILLES MODERNES
par Aloys





LA VIE MODE D'EMPILETTE



LES TÊTONS DE TANIA

CE fut une sieste divine. Erotiquement folle, dépassant en puissance extatique tout ce que j'avais connu jusqu'à présent. Et pourtant, je ne suis pas une novice... De grands brames avaient ébranlé les murs assez minces (mais c'est là une précision sans intérêt) de notre chambrette d'amour. A. s'était surpassé. C'est à dessein que je mets l'initiale, ainsi plusieurs frémiront dans leur pantalon en croyant se reconnaître...

Bon. On a fumé une cigarette extra light (détail dont se moque éperdument). Après l'habituel « qui va à la salle de bains le premier ? », il s'est sacrifié, toiletté l'intimité et est descendu, parce qu'on habite sur trois étages (O.K., ça n'intéresse personne, mais quand je lis un truc j'aime bien que le décor soit planté). La maison embaumait le chocolat : je venais juste de terminer la cuisson d'un gâteau gyp. Une merveille, qui fond sous la langue. Bien meilleur le lendemain. Mais c'est le genre de gâteau justement pour lequel il n'y a jamais de lendemain. Donc A. remonte avec un plateau chargé pour un petit five

o'clock dans le lit. C'était un dimanche après-midi (j'aime aussi savoir quel jour on est quand je lis une histoire. Oh, oh, mais je ne la lis pas, puisque je l'écris)... Donc, disais-je, un soleil délicat filtrait à travers les vitres plutôt sales. Un merle s'époumonnait (la sale bête, il va pas se taire !) dans les branches du poirier où les fruits pointaient, frères comme des tétons de jeune fille nubile.

Je branchai la radio (une marque japonaise) et du Schumann de la période romantique thermidorienne s'insinua dans mes tympans. Quel bonheur ! Quelle vie harmonieuse ! Cependant il y avait comme de la langueurs dans mes grands yeux verts, et au fond de ma cervelle perverse je pensais à ce coup de téléphone d'hier que j'avais donné pour voir. Mon œil, va ! Il y a longtemps que ça me taraude, cette envie... Je frétiliais sur ma chaise en composant le numéro. Au bout de trois chiffres, j'ai arrêté. Et puis, allez, je me suis lancée. Une voix onctueuse, que j'estimai jeune et féminine, me répondit d'un « allô ? » des plus engageants ?

- C'est au sujet des hommes qu'on peut... heu... louer pour une soirée. C'est combien ?

- C'est 1 500 F. Il vous emmène dîner, puis danser, et le reste vous regarde...

- Et, heu... Est-ce que je peux choisir ?... Sur le prospectus, il y a un brun ; il travaille chez vous, ou c'est juste pour allécher les clientes ?

- Mais oui, il est chez nous, pour votre plaisir. Il vous appelle pour fixer rendez-vous ?

- Et s'il ne me plaît pas, comment je vais faire ?

- C'est simple : vous prenez un verre avec lui ; s'il ne vous plaît pas, vous le lui dites, et un autre homme vous appellera pour une entrevue...

- Et s'il me plaît ?

- S'il vous plaît, vous me le dites et vous venez payer à l'agence.

Ainsi Johnny avait appelé en début d'après-midi, et avant d'aller au ciné, ce soir, je buvais l'apéritif avec lui au Cambridge. Il faut aller au premier, et là, dans un box confortable, on commande un « Tomorrow sun of Cambridge ». J'aime bien aussi connaître les spécialités des endroits où les héros se tapent des boissons extravagantes et chics dans les romans snobs.

- Alors, ma poule, à quoi tu penses ? me demande A.

- Bof, à rien (évidemment)...
- Tu veux pas qu'on recommence ? me dit-il, me tétant le tétou...

- Tu sais, moi, après une grande bonne fois comme celle-là, je suis rassasiée, je ne peux plus...

Il a débarrassé le plateau, et s'en est allé vaquer à ses occupations.

Je me levai. Pris une douche. Perplexe devant ma glace, je me demandais si je devais me faire belle. Me parfumer ? Tout en me gourmandant : « Espèce d'andouille, tu ne vas pas à un rendez-vous d'amoureux ! Merde, tu payes ! »

Et si je ne lui plais pas ? La honte ! Non, ils n'ont pas le droit... En tout cas, mes éconocroques allaient en prendre un vieux coup : le chèque à l'agence, plus le pot, plus le dîner, plus la boîte (si ça se passe bien, nous éviterons cette station), et puis l'hôtel. Parce que je vais pas l'emmener chez moi. Si c'était un voyou voleur... Tout ça en me brillant, m'ignant, me vampant d'une jupe fendue et de bas à coutures.

Je l'ai reconnu tout de suite, le Johnny. Dégaîne gigolo de luxe aux dents longues, plutôt genre bourgeois. Pas mal, ça me changeait de mes intellos torturés. Nous passerons la soirée après-demain.

J'en perdis le sommeil et faillis annuler. Mais la situation m'excitait farouchement.

Parée comme une statue espagnole de la Vierge, je déboulai au Conway's, où nous bûmes un Bloody Mary. Puis, histoire de le tester, je lui proposai (sans le laisser disposer) de dîner au Kin Malebo. Un restaurant zairois planqué dans un passage près de la Bastille (rien que du vrai, vérifiez, c'est au 2, passage Louis-Philippe, 898.02.12. Le soir seulement). S'il aimait pas, Johnny, tant pis. J'espérais bien le faire suer un peu, en fait. Au prix de la soirée ! Le patron nous offrit des cacahuètes fraîches avec du vin de palme sur lequel mon partenaire tiqua. Il ne devait guère avoir plus de vingt-huit ans ; l'œil doré pétillant pouvait le faire passer pour plus intelligent qu'il ne l'était.

Je commandai du poulet moamba. Ce n'est pas trop effrayant pour un débutant en matière de cuisine africaine. Et puis il pouvait toujours se goinfrer de riz. Johnny faisait la

geisha. Il me racontait ses voyages. Papa américain, maman hongroise. Il parle cinq langues... Je lui pose des questions, je me fais l'effet du bon père tranquille qui se dévoie et qui demande à la demoiselle qui monnaie ses charmes : « Mais pourquoi vous faites ça mon petit ? » C'est net : le Johnny aux canines acérées fait ça pour le blé. Le grand amour de sa vie, le blé. Il ap-
« Mais pourquoi vous faites ça, sades de vin. Pourvu qu'il soit pas beurré et qu'il puisse m'honorer ! »

Pendant ce temps, Ntumba, le patron, avait mis une cassette de son pays. Très rare, presque du chef-d'œuvre antique. Une chanson très rythmée, joueuse. Que chantent les gens qui portent le chef lorsqu'il se déplace ; ils dansent en même temps : trois pas en avant, quatre pas en arrière...

Johnny possède un appartement à New York. Il voudrait une grosse, grosse voiture. Pour arrondir ses fins de semaine, il trafique dans de la vente de fourrures. Le bel étalon est vêtu d'un costume d'alpaga noir orné d'une cravate avec des jockeys peints. Je me demande, au fond de ma tête, s'il me plaît vraiment. Est-ce que je mouille ? Humm, non. Vais-je aller jusqu'au bout ? Exiger des trucs spéciaux, peut-être ? Procède-t-il au rituel petit nettoyage intime au-dessus du bidet, en commençant des mignoterics avec son médius afin que je décolle plus vite ? Bronzé de frais, il vient de se payer des vacances sous les cocotiers. Ça marche pour lui. Est-ce que je vais lui faire une pipe ? Non, c'est à lui de s'activer. Y a-t-il une femme dans la vie du don Juan tarifé ? La bouffe a l'air de lui convenir ; il s'est envoyé une grosse portion de plantain frit. Dessert. Café. Pousse-café. J'arrive pas à m'imaginer dans le lit avec lui. Il ne s'est pas trop intéressé à moi. Discrétion ? C'est plutôt qu'il s'aime infiniment. Ça aide, dans ce métier.

Eh bien, on a réussi à papoter deux heures, mine de rien. Palace. Il aime bien, là-bas. J'ose pas dire non : bêtement, je veux pas passer pour pingre. Mais pas trop longtemps, alors. J'arrête pas de penser à l'annonce... Nous filons dans sa voiture : Fiat neuve, stéréo. Il met du reggae. C'est tôt pour les nocturnes. La boîte est presque vide. Johnny danse bien. Il a tous les talents pour se tenir dans le monde, ce petit.

Allez, on se casse. J'ai pas tout mon temps, moi !

On va à l'hôtel du Pélican (c'est du côté du Palais-Royal). Pas un hôtel de passe, je précise. J'ai des fantasmes, mais je suis une femme honnête. Johnny sifflote tandis que je raque. J'ai apporté mon petit magnéto. Je vais mettre un truc que j'écoute beaucoup, en ce moment. Je ne supporte pas l'anonymat : faut que je personnalise dès que j'arrive. La voix de Sotiria Bellou, la grande goudou athénienne, s'élève, chaude et vibrante d'amour : elle chante les tétons de Tania, son admirable maîtresse. J'aurais pu passer une de ces cantates baroquement exubérantes, comme parfois dans ces moments-là. Mais quand on connaît pas, ça risque de distraire... Tandis que là, de la musique grecque, ça fait vacances, soleil, tout ça... Il s'approche, me roule une pelle honnête. Il se pose sur le plume. Je m'attends presque à ce qu'il me demande son petit cadeau (je lis pas que des bons romans !). Après un séjour bref dans le cabinet de toilette, je reviens : il est nu entre les toiles. Il se tripote l'asperge, qui raidit gentiment. Ça ne va pas traîner. Tant mieux. Je serai à l'heure...

Il me dit : « Tu veux qu'on fasse comment ? » Je crois que je m'en fous, maintenant. J'ai épuisé tout le piquant de la situation. Ce n'est plus qu'une formalité. Il fait juste le nécessaire. Comme un smicard qui ne veut pas se fouler. Oh, je lui en veux pas, hein ! N'empêche. Il me demande :

- A quoi tu penses ?
- Oh, à rien de spécial.. C'est quelle heure ?
- Deux heures du mat.
- Bon, ben, je file.

Je me rhabille. Je suis déjà plus là, en fait. J'ai bien pensé à mettre un chemisier facile à ouvrir. Merde ! Et l'annonce ? Je fouille dans mon sac en descendant par l'ascenseur. Je sifflote « Johnny, tu n'es pas un aigle »... Ah, ça y est ! Je la relis : « Je serai tous les jours, à trois heures du matin (pendant une semaine après parution), sous le pilier du pont Louis-Philippe, près du quai. Tu me verras pas, mais moi je te verrai très bien. Tu t'approcheras, tu ouvriras ton corsage, tu n'auras pas de soutien-gorge. Tes seins jailliront. Tu n'auras rien d'autre à faire. Tu te rhabilleras et tu partiras... »

Jeanne Folly



LA VUE DE KRAC NE CESSE
DE BAISSER ...
MAIS IL S'ACCROCHE ...



BIENTÔT SES VERRES
DE LUNETTES DEVIENNENT
INEFFICACES, LE FATI-
-GANT D'AVANTAGE ...
MAIS KRAC S'ACCROCHE!...



AU JOURNAL QUI LE
PUBLIAIT, ON N'OSE PAS
LUI DIRE FRANCHEMENT
QUE SES PLANCHES
SONT ILLISIBLES ...



TROIS MOIS APRÈS SA VISITE
À L'OPHTALMOLOGISTE,
KRAC NE VOIT PRESQUE
PLUS SES MAINS ...



VIVANT ENTRE LES
OMBRES ET QUELQUES
LUMIÈRES, KRAC RE-
-GORGE D'IDÉES DE
SCÉNARIIS QU'IL TENTE
VAINEMENT DE RÉALISER...



KRAC NE SORT PLUS -
UN VOISIN ACCÈPTE
D'APPORTER LES DES-
-SINS AU JOURNAL ...



ACCULÉ, PERDU, BRISÉ, ISOLÉ DANS SON
TROU NOIR, KRAC DÉCIDE DE "METTRE
LE PAQUET"!... POUR EN FINIR ...
IL ATTRAPE UN COUTEAU DE CUISINE
ET S'ASSIED SUR UNE GRANDE FEUILLE
BLANCHE APRÈS Y AVOIR TRACÉ SON
NOM ET CELUI DES DESTINATAIRES ...



KRAC NE SUT JAMAIS CE
QU'ON FIT DE SES TRIPES-
-ET-BOYAUX ... ON LE PLAÇA
D'OFFICE DANS UN HOSPICE
EN PROVINCE, AVEC D'AUTRES
AVEUGLES, D'AUTRES ÉCLOPÉS ...



... OÙ IL RUMINE À LONGUEUR DE
JOURNÉE DES HISTOIRES IMPOSSIBLES.

WHAT'S UP DOC?

ON N'AVAIT PAS LE DROIT DE VIEILLIR AU MICKEY MOUSE CLUB

O HÉ les amis ! Voulez-vous vous offrir la plus réjouissante galerie de tronches d'ahuris, de frimousses de petites vilaines au nez retroussé, de petits vilains constellés de tâches de son comme s'ils avaient pris le soleil à travers une passoire, de sourires plein de dents fleurant bon la pâte dentifrice, une véritable parade d'email brossé et étincelant, d'incisives et de canines en parfait ordre de marche ? Alors il vous faut ce sacré bouquin, le *Mickey Mouse Club Scrapbook*.

Dans les années 1955, tous les soirs vers 17 h, une vague d'hystérie ravageait les pavillons middle-class des banlieues américaines :

- Maman, j'veux voir l'Mickey Mouse Club !

Le Mickey Mouse Club était alors l'émission de télé favorite de tous les moutards du continent américain. Tout a commencé vers 1949. La télévision en était à ses balbutiements, et les gens regardaient ce truc bizarre d'un air méfiant, un peu comme les singes de « 2001 » contemplant le monolithe tombé du ciel. On ne savait pas trop quoi en faire, de ce truc.

Evidemment, tonton Walt Disney, toujours à l'affût de nouveautés, met très vite son nez dans cette entreprise neuve. Mais il ne perçoit pas immédiatement l'intérêt récréatif que peut avoir la télé. En bon businessman, il voit d'abord un moyen de promouvoir sa camelote en montrant des extraits de ses long-métrages d'animation. Le premier coup d'essai de Disney à la télé reflète cette conception : il s'agit d'un show mis sur pied à l'occasion de la sortie d'« Alice au pays des merveilles », baptisé « One hour

in Wonderland ». Il passe sur les écrans le soir de Noël 1950. Record d'audience. Disney se frotte les mains : A la même époque, à 30 bornes de Los Angeles, Walt est en train de réaliser ses rêves de gosse. Disneyland est en chantier, et la télé va être un excellent outil de promotion pour le parc d'attractions. Disney décide de monter une série hebdomadaire de variétés centrée sur Disneyland. Il lui faut un producteur. Sur le parking des studios Disney, il se heurte par hasard à un de ses vieux amis, Bill Walsh, un attaché de presse californien. Inspiration subite :

- Tu vas être producteur de télé, s'écrit Disney.

- Mais je n'y connais rien ! proteste Walsh.

- Bah ! Qui connaît quelque chose à la télé ? rétorque Disney.

Et Bill Walsh se retrouve bombardé producteur de la série « Magic Kingdom ». Le show démarre sur les écrans en octobre 1954, et pulvérise tous les records d'audience. En décembre 1954, Walsh y ajoute les aventures de Davy Crockett en feuilleton, et la chanson-thème devient un hit. Vers la fin de l'année, Walt Disney passe un coup de fil à Bill Walsh.

- Est-ce qu'on va remettre ça l'année prochaine ? s'inquiète Walsh.

- Je pense que oui, répond Disney, ça marche bien.

- Bon, parce que je commence à être crevé, j'aimerais bien prendre des vacances, bougonne Bill Walsh.

- Attends une minute, attends une minute, j'ai un truc à te dire... supplie Disney.

Bill Walsh le coupe :

- Ecoute, mon vieux, tu sais que je ne pensais pas qu'on arriverait au bout de l'année. On est habitués à réaliser une heure de dessin animé tous les



trois-quatre ans, mais là, faire un show télé chaque semaine, c'est tuant !

- Oui, oui, temporeise Disney.

- Bon, alors, c'est quoi, ton idée ?

- Une heure par jour.

- Une heure par jour ? s'étrangle Bill Walsh.

- Oui, avec des gosses.

Le Mickey Mouse Club était né.

Pour le mettre sur pied, Disney s'inspire des Mickey Mouse Clubs des années trente, qui organisaient pour les mômes des sorties au cinéma, des goûters d'anniversaire et des réunions de chant sous le patronage des studios Disney. L'idée de base du show est simple : on va amuser les gamins en leur montrant d'autres gamins coiffés d'intolérables oreilles de Mickey, dansant, jouant des saynètes et chantant des âneries du style : « Who's the leader of the club that's made for you and me ? M-I-C-K-E-Y-M-O-U-S-E ! » Le tout entrecoupé de dessins animés et agrémenté de guest-stars.

Bon, seulement il faut sélectionner des enfants et les chaperonner. Walt Disney confie cette tâche à deux adultes, Jimmie Dodd et Roy Williams. Jimmie Dodd est un grand dadaï rouquin de quarante balais, avec des dents à la Goofy. Il a écrit une chanson pour la série sur Disneyland que Walt a trouvée épatante. Dans les années trente, il a joué des petits rôles au cinéma. Bigot notoire, il est président du Holly-

wood Christian Group, ce qui colle parfaitement avec les critères disneyens de la saine récréation familiale.

« Les gens m'ont été très utiles dans ma carrière, aimait à dire Jimmie, mais c'est le Seigneur qui a tout fait. Les gens qui m'ont aidé étaient envoyés par le Seigneur... »

Son compère, Roy Williams, est un gros type bonnasse d'une cinquantaine d'années. Disney l'a déniché alors qu'il n'avait que dix-huit ans, lui a payé les cours d'une école d'art de Los Angeles et l'a employé comme cartoonist. Avec un sens maniaque de la hiérarchie, Disney donne des attributions précises à tout le monde dans le Mickey Mouse Club, et invente un véritable vocabulaire pour les désigner. Les gosses les plus doués sont baptisés Mouseketeers, tandis que les adultes deviennent des Mooseketeers. Ainsi Roy Williams s'intitule le Big Mooseketeer, et Jimmie Dodd le Musical Mooseketeer. Les gamins plus jeunes et moins talentueux prennent le nom de Meesketeers. Vous voyez le distinguo subtil !

Disney chargea Roy Williams de faire la sortie des écoles (ben voyons !) pour recruter des mômes. « Je ne sais pas ce que les gens ont pu s'imaginer », racontait-il, « mais je regardais simplement les gosses en train de jouer dans la cour. » Sur des centaines d'espoirs, 24 seulement sont retenus. « Attention, disait Disney, je veux

des gosses ordinaires, pas des petits génies qui jouent de la trompette en faisant des claquettes, ou des gamines avec des frisettes à la Shirley Temple et des mères cinglées. » Les deux seuls enfants d'acteur connu, Tim et Mickey Rooney, furent rapidement virés parce qu'ils chahutaient trop : ils avaient mélangé les peintures des décors. Non, ce que voulait Disney, c'était de bons petits gars et filles simples et sains, à l'image de la bonne conscience rutilante de l'Amérique des années cinquante.

Pour avoir une idée du show, il suffit de feuilleter le bouquin : On y voit ce grand niais de Jimmie Dodd exhibant ses ratiches à toutes les pages, ses stupides oreilles de Mickey plantées sur le crâne, grattant de la guitare avec un sourire béat au milieu d'une marmaille de petits ricains déguisés en cow-boys, en pâtisseries, en chats ou en souris. Dans un coin de la scène, Roy Williams joue perpétuellement le rôle du gros rigolo qui se prend une tarte à la crème sur la trombine. Tout ça pète la joie de vivre mentholée et le coca-cola frais. C'est d'une rafraîchissante ringardise.

Les gosses sélectionnés par le Mickey Mouse Club étaient totalement pris en charge par l'organisation Disney. Comme la loi californienne exigeait que chaque enfant-acteur passe au moins quatre heures par jour à l'école, Disney fit construire deux grandes écoles sur roues.

Ces classes mobiles suivaient les Mouseketeers partout où leur emploi du temps de tournage le demandait. La moitié des Mouseketeers suivait les cours pendant que l'autre moitié répétait.

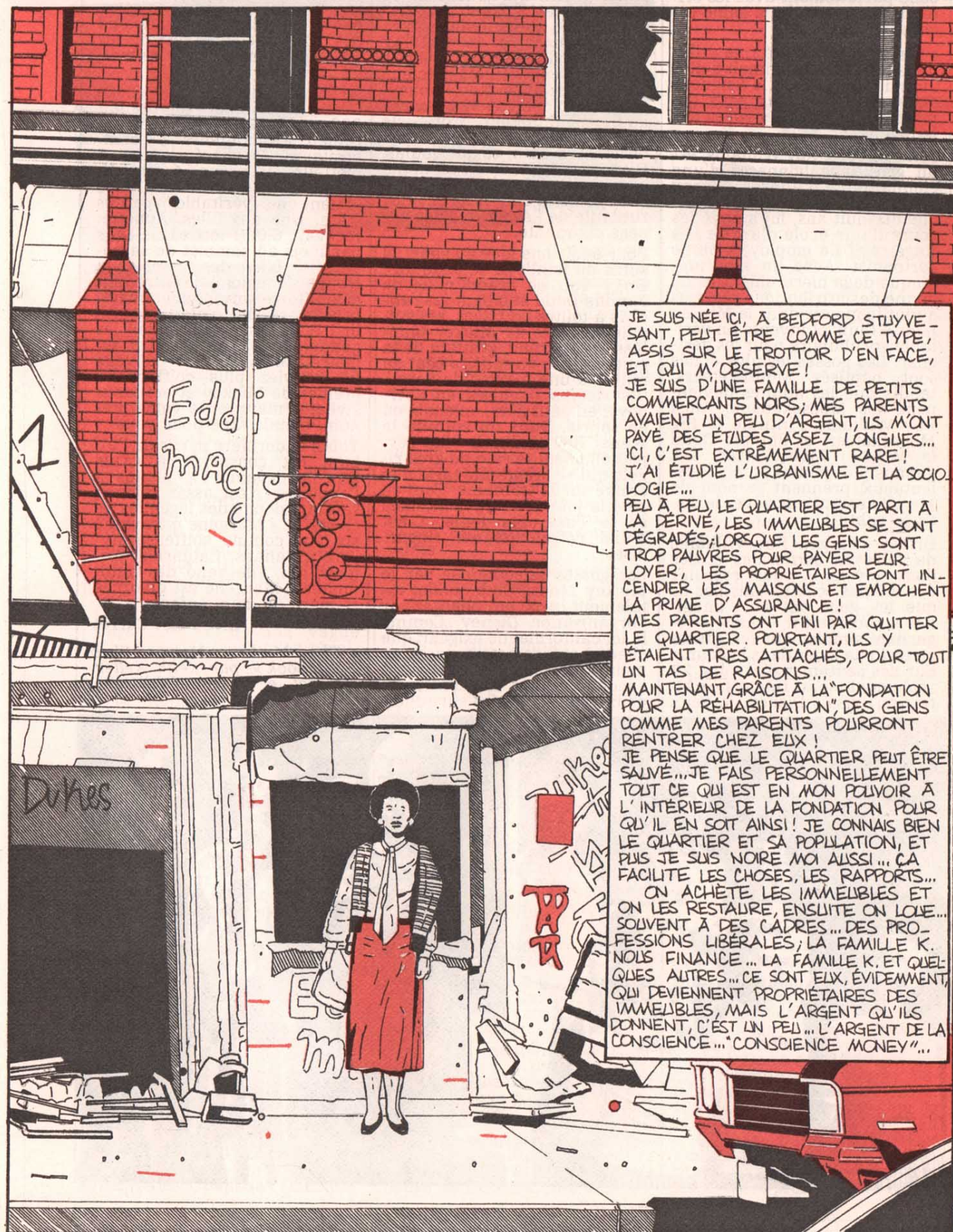
La troupe du Mickey Mouse Club au complet comprenait 200 personnes, dont 15 caméramen, 23 monteurs, 14 compositeurs, 2 chorégraphes, 6 metteurs en scène, 4 maquilleuses ! Les Mouseketeers étaient de véritables petites stars. Une des filles, Annette, recevait 6 000 lettres de fans par mois au sommet de sa popularité. L'âge des gosses de la troupe s'échelonnait entre huit et quatorze ans. Evidemment, le grand drame, c'était de vieillir ! Walt Disney surveillait les gamins avec une toise et un mètre-ruban. Le jour où vous ne pouviez plus coiffer vos oreilles de Mickey et enfiler le sweater marqué de votre prénom, c'était râpé pour vous.

Toute la dernière partie de l'album est consacrée à « Que sont-ils devenus ? », photos à l'appui, et c'est assez réjouissant. Ça donne des légendes de ce style : « Margene a travaillé six ans comme coiffeuse styliste à Salinas, Californie. Aujourd'hui, elle vend des automobiles. Margene est divorcée et mère de deux enfants. »

Rivoire et Carret

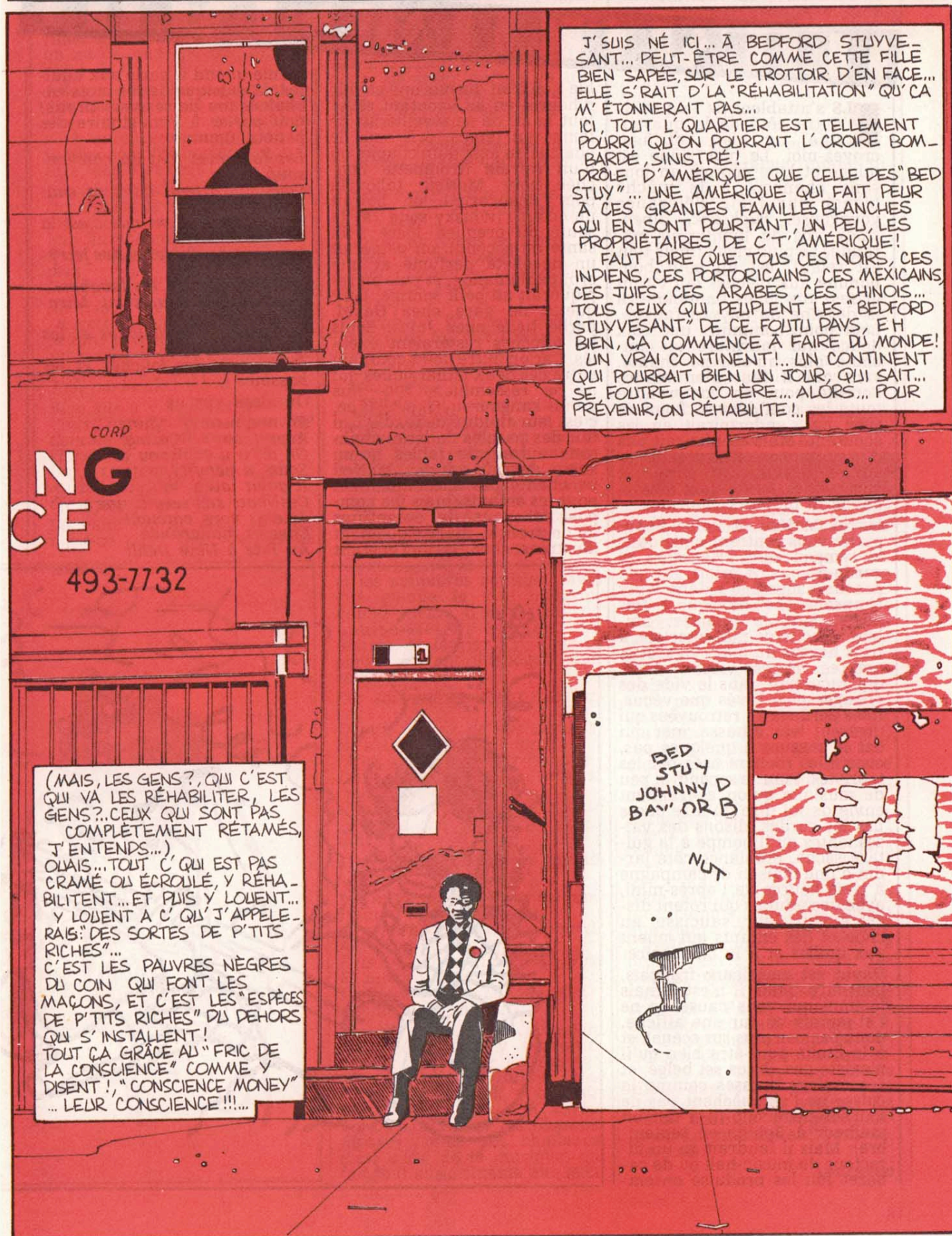
« *The Mickey Mouse Club Scrapbook* », par Keith Keller. Grosset et Dunlap, éditeurs, New York.





JE SUIS NÉE ICI, À BEDFORD STUYVE-
SANT, PEUT-ÊTRE COMME CE TYPE,
ASSIS SUR LE TROTTOIR D'EN FACE,
ET QUI M'OBSERVE !
JE SUIS D'UNE FAMILLE DE PETITS
COMMERÇANTS NOIRS; MES PARENTS
AVAIENT UN PEU D'ARGENT, ILS M'ONT
PAYÉ DES ÉTUDES ASSEZ LONGUES...
ICI, C'EST EXTRÊMEMENT RARE !
J'AI ÉTUDIÉ L'URBANISME ET LA SOCIO-
LOGIE...
PEU À PEU, LE QUARTIER EST PARTI À
LA DÉRIVE, LES IMMEUBLES SE SONT
DÉGRADÉS; LORSQUE LES GENS SONT
TROP PAUVRES POUR PAYER LEUR
LOYER, LES PROPRIÉTAIRES FONT IN-
CENDIER LES MAISONS ET EMPOCHENT
LA PRIME D'ASSURANCE !
MES PARENTS ONT FINI PAR QUITTER
LE QUARTIER. POURTANT, ILS Y
ÉTAIENT TRÈS ATTACHÉS, POUR TOUT
UN TAS DE RAISONS...
MAINTENANT, GRÂCE À LA "FONDATION
POUR LA RÉHABILITATION" DES GENS
COMME MES PARENTS POURRONT
RENTRE CHEZ EUX !
JE PENSE QUE LE QUARTIER PEUT ÊTRE
SAUVÉ... JE FAIS PERSONNELLEMENT
TOUT CE QUI EST EN MON POUVOIR À
L'INTÉRIEUR DE LA FONDATION POUR
QU'IL EN SOIT AINSI ! JE CONNAIS BIEN
LE QUARTIER ET SA POPULATION, ET
PLUS JE SUIS NOIRE MOI AUSSI... ÇA
FACILITE LES CHOSES, LES RAPPORTS...
ON ACHÈTE LES IMMEUBLES ET
ON LES RESTAURE, ENSUITE ON LOUE...
SOUVENT À DES CADRES... DES PRO-
FESSIONS LIBÉRALES; LA FAMILLE K.
NOUS FINANCE... LA FAMILLE K. ET QUEL-
QUES AUTRES... CE SONT EUX, ÉVIDEMMENT,
QUI DEVIENNENT PROPRIÉTAIRES DES
IMMEUBLES, MAIS L'ARGENT QU'ILS
DONNENT, C'EST UN PEU... L'ARGENT DE LA
CONSCIENCE... "CONSCIENCE MONEY"...

contrechamp.



J'SUIS NÉ ICI... À BEDFORD STUYVE...
SANT... PEUT-ÊTRE COMME CETTE FILLE
BIEN SAPÉE, SUR LE TROTTOIR D'EN FACE...
ELLE S'RAIT D'LA "RÉHABILITATION" QU'CA
M'ÉTONNERAIT PAS...

ICI, TOUT L'QUARTIER EST TELLEMENT
POURRI QU'ON POURRAIT L'CROIRE BOM-
BARDE, SINISTRE!

DRÔLE D'AMÉRIQUE QUE CELLE DES "BED
STUY"... UNE AMÉRIQUE QUI FAIT PEUR
À CES GRANDES FAMILLES BLANCHES
QUI EN SONT POURTANT, UN PEU, LES
PROPRIÉTAIRES, DE C'T'AMÉRIQUE!

FAUT DIRE QUE TOUTS CES NOIRS, CES
INDIENS, CES PORTORICAINS, CES MEXICAINS,
CES JUIFS, CES ARABES, CES CHINOIS...
TOUTS CEUX QUI PEUPLENT LES "BEDFORD
STUYVESANT" DE CE FOUTU PAYS, E H
BIEN, CA COMMENCE À FAIRE DU MONDE!

UN VRAI CONTINENT!... UN CONTINENT
QUI POURRAIT BIEN UN JOUR, QUI SAIT...
SE FOUTRE EN COLÈRE... ALORS... POUR
PRÉVENIR, ON RÉHABILITE!...

(MAIS, LES GENS?, QUI C'EST
QUI VA LES RÉHABILITER, LES
GENS?... CEUX QUI SONT PAS
COMPLÈTEMENT RÉTAMÉS,
J'ENTENDS...)

OUAIS... TOUT C' QUI EST PAS
CRAMÉ OU ÉCROULÉ, Y RÉHA-
BILITENT... ET PLUS Y LOUENT...
Y LOUENT A C' QU'J'APPELE-
RAIS: DES SORTES DE P'TITS
RICHES...

C'EST LES PAUVRES NÈGRES
DU COIN QUI FONT LES
MAÇONS, ET C'EST LES "ESPÈCES
DE P'TITS RICHES" DU DEHORS
QUI S'INSTALLENT!

TOUT ÇA GRÂCE AU "FRIC DE
LA CONSCIENCE" COMME Y
DISENT! "CONSCIENCE MONEY"
... LEUR CONSCIENCE !!!...

BED
STUY
JOHNNY D
BAW' OR B

NUT

LLS s'attablent, de l'un et de l'autre côté de la quarantaine, un bien bel âge, croyez-moi. Le plus jeune est mince et long comme un jour sans chanson, à la mèche blonde sur l'œil, l'élégance voyageuse, *rucksack, alpenstock*, fils de famille en ma- raude. Le plus vieux (mais tout est relatif) est un petit bon- homme aux mèches qui virent grises, aux joues flamandes, à la dégaine de paysan fatigué. Leur point commun : une voix douce qui murmure et chuchote plus qu'elle ne chante, vers qui il faut bien tendre l'oreille pour en comprendre toutes les confidences. Pour un rien, on s'endormirait en les écoutant. Mais ça n'aurait pas d'importance : en se levant pas eux-mêmes, continuant à deviner le fil de leurs chansons.

David McNeil et Julos Beaucarne voueurent ainsi dans le tympan sans crier, ni le garder à pas. A priori, il n'y a pas de « message » dans leurs chansons. La musique ? Des blues pour le premier, ambiances boîtes de nuit interlope, trois heures du mat', cigarette, ombres rouges, vieux marins qui racontent dans le vide des voyages plus rêvés que vécus, filles perdues ou retrouvées qui digèrent leur vinasse, mer qui bat la mesure à quelques pas, courtes. Pour le second, si peu de musique qu'on a vraiment envie de lui dire qu'il se casse pas les cordes, disons des valises si lentes qu'il pompe à la guêpe sèche, ambiance coté jardin d'une maison de campagne, din à trois heures de l'après-midi, avec des adultes quiotent distamment leur saucisse au chou et des enfants qui jouent aux quilles et à la balançoire. David est américano-français, peut-être. Mais il n'est jamais là (moi qui vous cause, je ne l'ai jamais vu sur une affiche, donc pas non plus sur scène), et à la limite peut-être bien qu'il n'existe pas. Julos est belge, et ses racines grosses comme la tourne ne l'empêchent pas de tourner beaucoup (il a fait un malheur à Bobino en septembre). Mais il faudrait qu'un directeur de music-hall qu'on caractèret de music-hall qu'on caractèret fou les produise esem-

ble : on irait dormir une couple d'heures en les écoutant rêver tout haut, on se réveillerait de temps en temps, puis sous le charme au long d'un couplet ou d'un refrain (trompette bouée pour McNeill, tabourin pour Beaucarne), on boirait un coup (whisky-soda à la santé du premier, bière à la santé du second), on palperait une décolleté parfumé, et une croupe flamande, et puis on retournerait un petit somme, banquette de gare chez David, herbe tiède chez Julos. Seuls les miches resteraient éveillés. Car un autre point commun entre ces deux léthargiques qui ne se ressemblent pas plus ne, se ressemblent qu'un kangourou et une taupe, c'est leur fluidité de textes, qui font des paroles de leurs chansons autant de fables qu'un gosse devrait apprendre. McNeill ne chante pas spécifiquement pour les enfants, mais il a composé des tas de comptines qu'on trouve, magnifiquement illustrées, chez Harlin Quist. Et

2025 OCT 28 PMT | AT 10:00PM EST (GMT+5)

*Dans sa chambre à l'année
Elle attend dans son lit
Lit toute la journée (...)*

Moi, si j'étais gosse, une maharane dans un lit à New Delhi, qu'est-ce que ça me remue-rait !

Julos, lui, est plus sage, c'est-à-dire qu'il ne laisse pas deviner mais va droit au but. C'est son côté enfonce-toi-bien-ça-dans-la-tête, son côté bon enfant, nature, écolo et tout :

Des confrères bien intentionnés
Ont épuisé le sujet
En ce qui concerne le sexe
Moi humblement je débattrai
D'un sujet combien plus sus-
pect
Celui du pet

De ce risque d'être mis à pied
De cette illustre société
Si tant peu révolutionnaire
Au risque d'être excommunié
Vilipendé, vif écorché
J'en parlerai

Bien sûr il y a pet et pet
Vous l'aviez sans doute deviné
Comme il y a folklore et fol-
klore
Un pet retenu fait un abcès
Au trou du cul
C'est ma foi vrai (...)

Le vent souffle d'où il veut,
n'est-ce pas ? Les voyages de

1000

Julus ont tous ce parfum d'ici et de maintenant, ce côté cuisine avec vaisselle non faite, braguette négligemment ouverte. Mais ça n'empêche pas celui qui proclame *La Révolution passera par le vélo, camarade*, de lever parfois la tête pour voir un peu le ciel entre les feuilles de son jardin. Et alors ça donne :

Je vis en compagnie de quatre milliards de femmes et d'hommes.
J'espère que je n'ai oublié personne à bord du vaisseau spatial Terre.
J'habite de temps en temps au 2, rue des Brasseries à 591, Touraines-la-Grosse (longitude: 4°44'54", latitude 50°46'45") en Brabant, Wallonie, Belgique.
Les rayons du soleil mettent 8 minutes pour me parvenir.
Vous savez tout de moi maintenant...

Rien ne peut mieux le définir que ce dernier vers de cette chanson-portrait, où Beau-carné lie le cosmique au terroir. C'est vrai : une, deux chansons écoutées distraitemment, et on « sait tout de lui ».

qu'il aime les pensées remplies de ces utopies révéseuses, les amours qui coulent comme du vin qu'on boit la tête en arrière et les pauvrières bouffies. Mais que vient le vrai chagrin, quand même l'assassinat de Louise-Hélène-France, sa femme, en février 75), alors la phrase devient plus agüe, plus belle donc :

Les souvenirs se sont faits ra-
res. Depuis le jour de vos départs
Et si l'y a parfois l'appel.
D'un souvenir qui se réveille
Dans une mémoire incons-
ciente.
C'est que la vie redevient lente
Reprend son souffle en écou-
tant (...)
McNell, lui, semble ne jamais
s'arrêter :

Ma mère dansait dans les bars
Imitant Jean Harlow
Mon père lançait des poignards
Au cirque à Buffalo
Puis un jour on m'a dit Go West
Et moi, j'ai pédalé
De New York à Los Angeles
Sur un vélo volé (...)

Ses chansons, c'est carrément du cinéma. On y rencontre *Sennet à Keystone*, *Pat Garrett, Mascotte* ou *Jane Russell, Mae West* et *Buffalo Bill*, et bien sûr *Sherberg* (qui vend le « *New York Herald* » sur les *Champs-Élysées*). Mais ses chansons, c'est aussi de la musique, qui a fait tout aussi cinéma que le ci-

énéma, puisqu'il regrette de n'être pas Kristofferson, qu'il aimerait être *La Grande Dame* de la chanson française, qu'il dance *Bye Bye Bob Dylan*, *Zone* ou *jet-set*.

Cinq ou six cassettes
Rangées dans le fond d'un tiroir
Mélodies volées
Trop d'images envolées
De l'autre côté du miroir.

Nostalgie, nostalgie, quand tu nous tiens... Culture effleurée et effeuillée, air du temps soufflé par un saxo aigre-doux, fonds de miroir des ambiances *noir*, reflets aciers des départs *post-apoc*... c'est ça, McNeil. *Roule, roule, baba cool !*

Les deux lascars ont chacun dix ou sept 33 tours dans leur sac. Parmi leurs accompagnateurs, on retrouve souvent Jack Treee, un des meilleurs guitaristes jazz-folk du terroir. Encore un point commun, Quick et Flupke. Et puis ils sont tous deux édités par RCA. Merci, monsieur RCA.

MESSAGE IN
POST SCRIPTUM

Morice Bénin, qui se fait édifier par Aha, c'est auto-gestionnaire (par être) et régionaliste (surement), nous prévient, dans une de ses inimitables circulaires, dont il a le secret (*L'année 80*), doit pour *M.B. un moment très emprunt* (ils veulent sans doute dire emprunt) *de cette série créatrice qui la traverse, etc.*, qu'il va sortir un nouveau disque (ou une nouvelle cassette) pour ceux qui préfèrent). On peut le (la) commander d'avance à Aha, BP 1, 32410 Castéra-Verdun, pour la modique somme de 45 F, à l'ordre de Ch. Anne. Morice Bénin, c'est bien.

Catherine Derain, c'est encore mieux, surtout que c'est une femme. On a parlé d'elle dans un « *Café* » récent en lisant que « l'artiste féministe » avait écrit une lettre à Edgar-Quinet, dans le 14^e, où elle se vantait d'être tout comme un homme, maintenant que son tricot à l'engueulade était l'amour fou. Elle a même écrit une pièce la-dessus, entièrement chantée, pleurée et roucoulée, qu'elle présente à Paris, à partir du 3 décembre au Café d'Edgar 58 Bd Edgar-Quinet, dans le 14^e, chaque jour à 18 h 30. Courez-y, elle est belle, elle chante mieux que moi et elle se roule avec des coussins violets. La pièce chantée s'appelle *Katouchka*, maintenant vous savez tout.

Andrevon

L'IDIOTMÈTRE

par Charlie Selhingo 80

on frappe à ma porte! c'est peut-être quelqu'un!



Bonjour monsieur, je vends des idiotmètres!



En branchant deux prises sur les oreilles et en pédalant, cet appareil indique combien de fois on est idiot dans la journée grâce à ce cadran gradué de "idiot total" à "très intelligent"!



Vachement pratique, cet appareil! Je vais Volt ou je me sstue dans l'éventail des quotients intellectuels divers!



Hein? cet appareil indique que je suis complètement idiot! Je ne comprends pas! Pourtant, il a l'air de fonctionner!



ça correspond peut-être à un moment de la journée où je suis cretin! Je vais attendre et pédaler plus fort!



La journée passe... Bon sang, cet appareil marque qu'à tous les instants de la journée, j'ai été con comme une vache!



GR! Cet appareil est une ordure! Je...



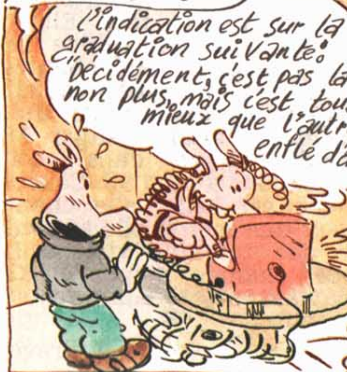
Desire Gogueneau! ça alors, si je m'attendais à ça!



Il ne fonctionne pas très bien! Il marque toujours la même chose!



Hooo! Je t'en prie, DS-moi ce qui est écrit!



c'est curieux! c'est la première fois que je vois un idiotmètre avec une graduation aussi précise! quel monstre de technique! quelle sophistication hyper-moderne dans le domaine technologique!

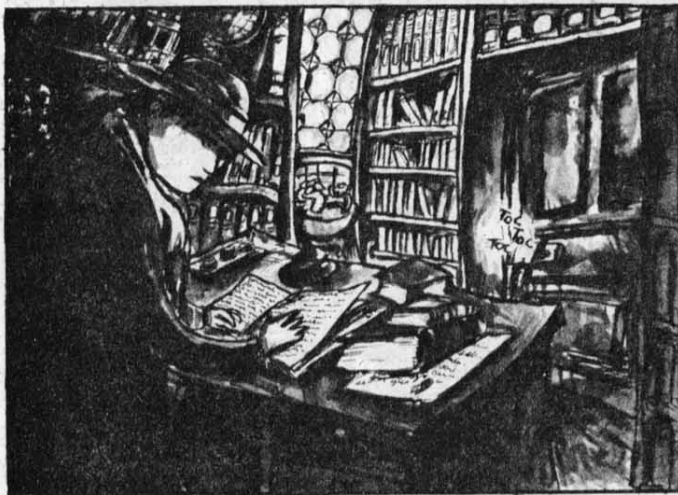


Je ne comprendrai jamais Tampoun Destar-tinn! Je lui vante son appareil et il se met en colère!



Charlie Selhingo 80

HISTOIRE DE PACHENCO



ENTREZ...



AH, C'EST TOI, PACHENCO. JE TE CROYAIS PARTI. TU N'AS PAS ASSEZ TRAVAILLÉ ?

J'AI PEUR MONSIEUR KASOLLI ...



Y SONT TOUS LÀ... Y SONT TOUS REVENUS... J'PEUX PAS RETOURNER CHEZ MOI... .. J'AI PEUR !



AH! CE SONT ENCORE CES MAUDITES HALLUCINATIONS EXTERIEURES!



...SATAN ET TOUTES SES PERFIDIES! QUE LE DIABLE DES DIABLES L'EMPORTE!



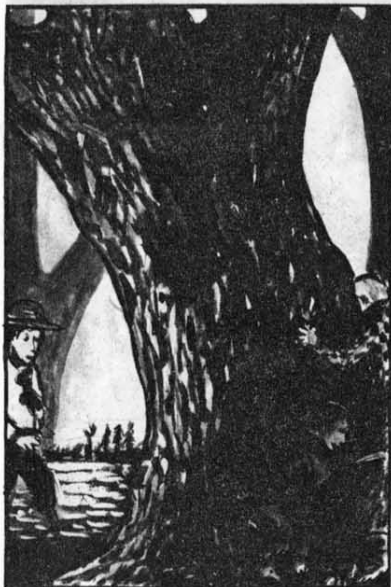
FAIRE ÇA A' UN ENFANT! VIENS. PETIT, N'AI PAS PEUR...



TU VAS VOIR COMME ILS SONT VULNERABLES. ILS NE SONT RIEN, TU SAIS DES IMAGES OU DU VIDE. RIEN D'AUTRE...













« AH, DOCTEUR, ALORS, COMMENT VOUS L'AVEZ TROUVÉ ? »



« SA VISITE SEMBLE L'AVOIR CALMÉ UN PEU... MAIS SON CAS ME PARAÎT ASSEZ COMPLEXE. SES DÉLIRES SEMBLERAIENT ÊTRE PROVOQUÉS PAR AUTRE CHOSE QUE LA FOLIE OU LA FIÈVRE... »



« UN PEU COMME SI DES ÉLÉMENTS EXTÉRIEURS VENAIENT TROUBLER SON ESPRIT POUR LE PERSECUTER... »

« JUSTEMENT, DOCTEUR, J'AI REÇU TOUT À L'HEURE LA VISITE DE MONSIEUR KAVOLLI QUI M'A PARLÉ DE CES ÉLÉMENTS ÉTRANGERS QUI ENVAHISSENT L'UNIVERS DE PACHENCO... »



« ...IL APPELLE ÇA DES "HALUCINATIONS" EXTÉRIEURES ET LUI-MÊME ME DIT LES AVOIR VUES DE SES PROPRES YEUX, SOUS LA FORME DE DIABLOTTINS HIDEUX QUI DANSAIENT EN RICANANT AUTOUR DE LUI. »



« LES CRISES EXISTAIENT-ELLES DÉJÀ AVANT LA MORT DE SES PARENTS ? »

« MONSIEUR KAVOLLI EST PERSUADÉ QUE L'ÉTAT DE PACHENCO EST LIÉ À LA DISPARITION DE SES PARENTS. LES PREMIERS TROUBLES SE SONT MANIFESTÉS ENVIRON 1 MOIS APRÈS QU'ON LES AIT RETROUVÉS PENDUS DANS LA PLAINE. MAIS PACHENCO N'A JAMAIS CONNU LES CIRCONSTANCES DE LEUR MORT ! »



« LE JOUR QUI SUIVIT L'ENTERREMENT, PACHENCO SEMBLAIT AVOIR TROUVÉ UN PÈRE ET UNE MÈRE EN MONSIEUR KAVOLLI ET MOI, IL SEMBLAIT PLUTÔT GAI... ET PUIS, UNE NUIT, JE L'AI TROUVÉ EN PROIE À UNE SORTE DE TRANSE EFFRAYANTE, IMPOSSIBLE À RAISONNER. »



« ...EN FAIT, CES HALUCINATIONS SONT TRÈS VULNÉRABLES CAR ELLES SONT LÂCHES ET NE JOUENT QUE SUR LA FAIBLESSE INFANTILE DE PACHENCO, MAIS L'ESPRIT QUI LES DIRIGE EST RUSÉ, IL EMPLOIE DES DÉGUISEMENTS DE TOUTES SORTES, EN CHOISISSANT DES CHOSSES OU DES PERSONNALITÉS DANS L'ENTOURAGE DIRECT DE PACHENCO, OU SIMPLEMENT EN PÉNÉTRANT DANS SES RÊVES POUR LES DISSONDER EN CAUCHEMARS... »



« DEPUIS, JE NE LUI AI PLUS REVU SON SOURIRE D'ENFANT... »



« D'AILLEURS, MONSIEUR KAVOLLI VOULAIT ME PARLER D'AUTRE CHOSE ; IL VA REVENIR D'UN MOMENT À L'AUTRE... IL VOULAIT RÉFLÉCHIR... UNE DÉCISION IMPORTANTE, M'A-T-IL DIT. »



« IL ME FAUDRAIT ÊTRE TRÈS COURAGEUSE, N'EST-CE PAS ? IL A PARLÉ DE ME SÉPARER DE PACHENCO... POUR TOUJOURS... »



CECI POUR LE BONHEUR DE PACHENCO... JE NE SAIS PAS CE QU'IL A VU DIRE PAR LÀ, MAIS...

BAH... AH, C'EST SÛREMENT LUI...



BONSOIR MADAME, BONSOIR DOCTEUR.

BONSOIR, M. KAJOLI. ENTREZ, NOUS VOUS ATTENDIONS.



J'AI BEAUCOUP RÉFLÉCHI AU CAS DE PACHENCO, MADAME, ET COMME JE VOUS L'AI DIT, IL VA FAUOIR ÊTRE COURAGEUSE: PACHENCO DOIT NOUS QUITTER!



MAIS... CE N'EST PAS POSSIBLE, VOYONS!... CE N'EST PAS POSSIBLE!



MAIS QU'ALLEZ-VOUS EN FAIRE? IL N'A PLUS QUE MOI! SES PARENTS SONT MORTS ET...

JUSTEMENT!



PACHENCO N'A PLUS SA PLACE ICI, LE TEMPS NE RÉSOUDRA RIEN, AU CONTRAIRE!... SON DESTIN INITIAL A SUBI UNE CONTRARIÉTÉ VIOLENTE QUI L'A FAIT SORTIR DE SON RAIL. DU MÊME COUP, IL EST DEVENU UNE PROIE FACILE, PRÊTE À TOUTER DANS TOUTES SORTES DE HÉGES DÉTONIAQUES.



... IL FLOTTE DANS UN AÉRIE SANS CONSISTANCE, HORS D'QUEL AUCUNE MAIN NE PEUT L'ARRACHER.



IL FAUT QU'IL RETROUVE SES PARENTS!!!



HEIN?! MAIS VOUS ÊTES FOU!

CALMEZ-VOUS, MADAME. ÉCOUTEZ-MOI ET FAITES-MOI CONFIANCE... POUR PACHENCO ET POUR VOUS-MÊME...

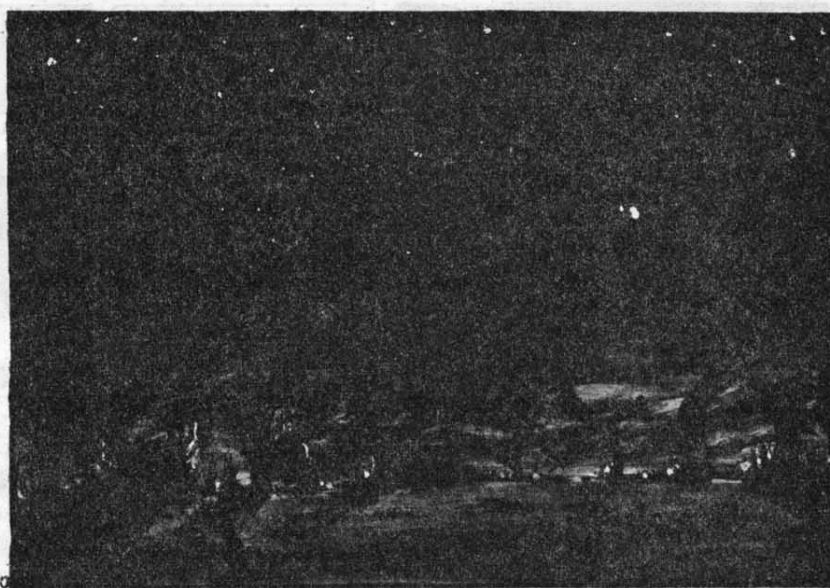


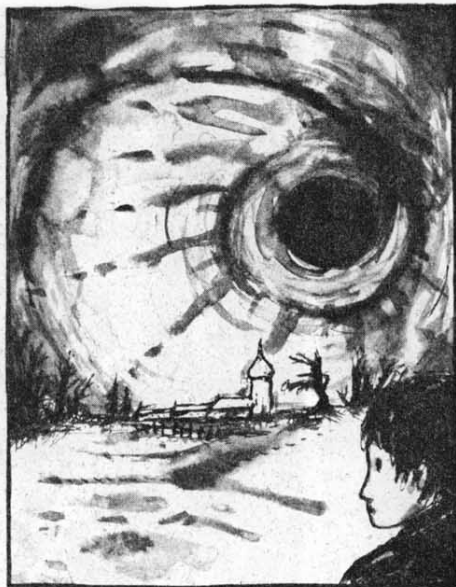
NE CHERCHEZ PAS À COMPRENDRE OU ET CONTIENT, MAIS PACHENCO PEUT RETROUVER SES PARENTS... IL ME MANQUAIT UNE PERSONNE CAPABLE DE CONCRÉTISER CETTE RENCONTRE, C'EST À CELA QUE J'AI OCCUPÉ MA JOURNÉE ET J'AI TROUVÉ!



IL S'AGIT D'UNE ANCIENNE CAELITAINNE QUI HABITE UN VIEUX TEMPLE CAELITE DANS LA PARTIE EST DE LA PLAINE. PACHENCO S'Y RENDRA SEUL IL SAURA, CAR DÉJÀ IL SERA SUR SA ROUTE...









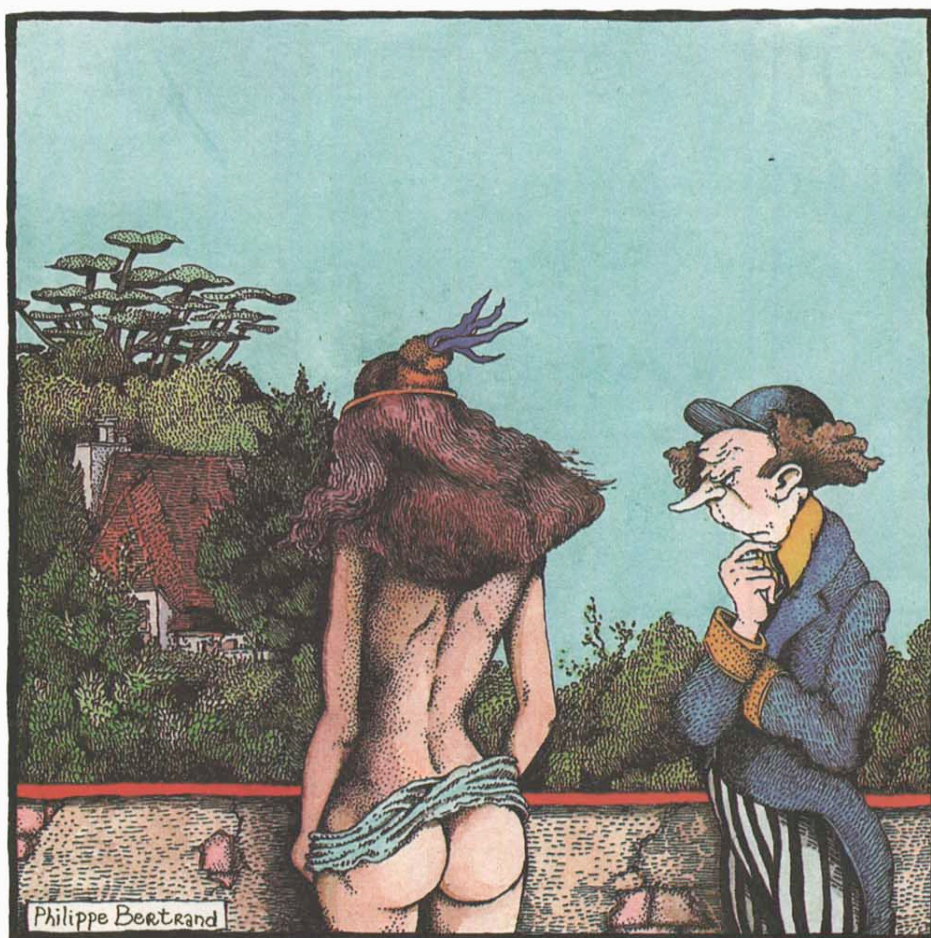








G. GAUTIER.

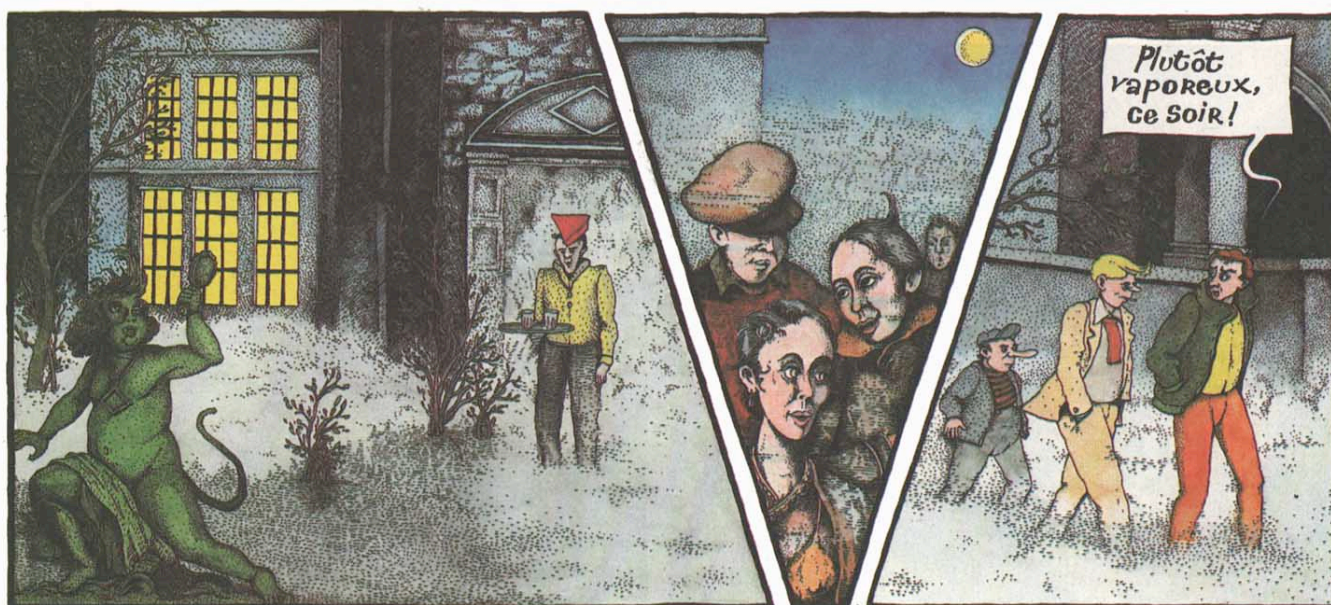


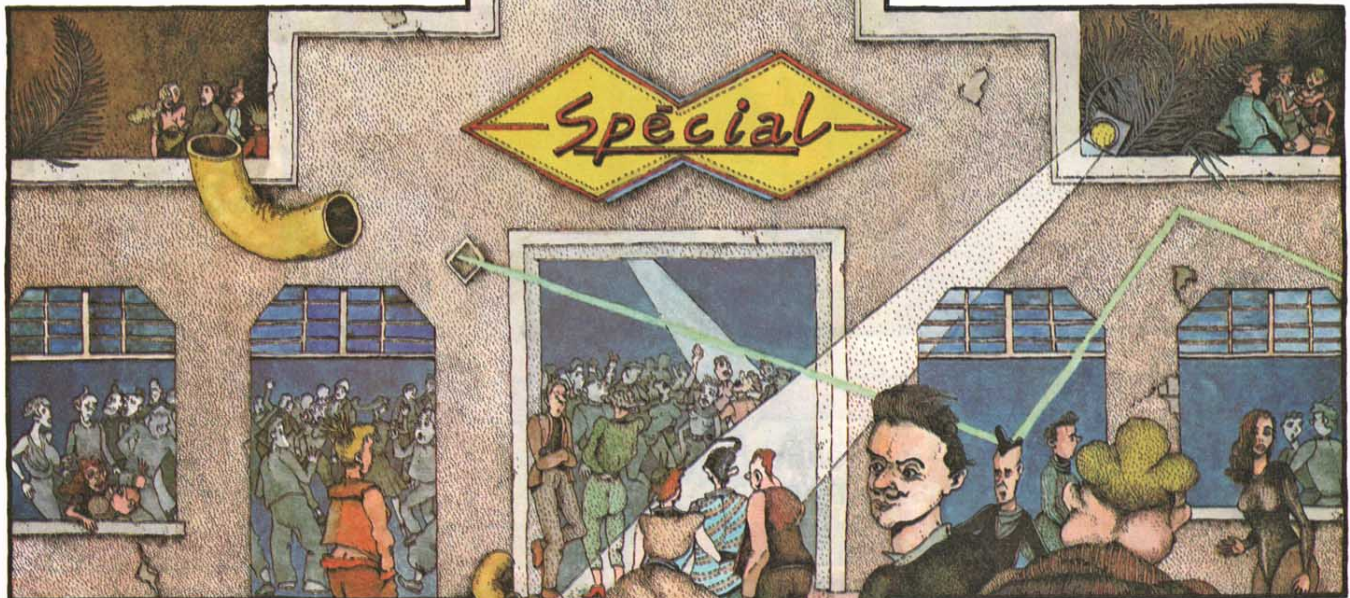
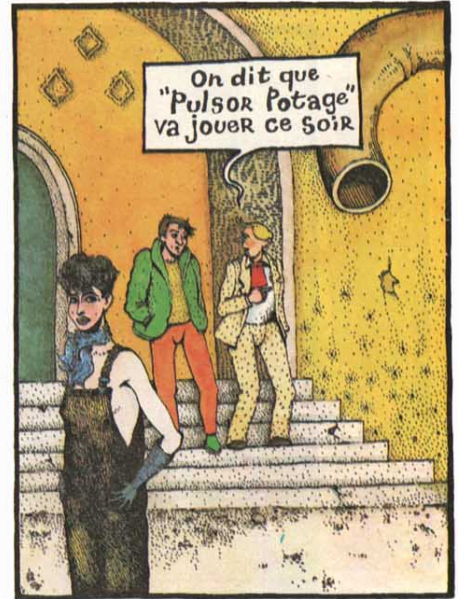
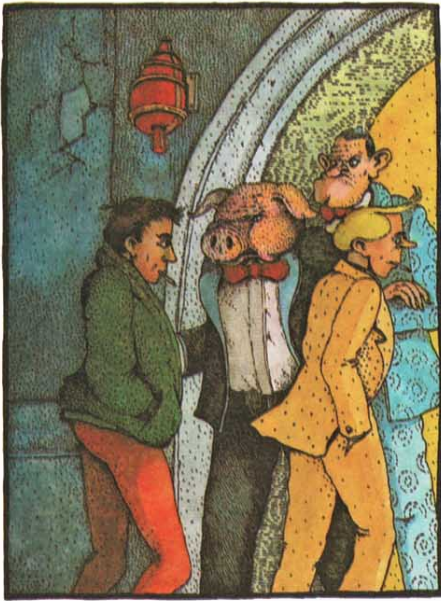
S.O. Duval journaliste
rencontre la Prin-
cesse Malinalise.
Elle prend le pouvoir
au Royaume d'Oxles.
Un mystérieux
médicament le
"Permutol" provoque
de sérieuses
aberrations.

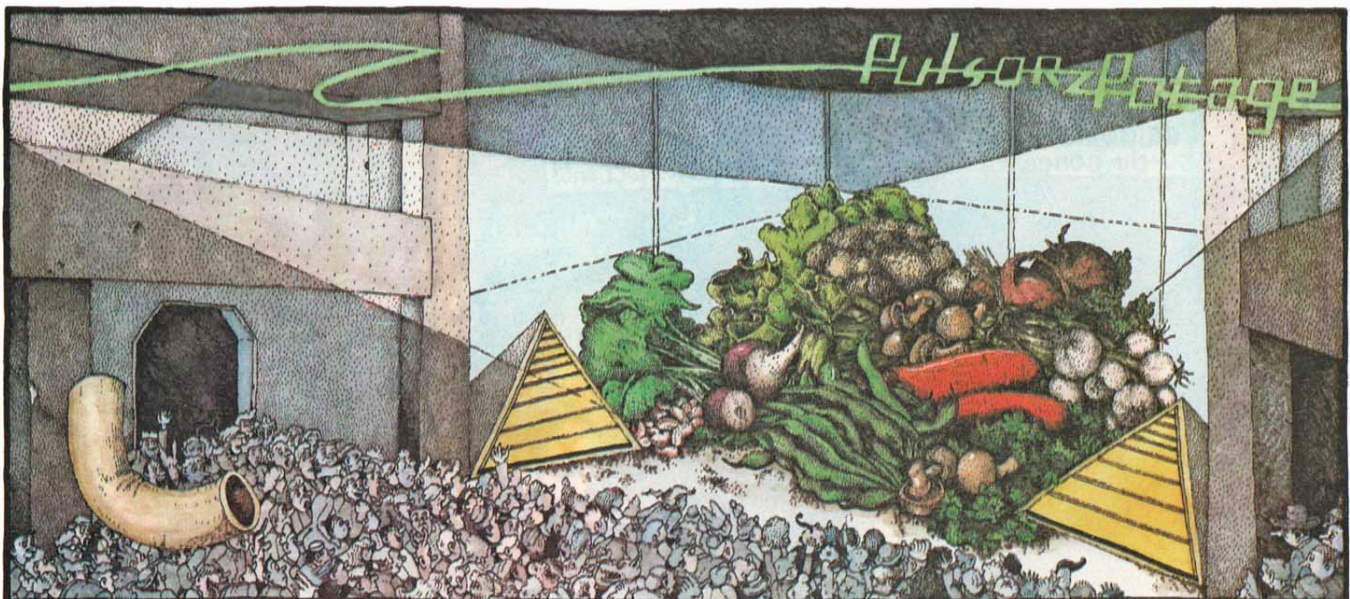
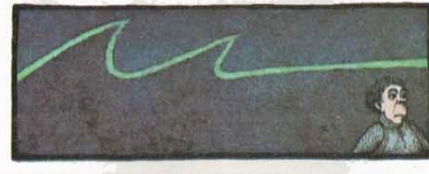
**NÉCRASDOC
DÉSAXÉ**

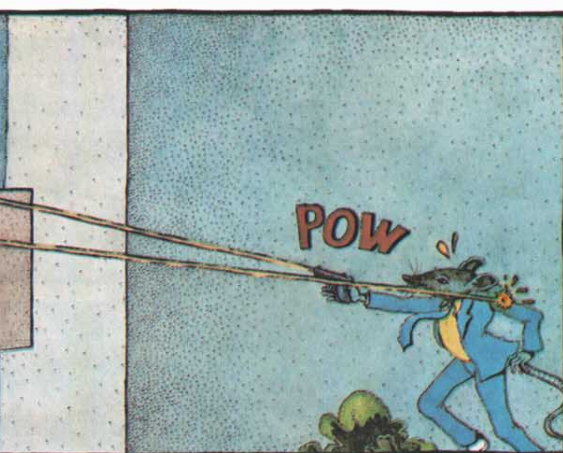
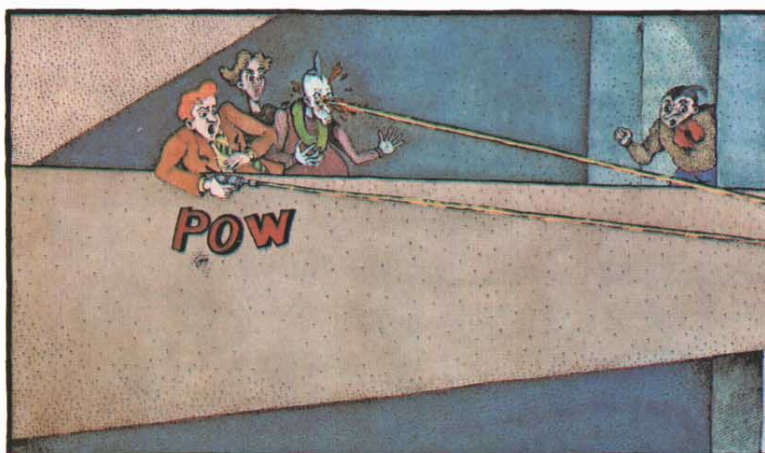
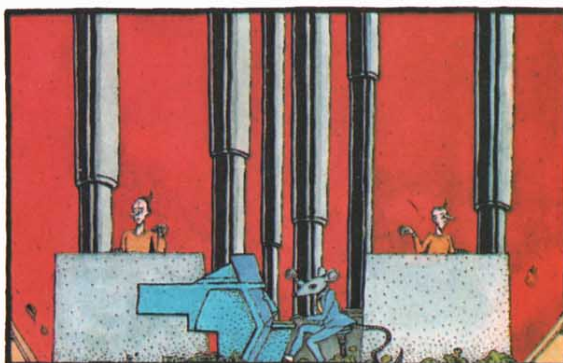
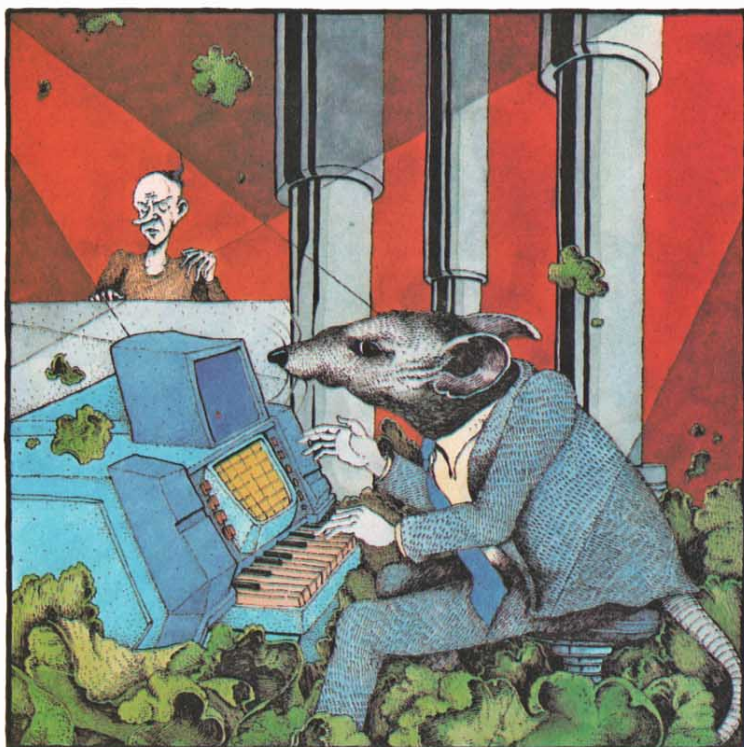
2

Histoire du jeune homme sans aventure

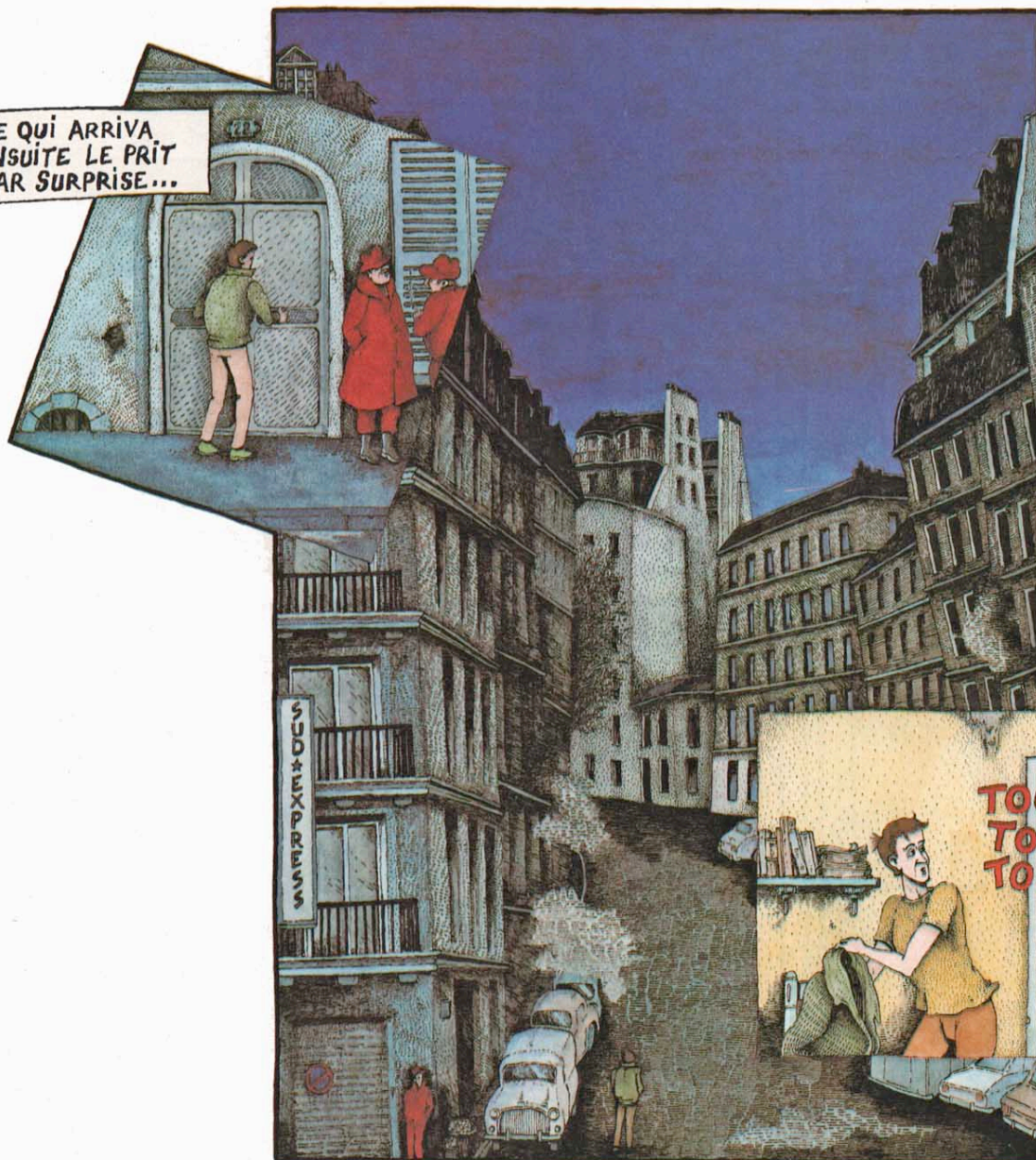




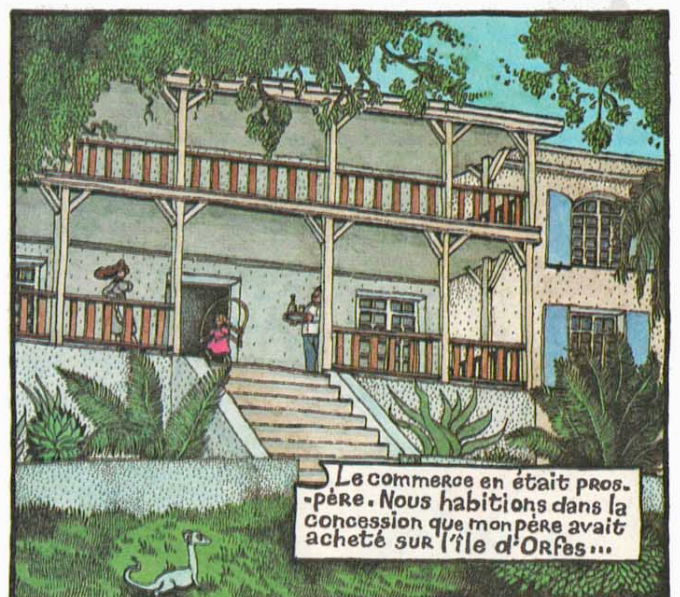
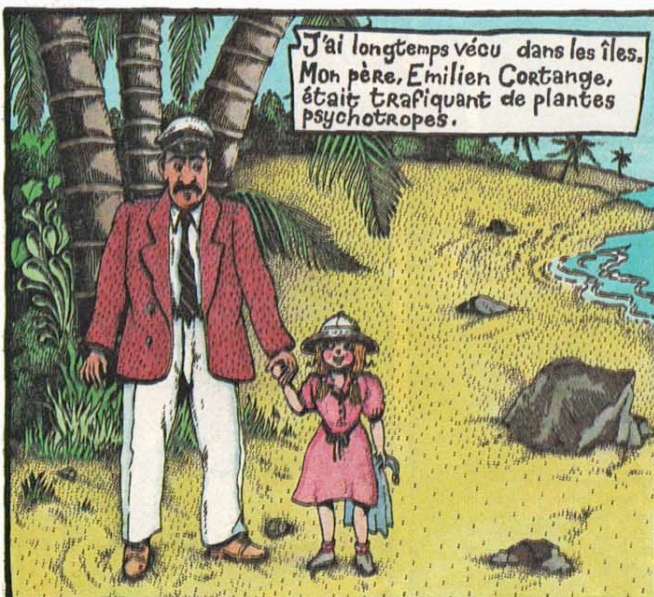
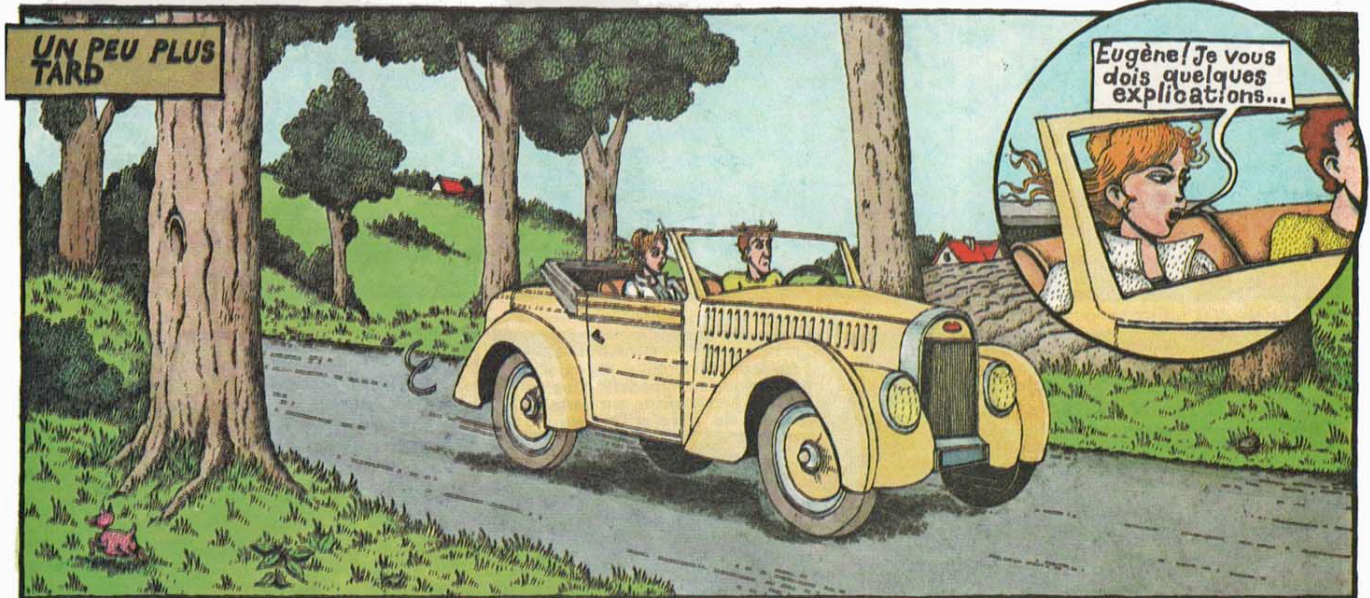
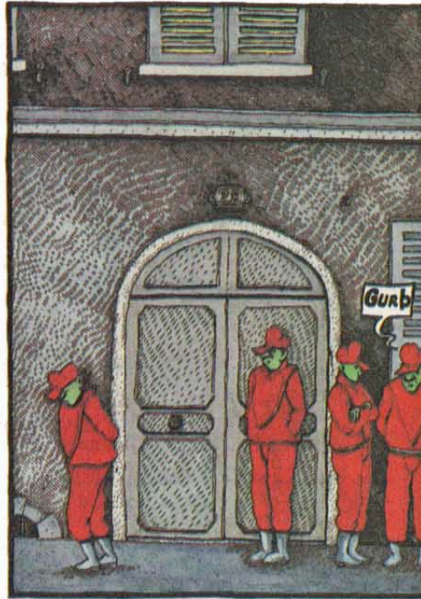
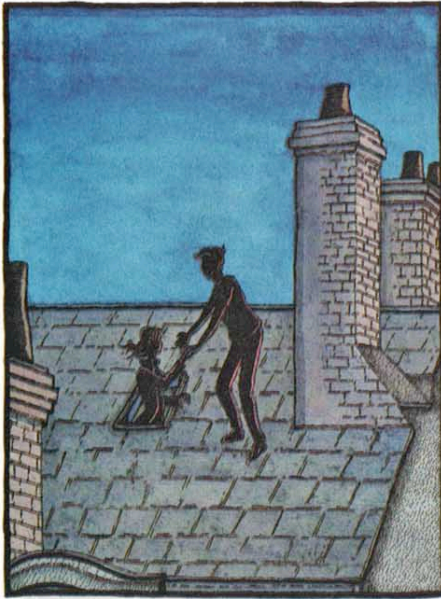


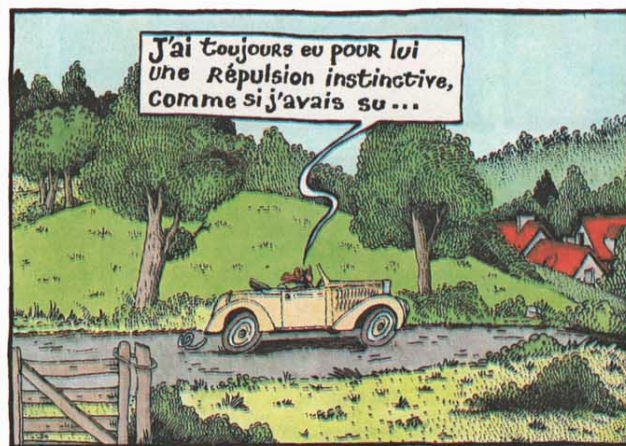


CE QUI ARRIVA
ENSUITE LE PRIT
PAR SURPRISE...

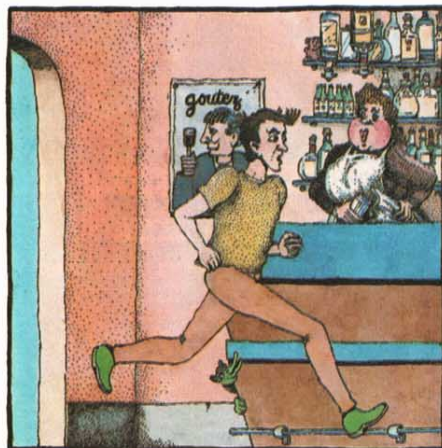
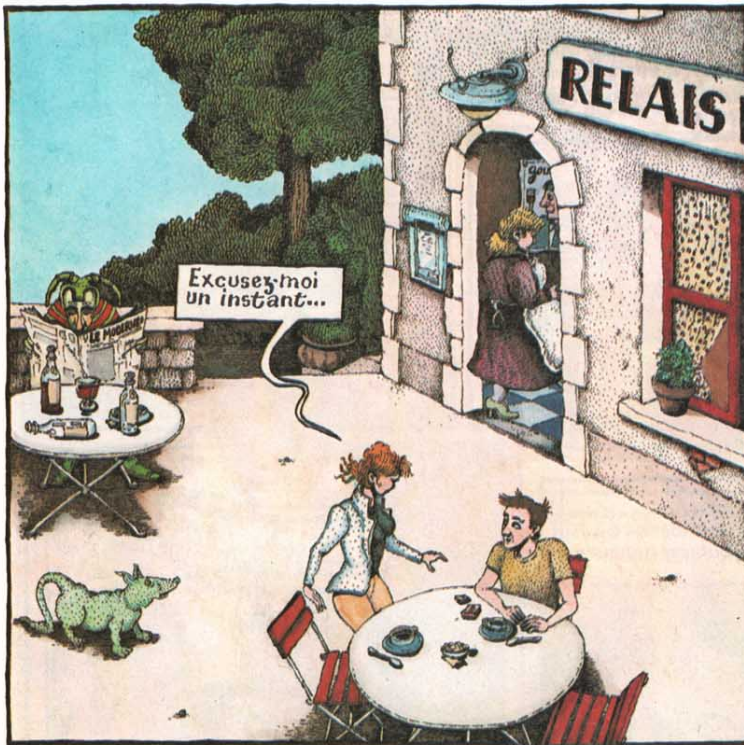


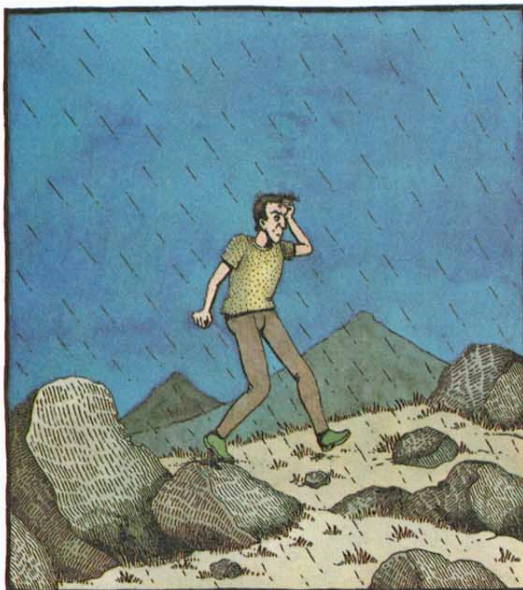
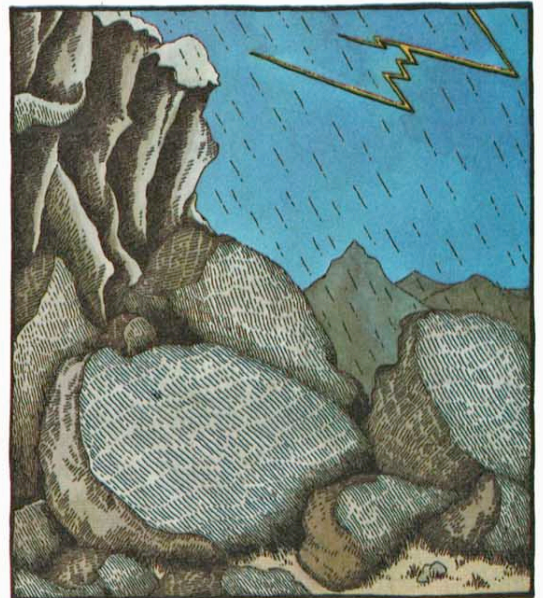
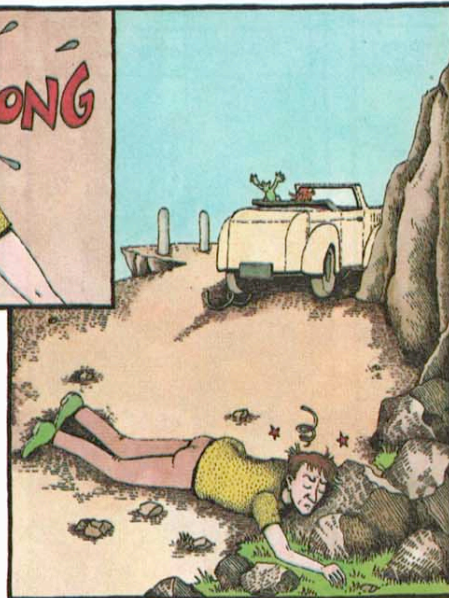
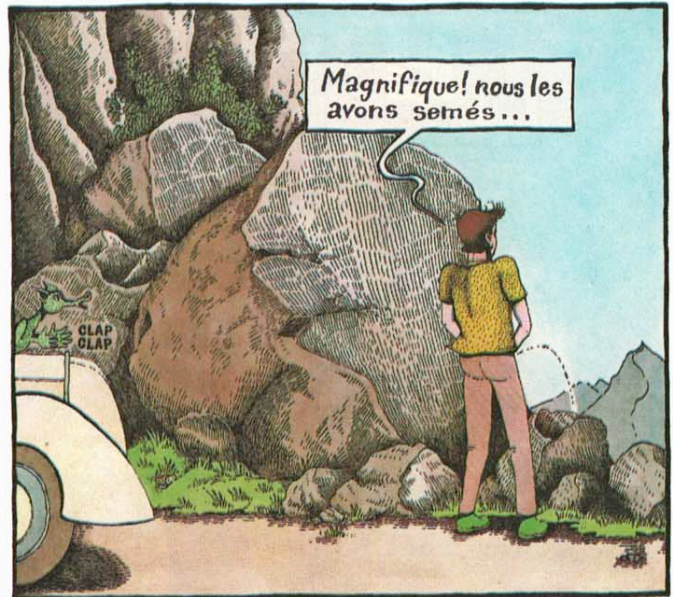
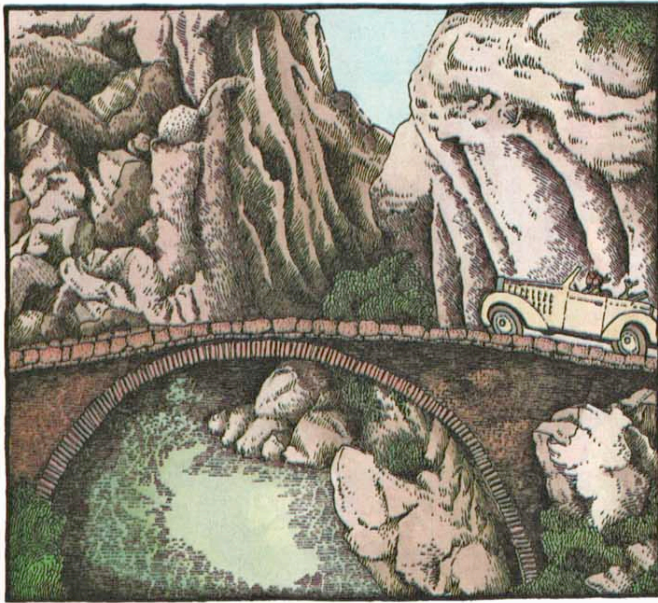


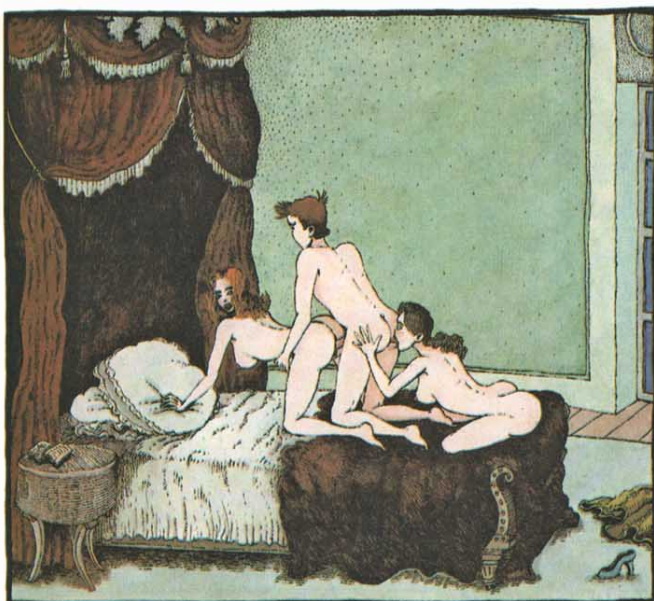
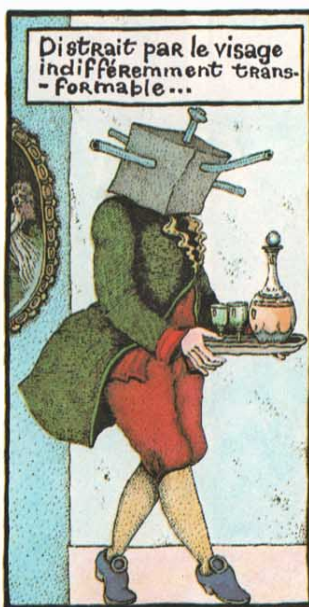


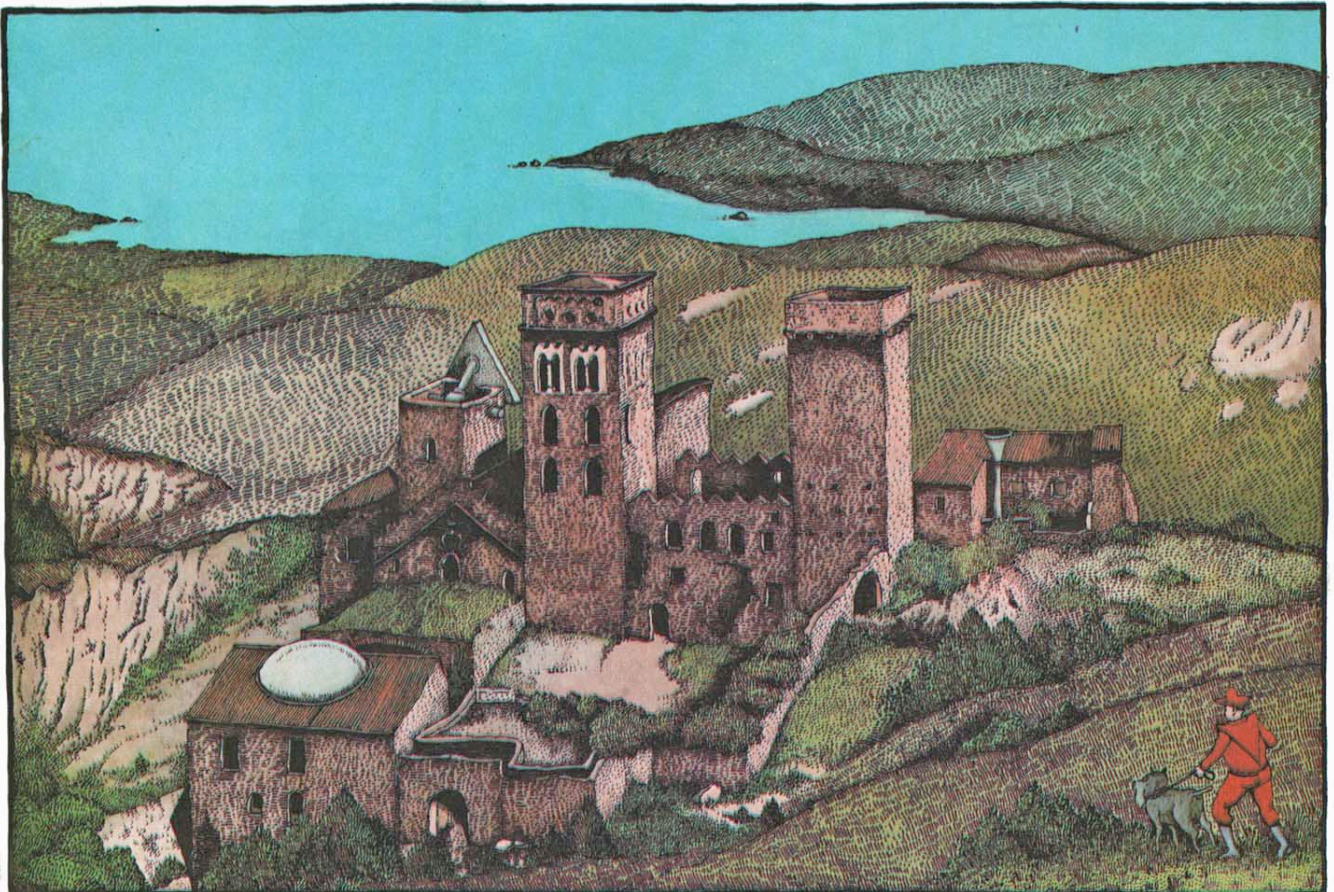
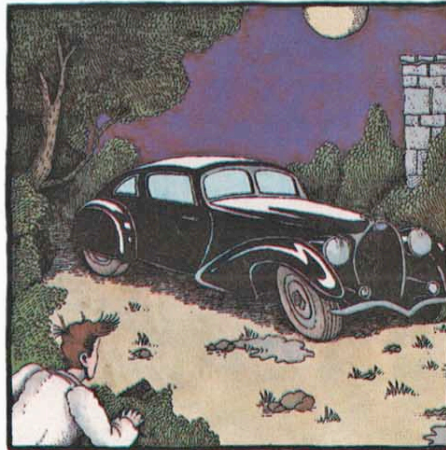
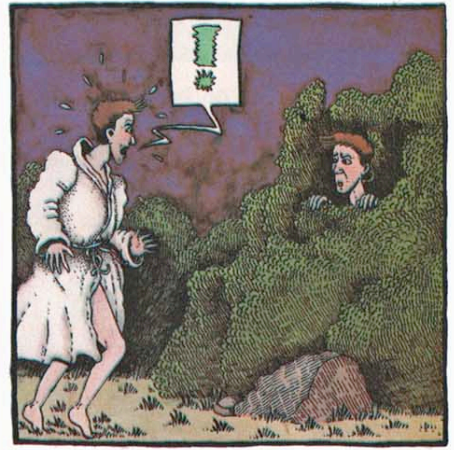
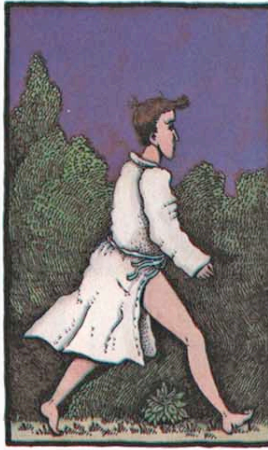


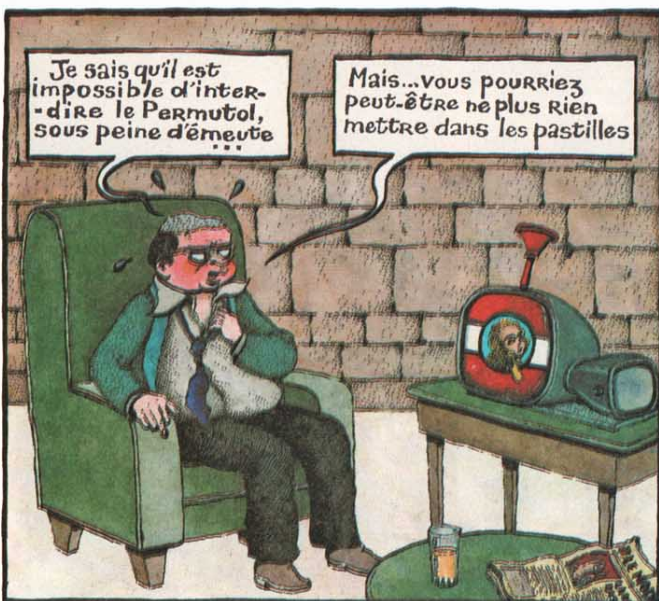


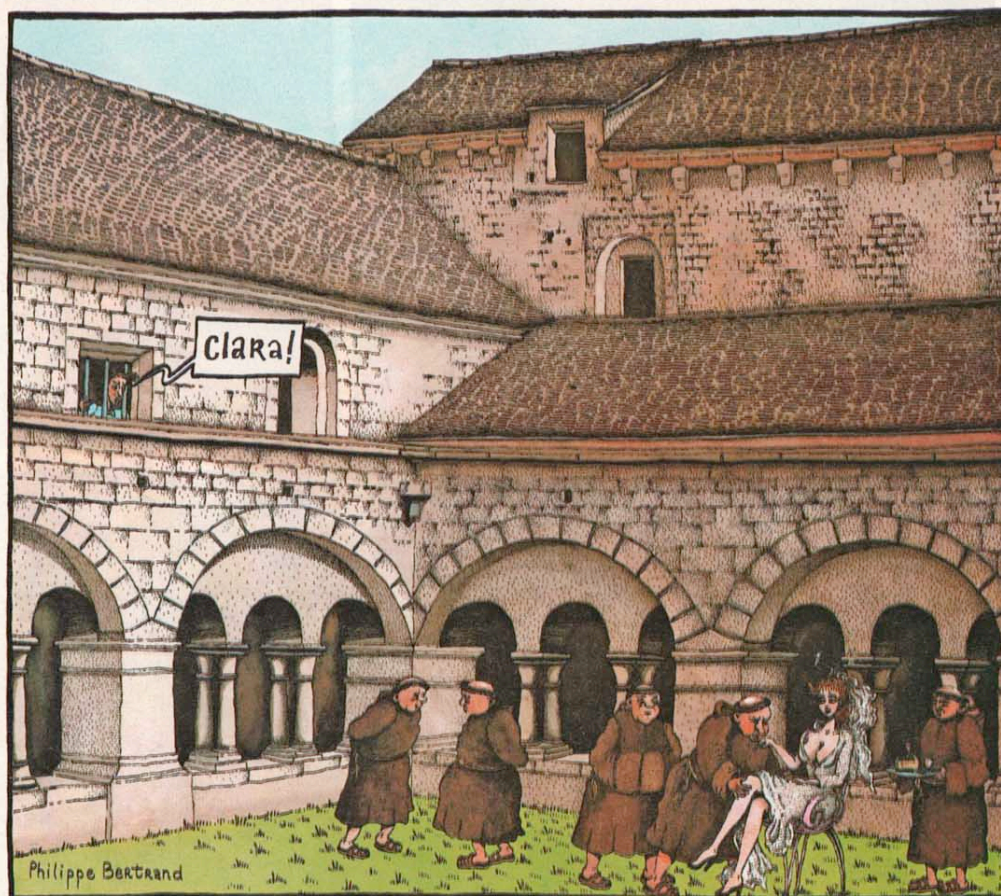














COMME CHACUN SAIT, LES TUEURS NÉGATIFS
TUENT DANS LE SENS INVERSE DE L'AIGUILLE
D'UNE MONTRE ET BOIVENT DE LA BIÈRE COLD,,,



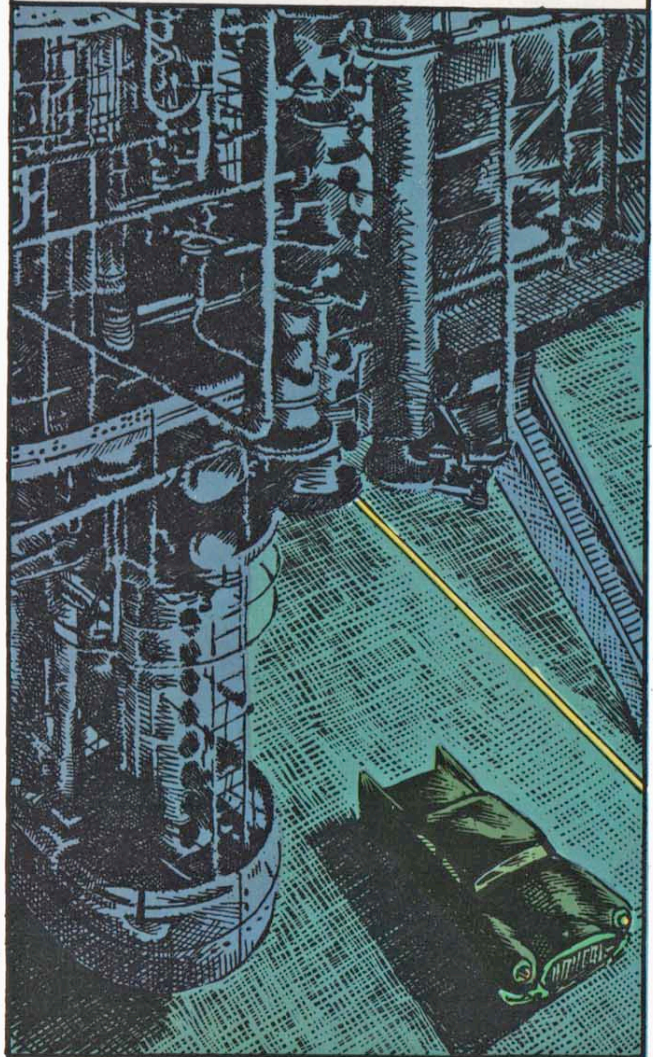
TUANT PERPENDICULAIREMENT CONFORMÉMENT
AU THÉORÈME ZORINIEN, ILS TUENT DONC
POUR L'ART - C Q F D - À PRÉSENT ,,,



NAPALM BEACH BY NIGHT ...



COMME TOUS LES LUNDIS DE PENTECÔTE,
HANS UND GRETEL CHERCHENT QUELQUE
CHOSE À TUER ...



DIS DONC, HANS, TU VOIS
UN PEU CE QUE JE VOIS?



N'EST-CE POINT CE QUE L'ON A
COUTUME D'APPELER UNE SORCIÈRE,
GRETEL ???

IL ME SEMBLE, HANS!!!
IL ME SEMBLE MÊME
ÉNORMÉMENT! HÉHÉ!



A CE QUE L'ON DIT, IL S'AGIT
D'UNE SUBSTANCE PARTICULIÈREMENT
INFLAMMABLE, GRETEL !!! HUUH!





DIS DONC, HANS, ÇA FLAMBE
PAS SI BIEN QUE ÇA!

ON A PEUT-ÊTRE PAS
MIS ASSEZ DE KEROSENE

SI... SI, POURTANT,
TROIS VOLUMES
POUR UNE ALLUMETTE !



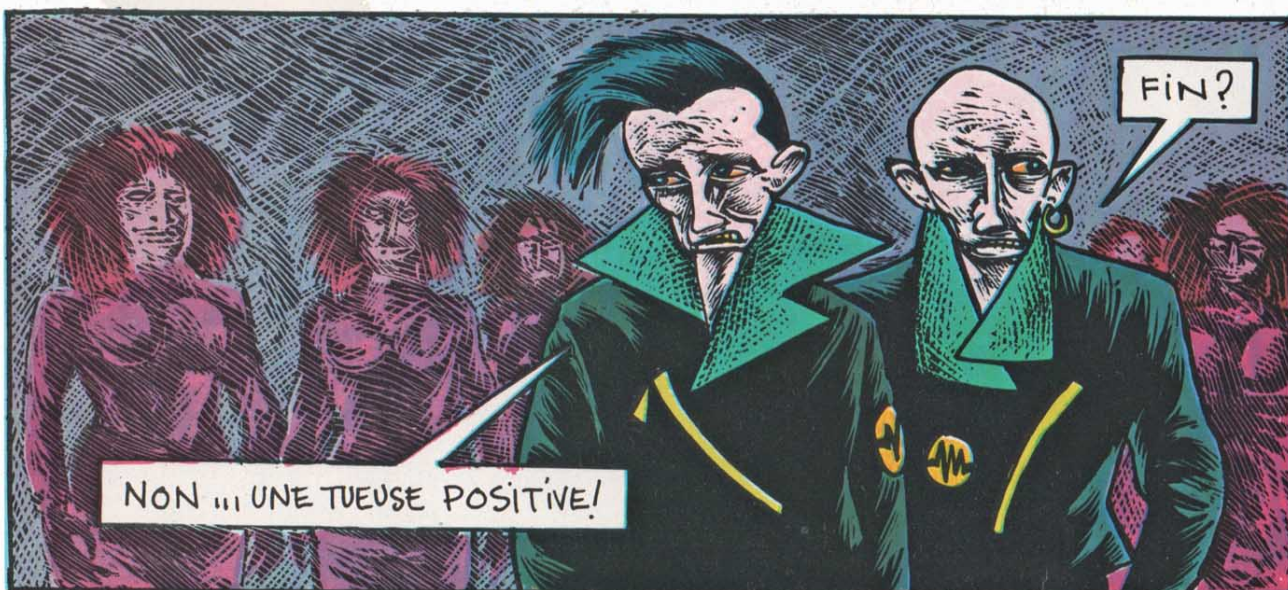
TU SAIS
QUOI ?

NON?



LA SORCIÈRE, JE CROIS
QUE C'ÉTAIT !!!

UN BOOJUM!



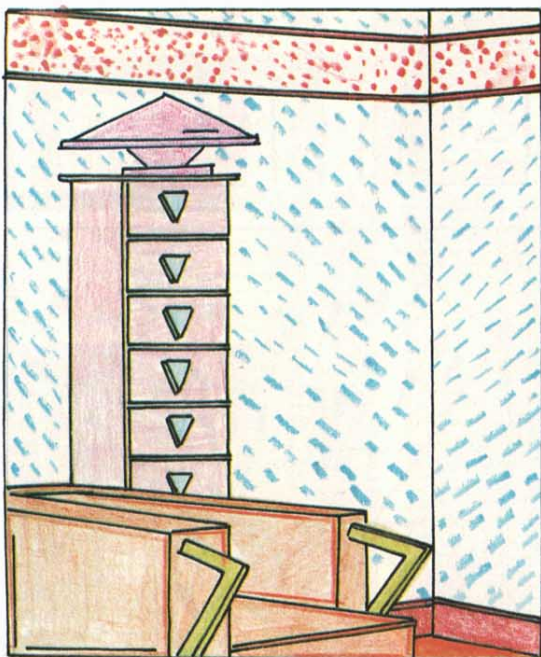
NON !!! UNE TUEUSE POSITIVE!

FIN?

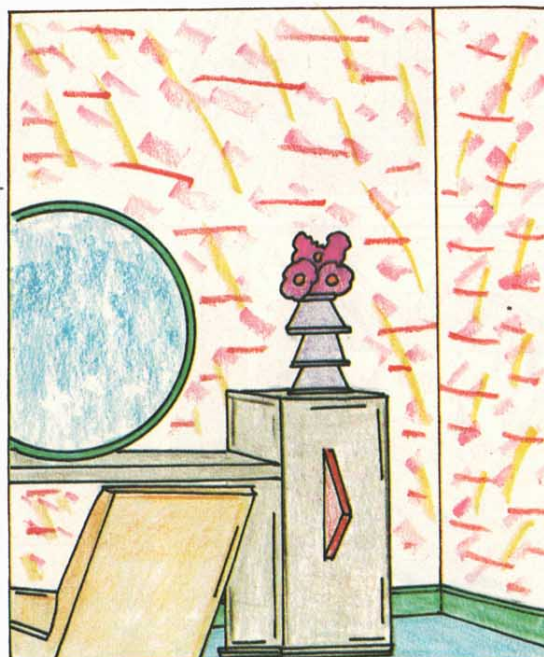
LA VISITE



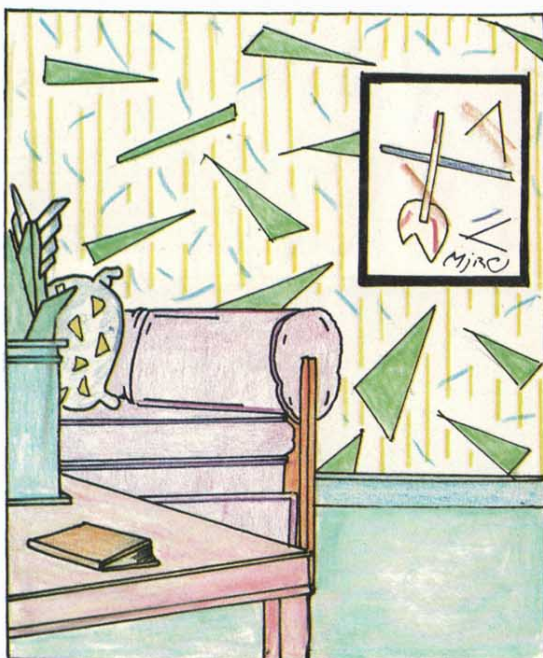
OUI, COMMISSAIRE... ILS ÉTAIENT UNE DIZAINE... DE VRAIS PLOUCS. JAMAIS VU PLUS CON.....!!... VOUS VOYEZ, SUR LA TABLE LÀ-BAS, IL Y A UNE LAMPE. ET BIEN LE PLUS GRAND D'ENTRE EUX N'A PAS RÉUSSI À L'ALLUMER..... HA! HA! HA! HA!... DE VRAIS CONS, MONSIEUR LE COMMISSAIRE! C'EST MOI QUI VOUS LE DIS.... MAINTENANT, SUIVEZ MOI.~



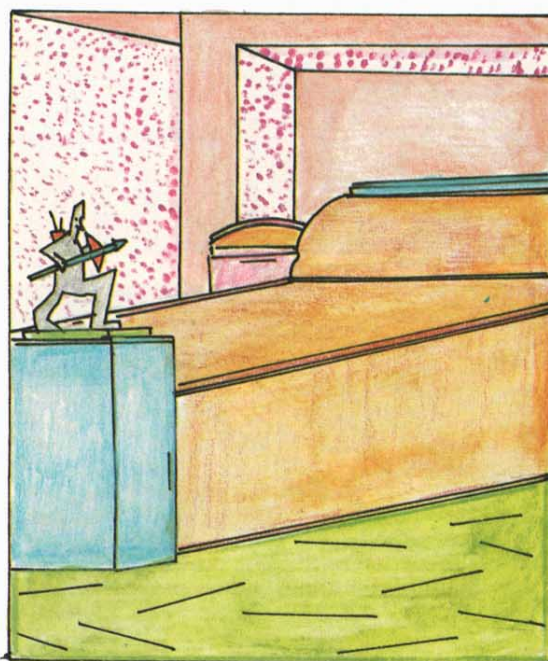
VOYEZ ICI LE MEUBLE. —
UN DES INDIVIDUS AVAIT RÉUSSI
À OUVRIR UN TIROIR, ET EN LE
REFERMANT IL S'EST PINCÉ
LES DOIGTS... HA! HA! HA! HA... LE PLOUC!



ICI! REGARDEZ LES FLEURS. —
IL Y EN A UN QUI S'EST PENCHÉ DESSUS,
J'AI CRU QU'IL LE FAISAIT POUR LES SENTIR,
MAIS NON! IL S'EST BAISSÉ POUR
LES BOUFFER.

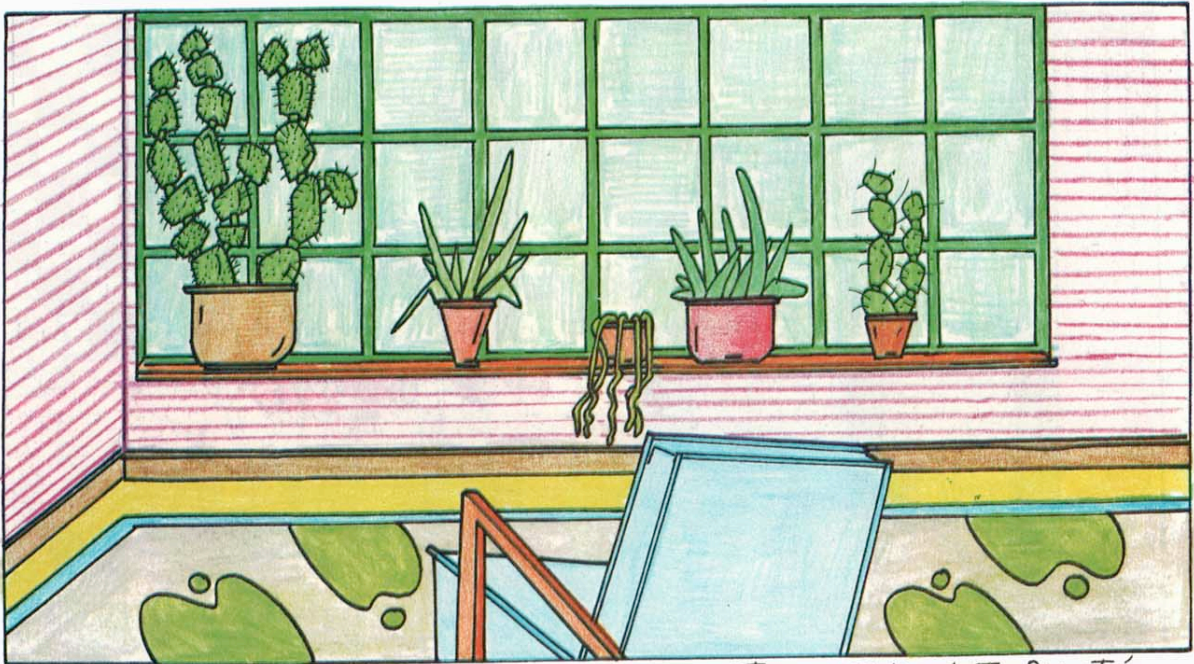


SUR CETTE TABLE, ILY A
UN BOUQUIN, ET BIEN LUNE DES
FEMMES QUI ÉTAIT AVEC EUX L'A
BOUQUINÉ, MAIS À L'ENVERS!!...
QUELLE POUFFIASSE!!

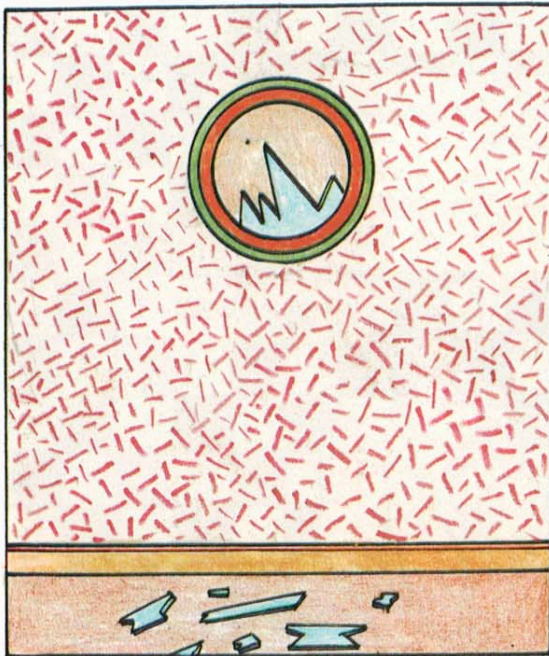


ET LÀ, DANS MA CHAMBRE À COUCHER,
IL Y A UNE SCULPTURE PROVENANT DE
BORNÉO. EN LA VÉYANT, ILS SE SONT
ESCLAFFÉS DE BIRE... EN PLUS DE
LEUR STUPIDITÉ, CES GENS SONT DES INCULTES..

(2)



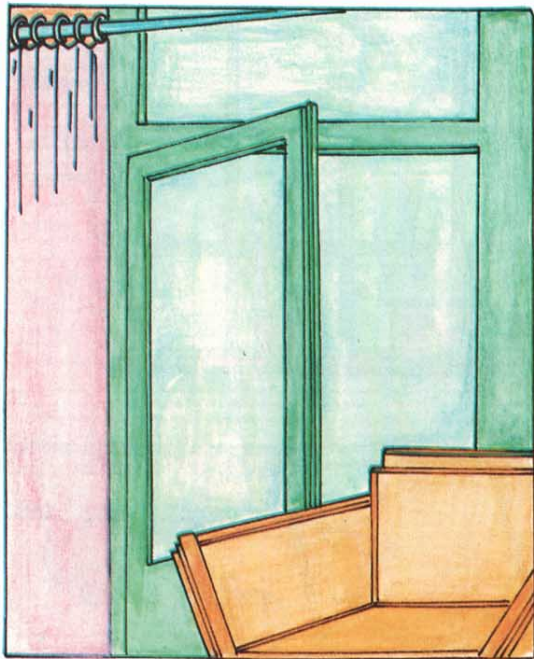
IL Y EN A UN QUI A VOULU ALLER VOIR A LA FENÊTRE, ET IL S'EST PLANTÉ LA GUEULE DANS LE CACTUS A GAUCHE DE LA FENÊTRE !! JE VOUS LE DIS, COMMISSAIRE, CES GENS-LÀ, IL Y A PAS PLUS CON...!!



BEGARDEZ, ICI, IL Y EN A UN QUI S'EST VU DANS LE MIROIR. IL A DÛ SE TROUVER TELLEMENT LAID QU'IL A DÛ LE BAISER... LE SALAUD!!
(3) UN MIROIR A QUARANTE VINGTS FRANCS..



SI VOUS AVIEZ VU LE SURSAUT DE LA FEMME QUAND ELLE A TOUCHÉ LE PIANO ET QU'IL EN EST SORTI UNE NOTE... HA! HA! HA! ELLE A SAUTÉ AU PLAFOND-



VENEZ VOIR SUR LA TERRASSE,
IL Y EN A UN QUI A PERDU UNE
CHAUSSURE !...



VOYEZ !!! ELLE EST EN PLÂTRE...
BIZARRE, HOH ??.. IL Y A QUE DES
CONS POUR METTRE DES CHAUSSURES
PAREILLES !!! ALLONS BOIRE UN DRINK,
CELA ME SOULAGERA, COMMISSAIRE..



TOUT A COUP !...-

COMMISSAIRE !!
COMMISSAIRE !!
VENEZ VITE !
ELLE EST ENTERREE
A LA CAVE !



VOUS SAVEZ, MONSIEUR
ROBELLAZ, PAS UN INSTANT
J'AI CRU A L'ENLEVEMENT
DE VOTRE FEMME PAR DES
EXTRA-TERRESTRES !-

EMBARQUEZ-LE !!

IL L'A TUÉE
A COUPS DE
FER A REPASSER !

Foussin.

OLIVIER L'AVEL

Présente :

LA MOTARDE

Les AVENTURES de Télé

histoire bizarre

J'étais au bar avec Lézard Lorsque une fille bizarre et triste au 10^{ème} Noir nous raconta son histoire...

Une fois j'ai Aimée

RACONTE NOUS

c'était une motarde mais existait-elle vraiment...

Explique Toi please!

c'était au début du soir et je

Jure mon histoire vraie Je rentrais en bagnole en banlieue...

Tu t'ennuie trop Toto

Tu vois pas qu'on s'aime pas Tata

une motarde sans moto Fesait du stop dans ce quartier
sombre et sinistre et vide - Je TRÉMAIS MATIRE



en PLUS elle était plutôt mon
genre de fille



elle reste silencieuse et moi étrangement
intimidée



JAMAIS AUCUNE MEUF DE MA VIE
m'ETANGLAISAINCI LA FAROLE Je sentis
SA MAIN REMONTER MA CUISSE et SA LANGUE
DANS MA BOUCHE devant les yeux INVISIBLE
UN TROU NOIR.



BRUSQUEMENT elle PARLE elle CRIE SA LANGUE
S'ÉCHAPE de ma bouche Ses doigts se mescuissent
elle HURLE :

ATTENTION ce tournant
GATTE le VIRAGE trop dangereux
DANGER FAIT ATTENTION



Seul reste en mon esprit L'idée de bien
PASSER ce TOURNANT conduire sans faute
POUR qu'elle se CALME



J'AVAIS TOUT LE VILAGE MAIS
A MES CÔTÉS PLUS RIEN. PLUS
PERSONNE



Je LA cherchais à l'aide de ma longue-vue. qui détecte
TOUTE PRÉSENCE. MAIS PERSONNE. AUCUNE MOTARDE AU
AUTOUR ET COMMENT AURAIT-ELLE PUE SAUTER DE MA
BAGNOLE EN SI PEU DE TEMPS



A VOTRE
SERVICE
Mademoi
zelle!



J'étais Prête à tout pour la retrouver
Je roulais quel que km quelques
cheveux dressés encore sur la
TÊTE comme une automate. J'avisais
deux flics



PS= LA NUIT (tomber depuis) seul
Rodent Les flics les Robots d'Écarts
les Filles et Les GARÇONS MOVAIS

Je leur contais mon histoire en pleurant
devant, des flics c'était la honte. J'étais prête à l'asile
mais leur réponse me fit perdre le peu de raison
qui me restait

QUE LA 5^{ème} PERSONNE A QUI ÇA
ARRIVE DANS CE VIRAGE!



IL Y A 3 ANS UNE MOTARDE
C'EST TOUT DANS CE
VILAGE & ELLE Y REVIENTS
PARTOIS



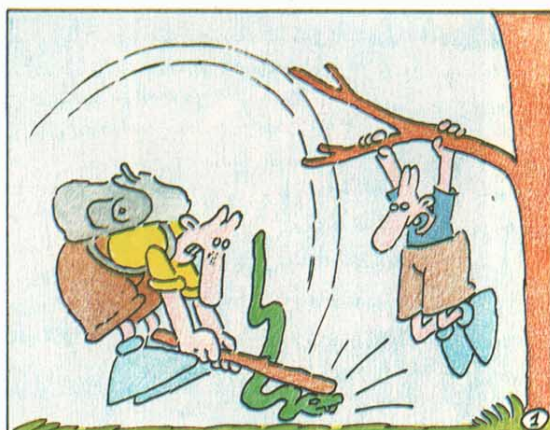
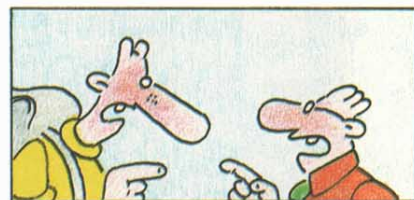
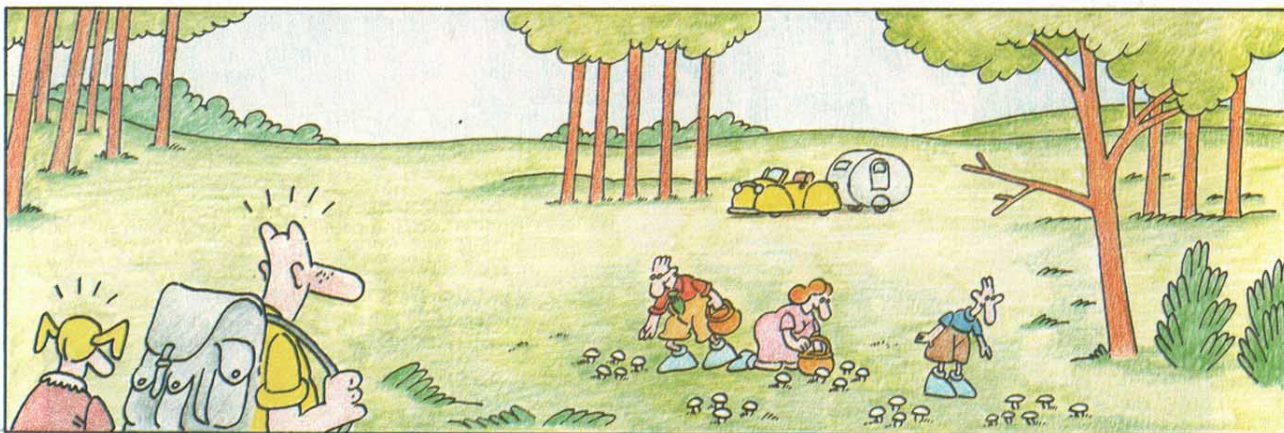
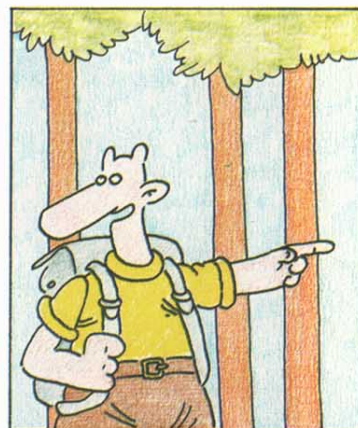
Je repartie désespérée
et depuis Je passe et repasse
en ce virage dans l'espoir de
la revoir...

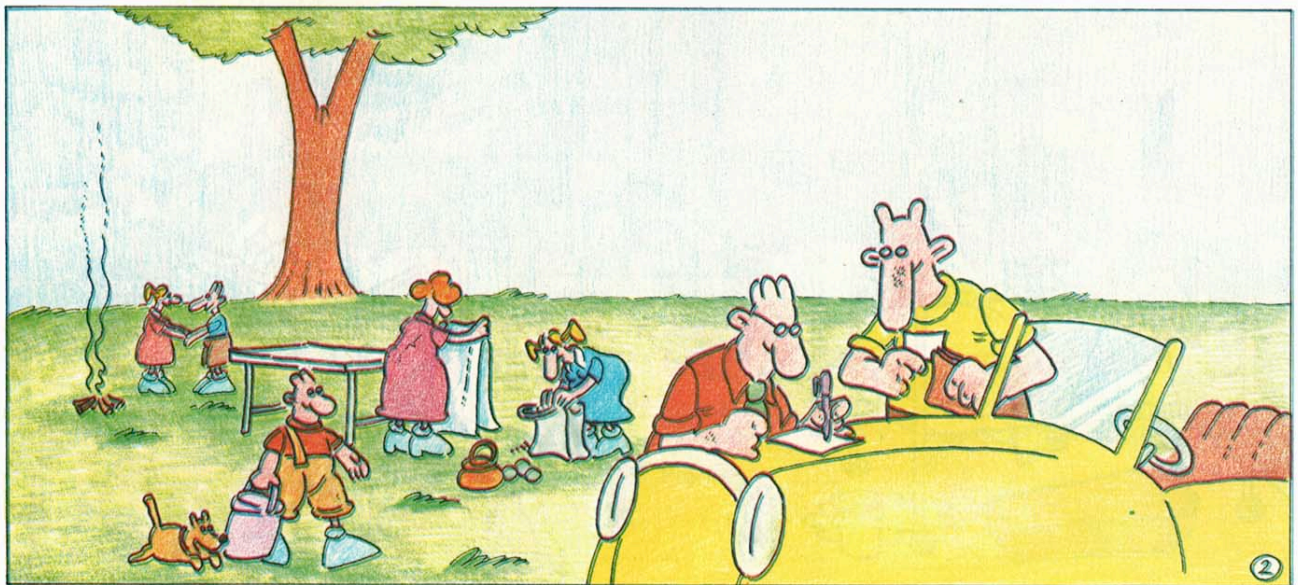
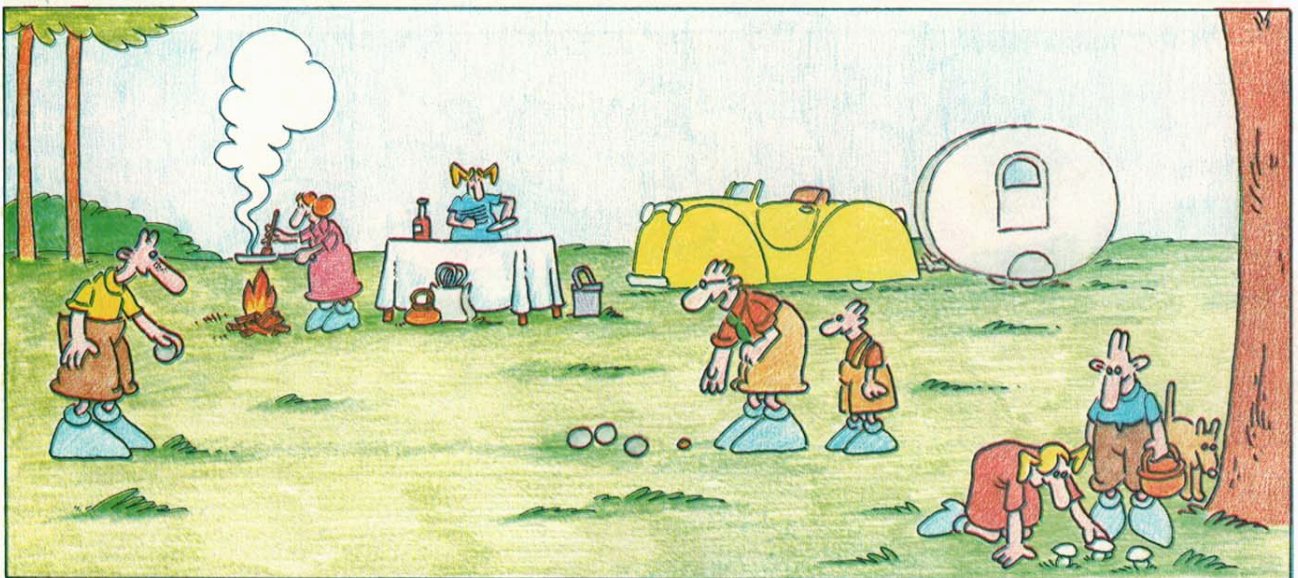
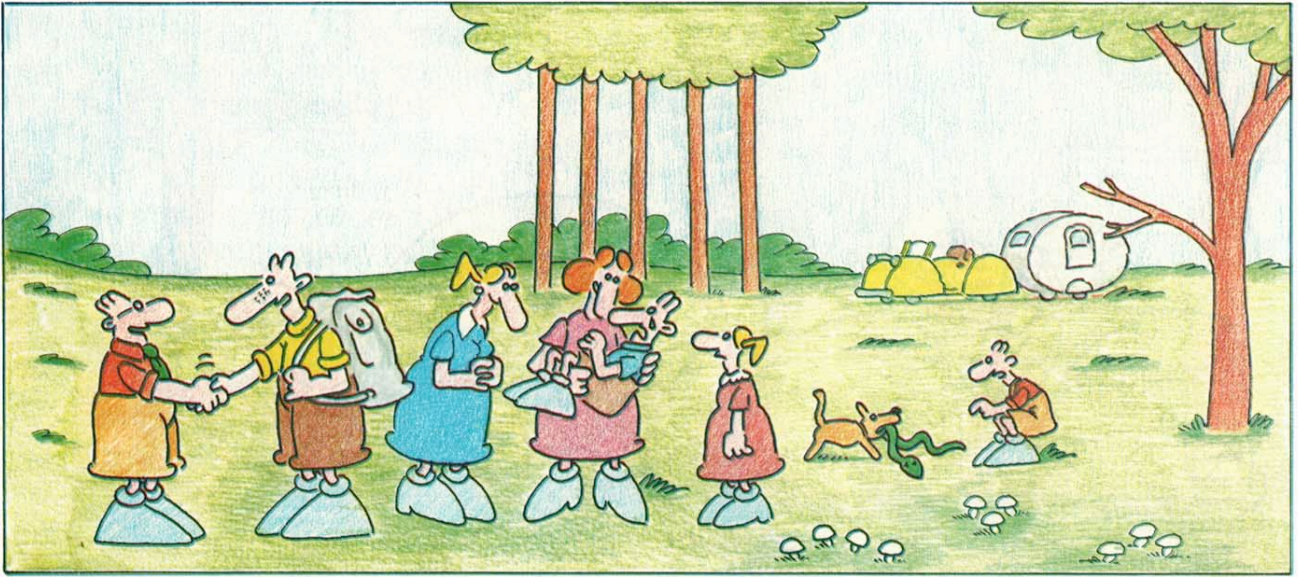


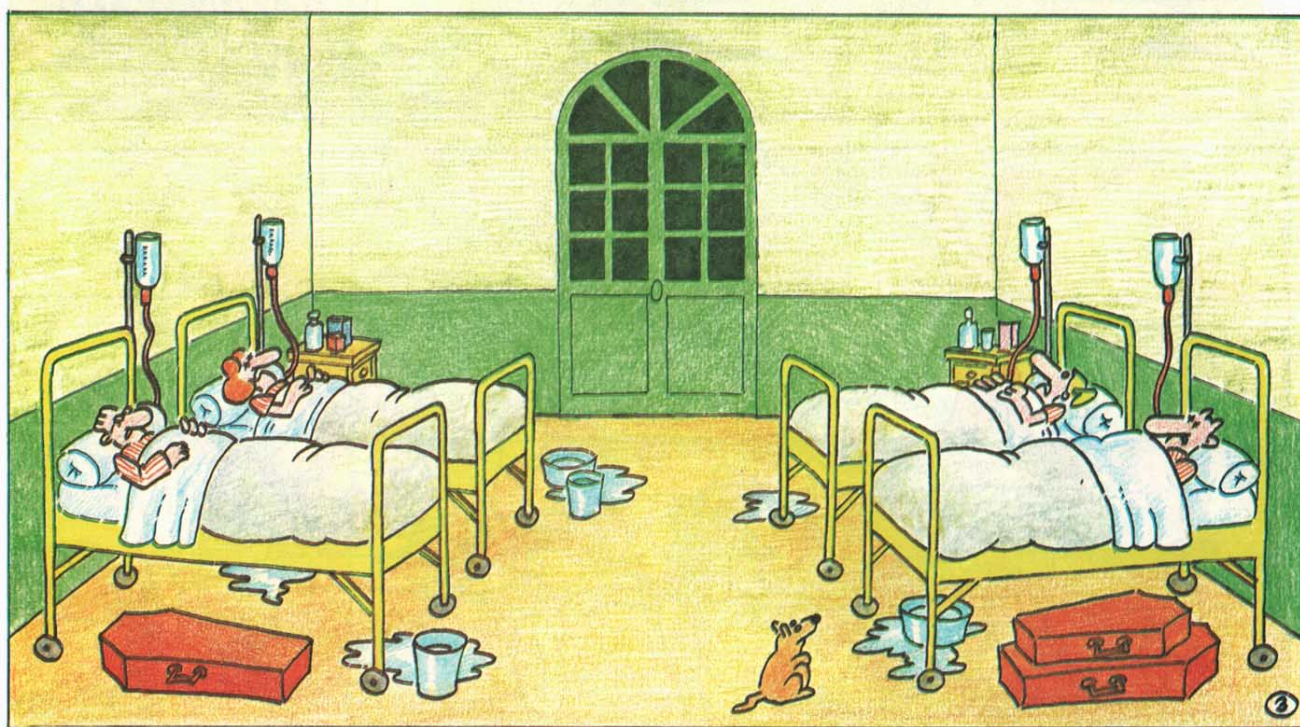
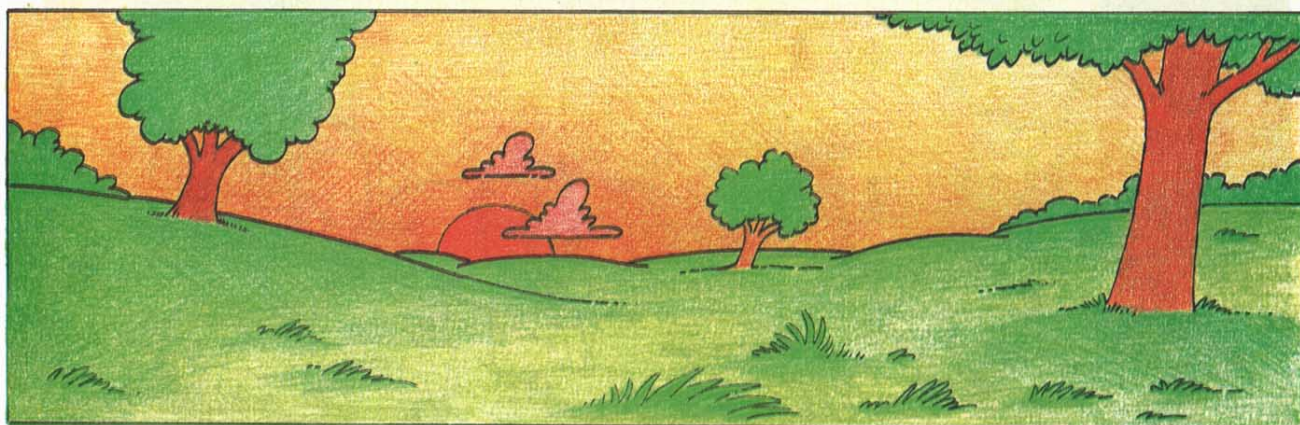
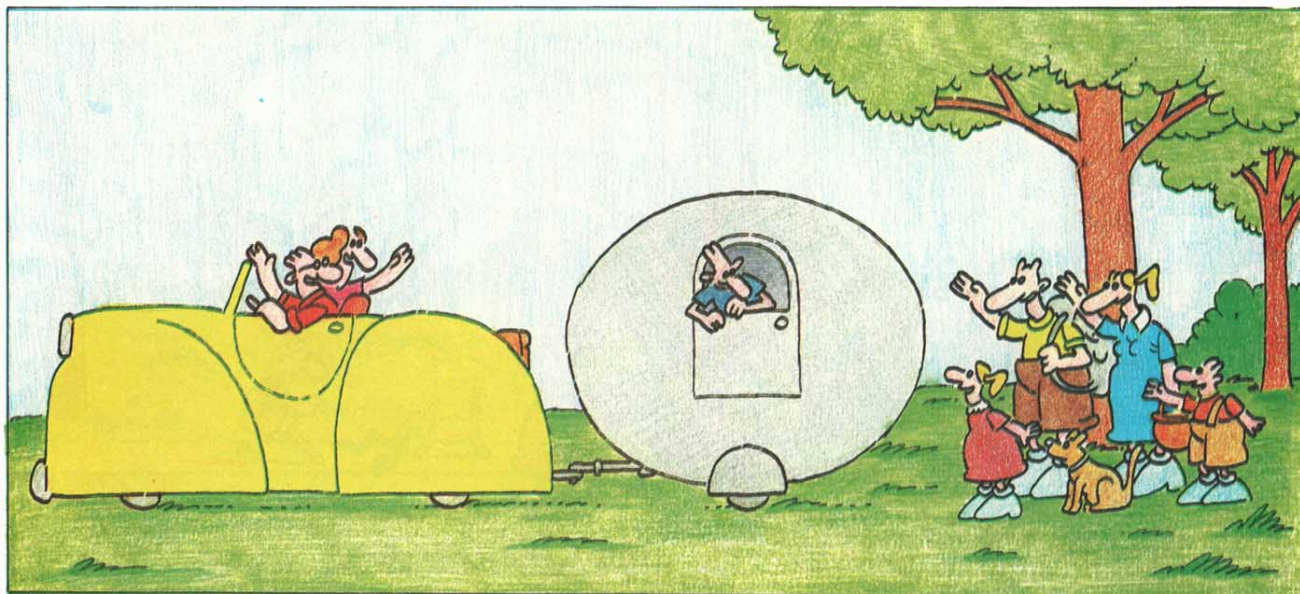
J'AIMERAI VENIR
MOI AUSSI en voiture
PASSER PAR CE VILAGE.
MAIS JE NE SAIS PAS CONDUIRE
TU POURRAI M'Y
EMMENER...



Une journée champignon









ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA-KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand même son journal moins cher ! (5,60 F CHARLIE HEBDO au lieu de 7 F - 10 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 12 F - 12,50 F HARA-KIRI au lieu de 15 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (90 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois-Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 1 an - 12 numéros **150 F**
☐ 6 mois - 6 numéros **75 F**

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 1 an - 12 numéros **120 F**
☐ 6 mois - 6 numéros **65 F**

CHARLIE HEBDO

- ☐ 1 an - 52 numéros **290 F**
☐ 6 mois - 26 numéros **150 F**

Nom Prénom

Adresse complète

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets,
mandat-lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

Vous complétez votre collection et enrichirez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.

ATTENTION !

• Port gratuit pour toute
commande égale ou supérieure à 150 F

• 20 % de réduction
aux abonnés (voir au verso)

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SERIE BÊTE ET MECHANTE

- | | |
|--|------|
| CABU | |
| ☐ Le journal de Catherine | 25 F |
| ☐ Le Grand Duduche
en vacances | 30 F |
| ☐ Mon Beauf | 30 F |
| ☐ Catherine saute au paf | 30 F |
| ☐ A bas toutes les armées | 30 F |
| ☐ Les aventures de
Madame Pompidou | 30 F |
| ☐ La France des Beaufs | 30 F |
| AL CAPP | |
| ☐ L'Il Abner | 11 F |
| CAVANNA | |
| ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 | 30 F |
| ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 | 30 F |
| ☐ Et le singe devint con | 30 F |
| ☐ Où s'arrêtera-t-il ? | 20 F |
| ☐ Les aventures de Dieu | 30 F |
| ☐ Les aventures du
Petit Jésus | 20 F |
| ☐ Les aventures de Napoléon | 25 F |
| PROFESSEUR CHORON | |
| ☐ Les jeux de con | 30 F |
| ☐ Les fiches bricolage | 30 F |
| COPI | |
| ☐ Le dernier salon où l'on cause | 11 F |
| ☐ Et moi, pourquoi
j'ai pas une banane ? | 30 F |
| ☐ Du côté des violés | 30 F |
| DELFEIL DE TON | |
| ☐ On peut cogner, chef ? | 8 F |
| GÉBÉ | |
| ☐ Il est fou | 30 F |
| ☐ Il est trop intellectuel | 30 F |
| ☐ Reportages | 10 F |
| ☐ 17 romans photos | 17 F |
| ☐ Une plume pour Clovis | 30 F |
| ☐ Qu'est-ce que je fous là ? | 30 F |
| ☐ Cracher dans l'eau
ça fait plus de ronds | 20 F |

- | | |
|---|------|
| ☐ L'an 01 | 30 F |
| PICHON | |
| ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? | 40 F |
| REISER | |
| ☐ La vie au grand air | 30 F |
| ☐ On vit une époque
formidable ! | 30 F |
| ☐ Mon papa | 30 F |
| ☐ La vie des bêtes | 30 F |
| ☐ Ils sont moches | 30 F |
| SOULAS | |
| ☐ Faut-il vous l'envelopper ? | 11 F |
| WILLEM | |
| ☐ Terreur aveugle | 30 F |
| ☐ Les aventures de Tom Blanc | 11 F |
| ☐ Drame de famille | 11 F |
| ☐ Jack l'éventreur en
vacances | 15 F |
| ☐ La crise illustrée | 18 F |
| ☐ Taisez-vous l'ennemi
écoute | 25 F |
| ☐ Romances et mélodrames | 20 F |
| ☐ Dick Talon heureux
comme un con | 30 F |
| WOLINSKI | |
| ☐ On ne connaît pas notre
bonheur | 30 F |
| ☐ Il ne faut pas rêver | 30 F |
| ☐ C'est pas normal | 30 F |
| ☐ Giscard n'est pas drôle | 30 F |
| ☐ Cactus Joe | 20 F |
| ☐ C'est dur d'être patron | 30 F |
| ☐ La vie compliquée
de Georges le tueur | 30 F |
| XEXES | |
| ☐ Si la Sainte Vierge en avait | 15 F |
| BOUQUINS CHARLIE | |
| AUTHEMAN | |
| ☐ Escalade à Nacaro | 30 F |

- | | | |
|---|----------------------------|------|
| ☐ Lycéons | BARBIER | 45 F |
| ☐ Zil Zelub | BUZZELLI | 30 F |
| ☐ La loi de la pesanteur | CREPAX | 30 F |
| ☐ Dossier Goudard | GIBRAT-BERROYER | 30 F |
| ☐ Alack Sinner | MUNOZ ET SAMPAYO | 30 F |
| ☐ Ballades pour un voyou | GOLO - FRANK | 30 F |
| ☐ Tous en scène | HUGOT | 30 F |
| ☐ Le docteur est malpoli | | 30 F |
| ☐ C'est la jungle | KURTZMAN | 30 F |
| ☐ Ceux-là n° 1 | PICHARD ET ANDREYON | 30 F |
| ☐ Ceux-là n° 2 | | 30 F |
| ☐ Les manufacturées | PICHARD-FARALDO | 45 F |
| ☐ La valse sanglante | ROUSSEAU | 35 F |
| ☐ Andy Capp n° 1 | SMYTHE | 30 F |
| ☐ Andy Capp n° 2 | | 30 F |
| ☐ Ardeur | VARENNE | 30 F |

COLLECTION B.D.

- | | | |
|--|---------------------------------|------|
| ☐ Griffu | TARDI - MANCHETTE | 30 F |
| ☐ Le Goulag n° 1 | DIMITRI | 30 F |
| ☐ Le Goulag n° 2 | | 30 F |
| ☐ Gaspation | SCHLINGO | 35 F |
| ☐ La Reine des pommes | WOLINSKI - CHESTER HIMES | 30 F |
| ☐ Le polar de renard | HUBERT-IMBART | 30 F |

OUVRAGES SUPER LUXE

Voir encart

HORS SÉRIE

- | | | |
|--|-----------------------|------|
| ☐ Vive les femmes | REISER | 30 F |
| ☐ Vive les vacances | | 30 F |
| ☐ Phantasmes | | 36 F |
| ☐ Mon corps est à elles | WOLINSKI | 30 F |
| ☐ A bas l'amour copain | | 33 F |
| ☐ L'amalgame | CARALI | 40 F |
| ☐ Docteur Tut-Tut | | 25 F |
| ☐ Star Hawks | KANE - GOULART | 20 F |
| ☐ Chansons illustrées | TACHAN | 50 F |

☐ Je suis abonné à l'une des publications des éditions du Square et j'applique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.

☐ Je ne suis pas abonné.

NOM ET PRÉNOM

ADRESSE COMPLÈTE

Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat
lettre ou T.U.P. à l'ordre des éditions du Square.

* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port.

Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS

WARSCHAU 8

ARDEUR TENTE FÉBRILEMENT DE RETROUVER LE FIL DE CETTE HISTOIRE MORTELLE.



SCHENKE SAIT QUE JE NE SUIS PAS KARTEN. IL EST PERSUADÉ QUE JE SUIS UN AGENT DE DOGMAN DONC IL NE SAIT PAS QUI JE SUIS.



L'OPÉRATION MINOTAURE ! UN VRAI DÉDALE DE COULOIRS, DE RUSES, D'ENJEUX...

IL S'IMAGINE QUE JE VAIS FAIRE INÉVITABLEMENT LE VA-ET-VIENT ENTRE SON BUREAU ET CELUI DE DOGMAN.



... ET L'ÉCRASANTE CERTITUDE QU'ON VOUS MANIPULE SANS PITIÉ.

QUANT À DOGMAN, IL SAIT QUI JE SUIS MAIS NE CONNAÎT PAS ENCORE LE JEU DE SCHENKE.



CONCLUSION, IL FAUT QUITTER WARSCHAU AVANT QUE CHAQUE PARTIE CONNAISSE LA VÉRITÉ.



OUI, C'EST LE MOMENT DE FAIRE SA VALISE.



DES CHEMISES DE SOIE... DES PHOTOS!



TOUJOURS AUSSI ORNEMENTAL, KARTEN... MAIS L'AUTRE !! C'EST SCHENKE ! J'EN SUIS SÛR.



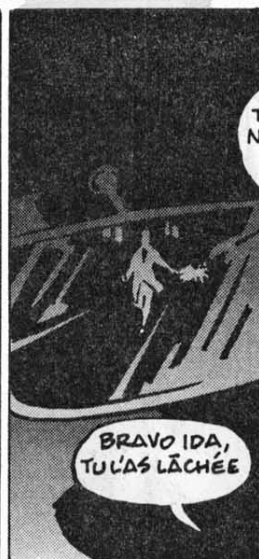
DING DONG

















(à suivre)

THE KATZENJAMMER KIDS

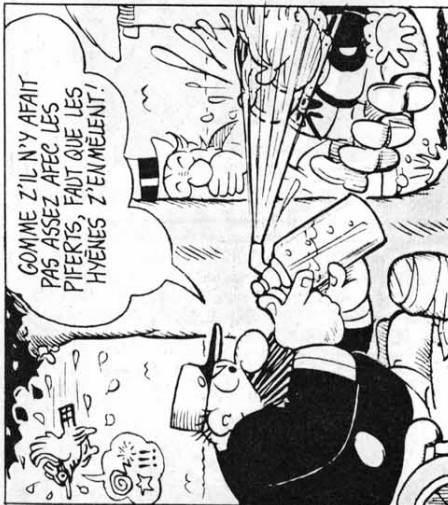
by Kneer
Registered U. S. Patent Office.



THE KATZENJAMMER

by *Knoor*, KIDS

Registered U. S. Patent Office



FOSDYKE

SAGA

bill tidy



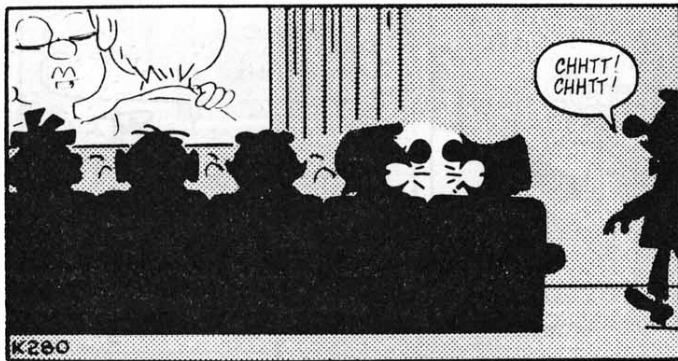


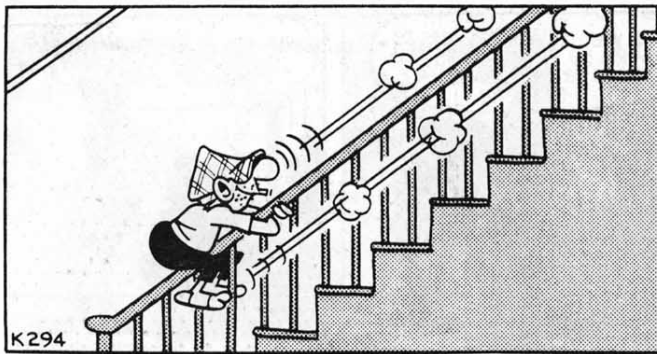
(à suivre)

ANDY CAPP

smythe







LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSSES SUCRÉES

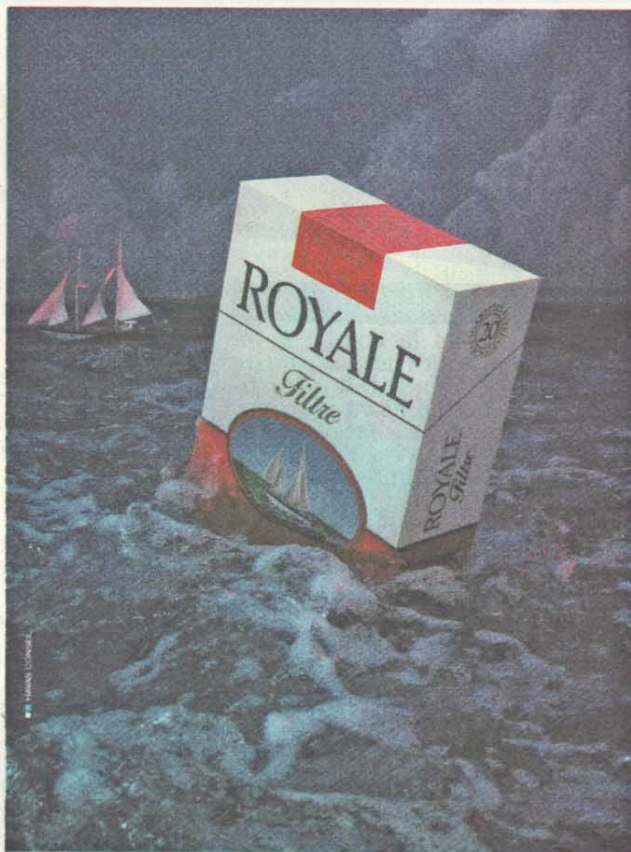
Rue du Bac. Une cour devant Sip Glacier. « Marquerite Lapierre, le Décor en Sucre », 1^{er} étage. Fruits transparents, oiseaux, fleurs, canards. Teintes pâles ou vives. Vases égyptiens ou japonais, soufflés comme du verre.

CHEZ sa grand-mère, en été, une religieuse lui avait appris à faire des bonbons et des berlingots. Ça l'amusait. Plus tard, elle essaya d'autres choses – des nattes, des chapeaux. Pour les vitrines du faubourg Saint-Honoré. L'hôtel particulier du baron Elie de Rothschild pour la baronne. Des couronnes pour Maxim's. Les Américains voulaient l'Arc de Triomphe (avec le drapeau américain). Puis on l'invita aux Etats-Unis.

« A New York, dans un grand magasin, ils m'avaient fait un très joli parterre de fleurs artificielles. Moi, je faisais mes fleurs au milieu. On m'appelait la « star du 5^e étage ». A Washington, c'était des démonstrations publiques dans des salons de 2 000 personnes. Et moi, toute petite au milieu de mon estrade immense, je me disais Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire ? J'y suis retournée bien des fois... »

« Je ne me rappelle même plus quand j'ai commencé. J'ai pris mon brevet en 1951, et dès que j'ai découvert comment faire des décors en sucre qui pouvaient se conserver, le syndicat de la Confiserie et l'Etat français m'ont expédiée un peu partout dans le monde – le Japon, le Maroc, l'Angleterre. Je faisais des essais sur place ; la cuisson, c'est une chose précise qu'il faut beaucoup surveiller. Elle peut varier avec un nuage qui passe et il n'y a pas deux endroits où l'on cuit pareil. »

Dans son atelier, elle se sert d'un thermomètre, d'un baromètre et d'un hygromètre pour calculer son point. Le matériel est simple : un petit réchaud électrique, une boîte en fer, un petit morceau de cuir et une plaque de marbre. Les colorants, elle les fait elle-même, et les essences – « il faut qu'elles soient pures » – proviennent de Grasse.



« La base, c'est des morceaux de sucre et de l'eau. On y ajoute un peu de vinaigre pour être sûr qu'il ne s'abîme pas. Il faut cuire une pâte qui reste transparente selon le degré d'humidité au moment où l'on cuit. Le sucre à 170°, on ne peut pas y mettre les mains, alors il faut arriver à le poser sur le marbre très légèrement huilé et le retravailler jusqu'au moment où on se sent capable de le prendre dans les mains. C'est tout un métier. Il faut avoir du souffle – mais, vous savez, j'étais chanteuse, avant. »

« Maintenant je connais tous les trucs, et je les apprends aux autres. Quand on a dépassé 80 ans – j'en ai 83, c'est tout de même un âge ! –, on est plus long à faire certaines choses et puis on se fatigue plus vite. Autrefois, quand on me commandait des pièces montées pour une table, je me déplaçais pour aller voir l'intérieur des maisons. Ma pauvre amie, faut pas croire que c'est facile travailler quand vous ne connaissez pas la couleur des rideaux ! Mais maintenant, je ne peux plus me permettre de perdre du temps. Les gens sont très arrêtés sur leurs coloris et il faut faire de tout. »

Sa clientèle est variée. « Il y a ceux qui demandent : « Vous êtes sûrs qu'on peut les garder ? » et ceux qui demandent : « Alors, je peux le manger ? » Si on a envie de les manger, il faut les manger quand il viennent d'être faits. Ils deviennent extrêmement durs en vieillissant ; pour les dents, ce n'est pas à conseiller. »

Elle se plaint d'avoir moins de commandes ces derniers temps. C'est une époque difficile, on dépense moins pour les réceptions. Mais elle ne s'arrête pas. « Je ne me sens pas vieillir, je m'amuse toujours. Si je ne travaillais pas, je m'ennuierais comme un rat mort. »

Vivian Ostrovsky

MADIE FÉE DU LOGIS

1964 - 1969

ACOTÉ de la bombe nommée « collant », celle d'Hiroshima fait pâle figure. Elle au moins va marquer profondément les habitudes et les inconscients. Quant à l'atome... c'est une autre histoire !

A partir de 1964, le collant, cette invention diabolique cause de tant de frustrations et de blocages dans la population masculine, envahit brusquement un territoire pourtant bien défendu par une qua-

druple armée de jarretelles renforcée de panties, et remporte coup sur coup des victoires d'abord chez les jeunes générations, puis chez les femmes pourtant réputées plus raisonnables et tenant à leurs habitudes. En trois ans, la guerre du collant est gagnée sur tous les fronts (j'ose le dire) et l'ennemi jarretelle prend le maquis.

Comment expliquer un tel phénomène ? Plusieurs raisons immédiates.

La plus évidente : la mini-jupe. En ce temps-là régnait en effet sur Carnaby Street une prin-

cesse nommée Mary Kant, Princesse doublée d'une fée qui inventa d'un coup de ciseaux le moyen de rendre belles et désirables toutes les femmes. Plus on montre de la jambe, moins les défauts sont apparents, plus l'ensemble est intéressant. La mini-jupe connaît un succès immédiat dans tous les pays. Sauf, bien sûr, quelques bastions éloignés à voile ou à tchador. D'abord assez raisonnable, elle s'arrêtait à quelques centimètres au-dessus du genou. La même longueur que les robes charleston de 1925, après tout ! Et puis, rapidement, le ton monte... et les ourlets aussi. Faisant fi des réticences des aînées, les minettes raccourcissent à tour de bras, retrouvant avec aisance la longueur des jupes enfantines pas tellement loin d'elles. Provoquant et embellissantes, ces jupettes plaisaient à tout le monde (excluons volontairement les grincheux habituels) et rendaient le paysage urbain tout guilleret. Pourtant, ce raz-de-marée signifiait la mort de la jarretelle. Incompatibilité absolue ! Essayez donc de vous asseoir sans attentat à la pudeur avec des bas et des jarretelles surgissant au moindre mouvement d'une jupe à mi-cuisses ! S'asseoir, ou marcher... et se baisser, donc !

Sous les climats cléments, passe encore de se promener les jambes nues, mais sous les frimats ? Il fallait d'urgence trouver quelque chose pour sauver du refroidissement les adeptes toujours plus nombreuses de la mini.

Une bataille perdue d'avance se livrait entre les collants débutants et les divers systèmes d'accrochage ou de camouflage du haut des bas. Le véritable sauveur des vertus juvéniles et désarmées par la mini, si on y regarde bien, c'est le collant. Pas si diabolique que cela, finalement !

La première marque française sera « Mitoufle ». D'une production marginale de collants épais, réservés au sport, Mitoufle passe à des articles fins et solides, assez bon marché. Ils attaquent tout de suite une énorme campagne publicitaire et couvrent les murs de leurs affiches « Mini = Mitoufle ». Mitoufle devient un nom com-



mun. Un nouveau produit naît, répondant à un désir profond de la clientèle. Hasard ? Marketing ? Peut-être, mais enfin un accessoire destiné aux femmes faisait passer les qualités de commodité, de confort, de facilité, avant le plaisir de l'homme voyeur. Bien sûr, les collants permettaient aussi de porter avec aisance ces fameuses mini-jupes, mais où serait le plaisir sans le risque ?

Autre raison, pas si finement psychologique, mais d'économie internationale. Quelques bonnetiers-chaussants français suivent le mouvement lancé par Mitoufle, et la production passe de 0 à 100 en trois ans. Bravo. Mais ce sont les Italiens qui flairent les premiers le fructueux marché et s'équipent de machines ultra-modernes, fabriquent vite et bien des collants beaucoup moins chers. Ils se taillent ainsi une place prépondérante et inondent le marché européen. Ils prennent une large avance sur leurs concurrents français. Les points de vente se multiplient en même temps et les collants sont partout. Parallèlement les machines à tricoter les bas s'arrêtent et les courbes de production des bas et des collants suivent un mouvement exactement inverse. A la fin des années 60, il sera difficile de se procurer des bas, même sans couture, et on se confiera des adresses secrètes entre amies !

On a cru, au début, que le collant allait supprimer le slip. Quelques fabricants lancent des modèles à slip intégré, mais sans vrai succès. Un moment dédaigné, le slip garde ses positions et revêt des aspects très divers. La fantaisie dans la petite culotte serait-elle une consolation à la perte de la jarretelle ? On trouve des modèles de slips de plus en plus réduits, mini eux aussi, le plus souvent en nylon ou équivalent. La dentelle revient, grâce aux possibilités des matières synthétiques et élastiques. Les imprimés triomphent avec des ensembles soutien-gorge pigeonnant à armature et slip. Le style jeune domine maintenant et les mannequins ressemblent enfin à des jeunes filles. On cherche en vain les mémères d'antan.

La panoplie intime des années 60 se simplifie et se diversifie. Le collant recouvre tout d'un voile uniforme, mais la plus grande fantaisie règne dessous. Récompense à la patience, ou raffinement égoïste ?



50 PAGES - TOUT EN COULEUR - 29F



LES PETITS MIQUETS FONTILES GRANDES OREILLES



J'AI pas de chance. Y a pas tellement de filles dans la BD, et quand y'en a on leur fait pas d'album. Donc je les interviewe peu. Pour une fois que je vais en voir une, je me retrouve en face d'un couple qui travaille ensemble. Puis, dans la conversation, je m'aperçois qu'en fait c'est surtout le mec qui dessine alors que la nana fait la bouffe, la vaisselle, la lessive, torche les enfants, descend le chien, appelle les agences, porte les dessins dans sa gueule aux rédac'chefs, repose le guerrier, répond au téléphone, vide la poubelle. Ou alors j'ai mal vu.

Le Dernier Terrain Vague, petit éditeur sympa qui sort de bien beaux livres en ce moment (Caro et Phil ont illustré les chansons d'Igwal, ne ratez pas ça, surtout, après un Rouzaud pas possible, « la Zone »), édite le premier album signé

CATHY MILLET

la star mystérieuse, au dessin rare mais impressionnant. Au début, dans les premiers *Actuel*, ses dessins étaient souvent signés Christian Roux. Le mec existe, la fille aussi. D'ailleurs ils ont l'air à la colle, je dis pas ça pour dénoncer, mais en-



- A ne pas rater : l'énorme expo « S-F et Science au Futur », Palais Rameau, à Lille, jusqu'au 12 janvier, dans le cadre du Festival. Young Artists et autres s'y bousculeront au milieu des Nefs de Jacques Lelut, le Facteur Cheval du Cosmos. Adresse : Palais Rihour, place Rihour, 59800 Lille.

- Chez Dupuis, heureuse réédition en album des deux premiers Marc Dacier d'Eddy Paape. Carré, net, yeux écarquillés et points d'exclamation toutes les cases, comme dans toute l'œuvre de Charlier (scénariste). Et aussi Kamiliola, un des meilleurs Blondin & Cirage, un Jijé de 1952. Superbe !

- Au Fromage, l'événement c'est le nouveau Carlos Gimenez, les Bourreaux. De la S-F, mais c'est pas ce que je préfère chez lui.

- Chez Audie, bien sûr, le nouveau Super-Dupont de Gotlib-Lob-Solé, avec le côté historique tant attendu de notre héros favori avec l'espionne.

- Chez Futuropolis, le dernier 30 x 40 est consacré à Joost Swarte. Mais vous l'avez déjà, mes lecteurs sont les plus doués du monde. Magnifique.

- Aux Humanos, un album de Goetzinger, avec tous ses scénaristes favoris. L'évolution vers la perfection se sent bien. Bravo.

- Chez Bédéréma, un Goossens ! Si ! Titre : Ga. C'est tout. C'est génial jusque dans les petites merdes dans les coins.

fin... Willem a fait leur préface. Dans un récent *Sandwich*, y a une double page dont la gauche est faite par Cathy, la droite par Christian, vous pourrez comparer.

- **Pourquoi dessinez-vous si peu ?**

C. Roux : C'est la paresse. J'aime pas travailler.

C. Millet : Moi, j'aime bien faire des petits dessins, mais c'est tout.

- **Vous arrivez à vous en sortir ?**

C. Millet : Assez mal. Avec la pube.

C. Roux : On place quelques dessins à droite à gauche, mais il n'y a pas en France de magazine qui me plaise vraiment. *Charlie* me déplaît le moins (merci, merci, NDLR). Les papiers sont dégueulasses. Tu travailles 15 jours pour rien gagner. Les galeries, ça ne m'intéresse pas non plus. J'aimerais faire des pochettes de disques. Léonard Cohen m'a demandé d'illustrer un de ses bouquins entier : 14 dessins, 6 mois de boulot, 5 pages de contrat en anglais. Lorsque le boulot a été livré, il m'a dit que ça ne l'intéressait plus. On n'a pas pu faire de procès : 15 briques à engager pour en récupérer 3...

– *Que mets-tu dans cet album ?*

C. Roux : Tous les dessins d'*Hara-Kiri*. C'est un gros travail de composition, de collage, il y a une cohésion, ce n'est pas un ramassis. L'Alphabet entier. Et puis plein de dessins et de crobards.

– *Quelle est votre part respective dans l'album ? Il y a des trucs que vous avez fait à deux ?*

C. Millet : Il y a 2-3 trucs que t'as pas fait tout seul.

C. Roux : Cathy a fait quelques scénarios. Pour cette histoire de la signature « Cathy Millet », il y a une ambiguïté certaine. C'est pas volontaire. Ce n'est pas pour faire Salvador Dali, on ne sait pas si Cathy Millet c'est un homme, une femme ou quoi. Ça c'est fait accidentellement. Au départ, je signalais Christian Roux puis je me suis dit un jour : pourquoi pas C. Millet, c'est plus facile, les entrées, pour une fille. J'ai un rapport difficile avec les gens, je m'engueule avec en me marrant. Alors Cathy allait les voir. Mais je préfère ne pas en parler, faut laisser un côté ambigu... Dans la pube, j'aimais bien entendre parler de mes dessins sans qu'ils sachent que c'était de moi. La pube, je ne signe jamais, car c'est toujours des merdes. Mais je me marre bien à la faire. C'est un côté pervers. Je passe deux jours dessus là où il en faudrait 4. C'est pour le fric, pour bouffer. En outre, dans les agences, ils ne sont pas drôles, c'est un monde qui m'emmerde. Je voudrais bien rester en marge de tout ça, ne faire ni BD, ni galerie, ni pube. Louvoyer en tout et m'en sortir. J'ai arrêté la gravure car je ne voulais pas être catalogué comme faisant toujours du Cathy Millet. La trame, je vais arrêter aussi, faire autre chose.

– *Tu ne fais jamais de boulot de longue haleine, un cycle ou un album BD ?*

C. Roux : L'*Alphabet*, par exemple, c'était forcé. Une fois, j'ai amené comme ça un « J » à Wolinski. Il m'a dit : « Pourquoi tu ne ferais pas tout l'*Alphabet* ? » Y en a des mauvais, parce qu'on les a faits de nuit pour les rendre le matin.

– *Cathy, tu écris un peu ? Que fais-tu en dehors de quelques scénarios ?*

C. Millet : Je gribouille... Je ne m'ennuie jamais (rire) !

C. Roux : On fait de la musique...

C. Millet : Des voyages... On a un groupe...

C. Roux : ... qui n'existe pas ! Il s'appelle « View Masters », très mode. On a fait ça ici, avec photos, fausse interview, maquette, fausse pochette de disque, il y a six mois. Avec un dossier, des illustrations, tout. Destiné à *Métal Hurlant*. Un nouveau groupe lancé sur le marché, très sérieux, c'était un gag. Manœuvre ne l'a pas passé...

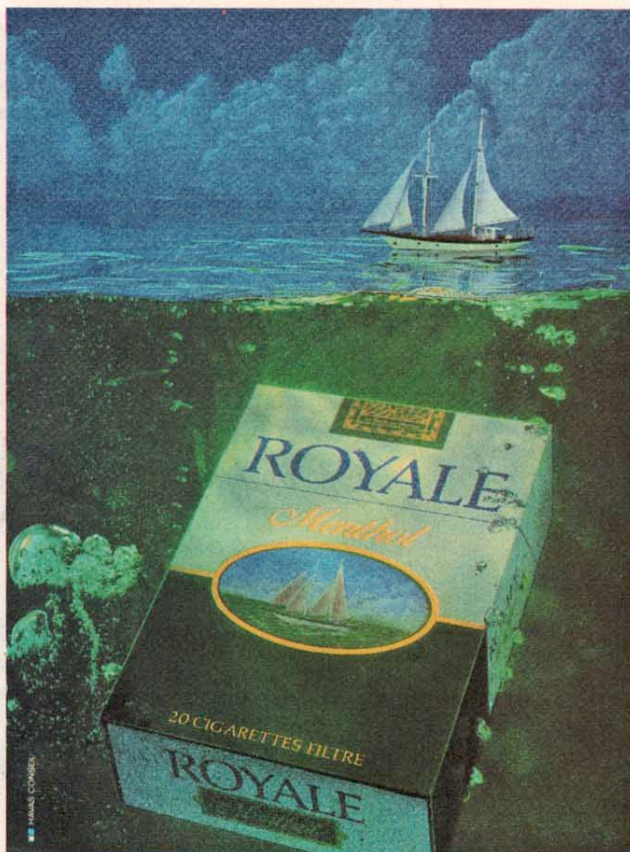
– *Quel con ! Il rate tous les bons coups (rires). Pour en revenir à cette histoire de signature, quel effet ça t'a fait de passer dans les revues de BD féministes comme Wimmen's Comics ou même dans Ah ! Nana ?*

C. Roux : Ça me plaisait...

C. Millet : Le gag a aussi été fait par Justin Green. Il avait signé sa BD « Justine Green » et c'est passé.

– *Je parlais de vos dessins à vous. C'est venu de vous ?*

C. Roux : Non, c'est toujours venu des gens, sauf à *Charlie* la première fois. Ah ! Je vais te montrer ce que dessine mon frère. Il s'appelle Philippe Roux. Il a déjà publié dans *Faits-Divers*, à Lyon. (Hochements de tête divers. C'est pas mal.



NDLR.) Moi je n'aime plus beaucoup mes anciens dessins...

– *Oui, tu es dans la continuité de ton truc. On peut aimer des choses anciennes chez un dessinateur, même si ça l'irrite. Faut pas trop t'obnubiler sur ton propre regard car les lecteurs n'ont pas la même vue.*

C. Roux : Je me suis déjà posé ce problème en faisant l'album.

– *Tu ne veux pas raconter des histoires en dessins, faire des trucs plus narratifs ?*

C. Roux : Si, mais vraiment, il faut réfléchir. Il faut de l'énergie pour ça. Quand je fais un truc, j'aime bien que ce soit parfait. Je laisse reposer, je reprends. Des idées qui fument, j'en ai plein les dossiers, mais pour la réalisation, c'est autre chose.

(On évoque ses dessinateurs favoris, Willem, Dourry, Bruno Richard.)

C. Roux : A part ça, je n'ai pas de contacts avec les dessinateurs, jamais. Je n'aime pas les dessinateurs. Chaque fois que j'en ai rencontré un, j'ai été déçu, très déçu. Je préfère regarder les dessins que rencontrer les gens, et en musique je pense pareil.

– *Tu n'aimerais pas te dégager de la pube et ne faire que des trucs que tu aimes ?*

C. Roux : Non. C'est tellement facile, la publicité. Tu peux te gagner deux briques en quinze jours, et après tu te reposes six mois.

– *Et à part ça ?*

C. Roux : J'adore l'Italie. Mais je déteste les Allemands.

Propos recueillis par
Théophraste Epistolier

Emmanuelle



Par Crépax

D'après Emmanuelle Arsan

Editions du Square

143
PAGES
95F

COLLECTION
LUXUEUSE
CARTONNÉE

170
PAGES
90F



Justine

par Crépax
d'après
D.A.F. de Laude

Préface de Pierre-Jean Remy

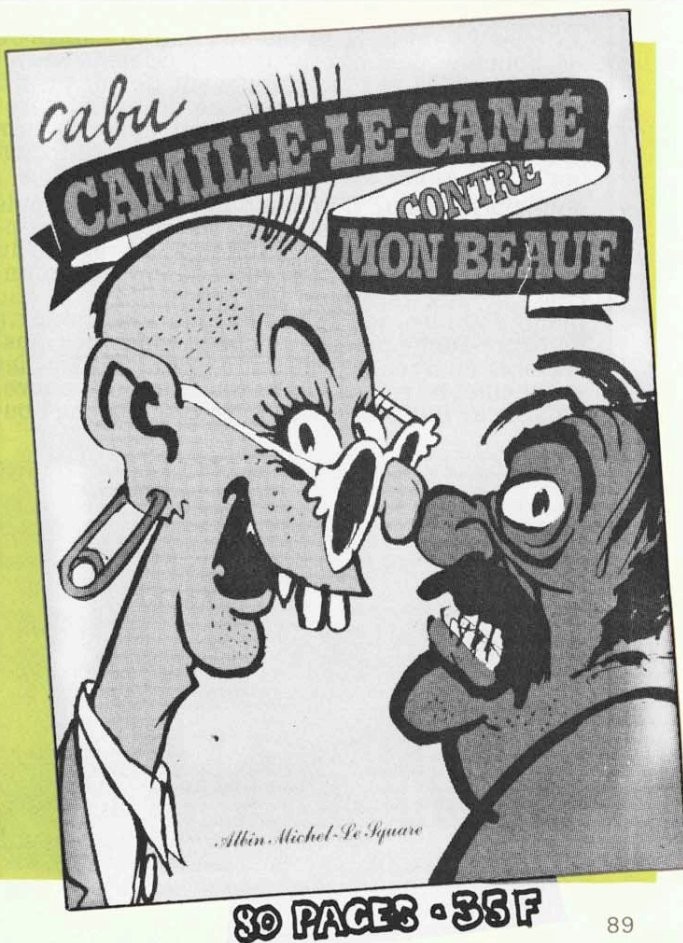
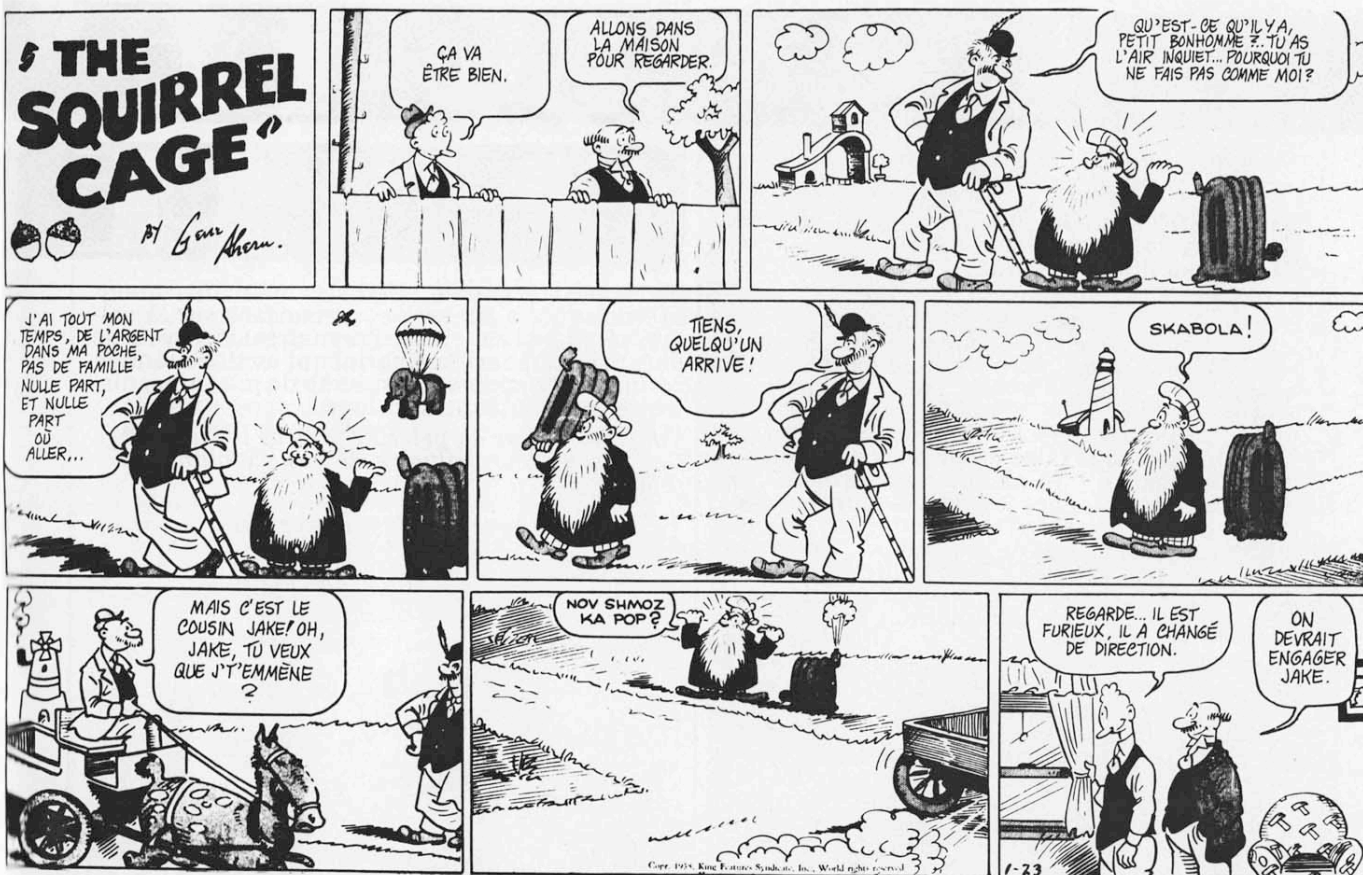
Le Square A.M.

THE SQUIRREL CAGE



By Gene Korman





DOMMAGES DE GUERRE

- *What do you think about, darling ?*
- *Nothing, my dear... It's not my cup of tea !*

LORSQU'A table mes parents se lançaient dans leur laborieux « trip » anglo-saxon, c'était que, des enfants, la conversation ne pouvait être entendue...

L'interrogation angoissée de mon père à ma mère afin de déceler les pudeurs de sa pensée, l'indifférence écoeuvée avec laquelle elle la lui délivrait, concernaient un jeu... Un jeu bien étrange auquel mon oncle et ma tante se livraient. La question était d'importance, puisqu'à Arras nous allions faire étape chez eux. Mais de quoi s'agissait-il ? Je n'allais pas tarder à l'apprendre ! Ma chambre jouxtait la leur, nos fenêtres étaient ouvertes, et le balcon mitoyen. Cette nuit-là, mes cinq ans ne trouvaient pas le sommeil... Les portant sur le balcon dans l'espoir de discerner le phare de Notre-Dame de Lorette (1) perçant la solsticielle pénombre, j'entendis, venant de la chambre voisine, ce singulier avis : « Attention ! Je pète ou je crache en l'air... » Saisi, surpris, je mis un certain temps à me ressaisir et comprendre enfin ! A n'en pas douter, c'était bien là le fameux jeu et... ses risques. Ses risques ? Je m'explique. Au lit, mon oncle menaçait ma tante de péter ou de cracher en l'air. Deux options s'offraient alors à elle. Soit elle se cachait sous les draps pour se protéger des retombées salivaires, soit elle remontait à l'air libre pour épargner ses narines des nauséabonds remugles du pet... Les feintes du pétomane-cracheur étaient multiples et rendaient la partie difficile. Avant de faire feu de l'une ou l'autre de ses bouches, de longs moments passaient, seulement troublés par le froissement des draps dû aux constants allers et retours de ma tante et consécutifs aux borgorygmes-atrapes ou aux râclements de gorge piégés que perpétrait mon oncle (2). Aaah, les infernales passées d'armes !

Soudain la réalité d'une action se précisait, puis éclatait, brève, brutale ! Et les rires du vainqueur répercutaient les plaintes ou les regrets du vaincu. Et les manches succédaient aux manches, et aux manches les belles. Dans le ciel blanc d'étoiles, les éclats du phare-métronome de Notre-Dame de Lorette ponctuaient les gloussements éternés de ma tante... Plus à l'Est, les grondements rougeoyants du front me parvenaient par intermittences... Nous étions, ne l'ou-

blions pas, en guerre ! Demain, avant de reprendre notre fuite échevelée, nous irions sur la colline sanglante (3) visiter l'ossuaire, sinon voir de plus près ce phare-mémorial qui avait su tempérer mon insomnie et, des excès de ma tante, distraire les troublantes visions.

*Vous qui passez en pèlerins près de leurs tombes
Gravissant leur calvaire et ses sanglants chemins*



Ecoutez la clameur qui sort des hécatombes...

Nous gravissions, et, suivant le conseil de Mgr Julien (4), nous écoutions... Hélas, aucune clameur ne sortait des hécatombes ! En revanche, la tour-lanterne était là, au rendez-vous, terriblement présente ! C'était bien :

*... la lampe attentive à garder leur mémoire
Contre la nuit qui tombe, oublieuse, dessus...
Le phare qui s'allume aux rayons de leur gloire
Et met au Ciel de France une étoile de plus (5).*

Quoique nous fussions en plein jour, je pus cependant confirmer au front de ma famille les poétiques allégations de Mgr Julien. Cette étoile, je l'avais vue la nuit dernière. Je me gardai néanmoins de préciser laquelle... Perdu dans mes pensées, je laissai ma famille pénétrer goulûment dans l'ossuaire (6). A pas lents, je les rejoignis plus tard dans la crypte. Contemplant les pauvres débris, je m'exclamai : « Ossements qu'animait un fier souffle naguère, membres épars, débris sans nom, humain chaos, pêle-mêle sacré d'un vaste reliquaire, Dieu vous reconnaîtra, poussière de héros ! » Ma famille était stupéfaite. Elle le fut à un point tel qu'à dater de ce jour plus jamais je ne reçus de fessée !

Mais, mes chers amis, passons sans plus tarder à l'étude de la merveille. Architecte foisonnant de la monumentale basilique dédiée à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face (Lisieux), le maître, L. Cordonnier, est aussi le bâtisseur envoûté de la Basilique et de la Tour-Lanterne de Notre-Dame de Lorette (7).

Dans l'ubiquité des souvenirs, de Rome et Constantinople à l'Art roman, dans l'ampleur des compositions où la symétrie ne fait que freiner un souci fondamental de variété et de contraste, s'expriment, ici et comme jamais, la verve éclectique et le souci de distraire en surprenant dont Cordonnier a su faire la règle essentielle de sa vie créative. Certes, certains ne manqueront pas de crier aux malheureuses discordances. Et de lui reprocher une justiniennomania peu conforme au lieu et à la topographie générale de la plaine flamande, qu'accentueraient encore les mosaïques du maître Gaudin. Oubliant que volonté de surprise, affirmation de soi, complicité avec les éléments sont les dieux tutélaires de l'architecture, ils songeraient même (les monstres) à remanier... Abonder dans leur sens serait vouloir faire à Cordonnier un mauvais procès. Remanier ? Un sacrilège ! Enfin, quoi ! Les mosaïques de Gaudin composent un décor qui relève tout de même davantage de la *Gazette de bon ton* que d'un anthémiosanisme forcené ! En outre, ne serait-il pas paradoxal de perdre, par des écrêtages systématiques à N.-D. de L., cette *furia desopiliana* que désespérément notre époque cherche à retrouver ?

Jean-Marie de Busscher

P.S. : Précisons qu'il y a à N.-D. de L. quatre variétés de soldats inconnus : Celui de 14/18, celui de 39/45, celui d'Indochine (tout récent) et celui d'Algérie, auxquels viennent civilement s'ajouter les cendres des déportés.

(1) Phare, Tour-Phare, Tour-Lanterne, Lanterne du Souvenir, Tour-Mémorial, Phare commémoratif, Tour-Ossuaire... au choix, qui sera, avec la basilique qui le jouxte, tout là-haut, au sommet de la colline de Lorette, l'objet de notre attentive étude de ce mois.

(2) Il pétait hypocritement des lèvres pour faire faire surface à ma tante et l'accueillir d'un crachat ou, inversement, se raclait la gorge pour l'obliger à s'enfouir sous les draps et l'étouffer d'un pet (silencieux cette fois).

(3) Lieu de pèlerinage où les foules affluaient avant la Grande Guerre, dominant la grande veine houillère qui, de l'Artois, court à la Ruhr en passant par le Borinage, la colline et sa chapelle ou-



vraient, à la dure obligation du labeur quotidien devenu plus tyrannique de s'être fait souterrain, une échappée vers l'Idéal... De là-haut, sous la lumière délicate du ciel septentrional nuançant boqueteaux et cultures, les chevalements des mines, les lignes rouges des coronas se paraient de beauté : celle de la puissance donnée à qui accepte, de toute sa bonne volonté, la loi divine du travail. Mais survint la guerre... Pendant douze mois, l'ange de la mort flagella si cruellement ce sol consacré qu'il semblait ne pouvoir reprendre vie. Et pourtant... Ses flancs ont été rendus aux moissons et une basilique plus grande, plus belle, domine à nouveau le spectacle des œuvres de la paix, cependant que, parmi les innombrables tombes (près de 40 000), s'élève la Tour-Lanterne. Chaque soir une lueur s'y allume...

(4) C'est à Mgr Julien, poète mais aussi évêque d'Arras, que l'on doit la conception de l'ensemble Notre-Dame de Lorette. Dans un style incantatoire, il devait magnifiquement la développer lorsqu'il lui revint de poser la première pierre : « O colline de Lorette », implora-t-il alors face à la foule immense, « n'es-tu pas tout entière une sorte d'autel de gazon dont ta chapelle était la pierre centrale ? Elle était l'âme qui te distinguait de tes sœurs d'Artois. » Et d'ordonner soudain : « Il faut que tu renaisses, que tu deviennes la voix qui appelle les générations de demain aux pèlerinages du souvenir et de la piété ! » Entendu et obéi, il l'aura été ! Dans la basilique, son mausolée est là pour nous le rappeler.

(5) La Tour-Lanterne a 52 m de hauteur, qui s'additionnent aux 165 m au-dessus du niveau de la mer de la colline (il ne faut pas avoir le vertige) ; sa base est un carré de douze mètres de côté. L'armature de ciment armé (béton) possède un parement de pierre de Givet reconstituée. Un escalier de 200 marches (dur, dur !) avec cinq plates-formes (ouf, ouf !) permet de monter au sommet, où se trouve le phare de 3 000 bougies dont le projecteur mobile promène le faisceau à raison de 5 tours par minute dans un rayon de 70 km (cela expliquant que je le percevais si bien, Arras étant à une quinzaine de kilomètres de N.-D. de L. (Interview d'un des membres bénévoles de la Garde d'Honneur - Garde d'Honneur qui, jour après jour, du dimanche des Rameaux au 11 novembre, veille les morts glorieux et accueille les pèlerins toujours plus nombreux.)

(6) La crypte-ossuaire située sous la tour est, aujourd'hui, essentiellement constituée d'un échafaudage de huit cercueils étagés en quatre groupes recouvrant les vingt-cinq caveaux. L'un d'eux (celui de l'entrée) était à ciel ouvert et tout au fond les ossements étaient parfaitement visibles des visiteurs. Devant le nombre d'évanouissements (féminins), l'Association du monument, d'une dalle, a cru devoir nous priver de trop forts émois... N'aurait-elle pas commis là quelque erreur ? Soyons toutefois honnêtes : malgré cette occultation, nul ne peut franchir sans une poignante émotion le seuil de cette chambre si doucement éclairée.

(7) J'ajouterai qu'il a aussi mis la main au plan du cimetière.

MÉSADVENTURES DU HÉROS

PAIN COMPLET I, de Thomas Black (Carré Noir 356), date des années 50 et est un agréable polar de série, une distraction bien en chair. Intrigue pittoresque et compliquée, libido *soft*, bonne dose de violence, c'est presque caricatural, exactement conforme à l'idée que le profane se fait du roman noir, avec son détective astucieux, fort, plein de verve, séduisant, qui ne cesse de croiser des femmes ravissantes et qui les trouble toutes ; consommation d'alcool modérée mais pittoresque : l'homme met de la pomme émincée dans sa bière.

Plus près de nous dans le temps et l'espace, les flics privés du récent *Rapt-time* (Série Noire 1788) de Robert Destanque sont misérablement réalistes. D'ailleurs solide et traditionnel, ce polar bordelais est bien intéressant à cause de son arôme de fait divers, et de son



Golo

POLARS



Golo

champ : la bourgeoisie girondine. Le roman noir français d'après 68 se paie volontiers les flics et les policiers, il n'a guère touché à la vieille bourgeoisie ; ce coup-ci c'est comme si un petit neveu de Ross McDonald venait bêcher dans les plates-bandes de François Mauriac. Quant au héros de Destanque, c'est un privé éthique, mais veule et alcoolique, surnommé le Ringard.

Devant la multiplication des polars sordides et des héros anti-héroïques, on pourrait supposer une évolution rectiligne des « histoires de privés », du dynamisme à la veulerie, de l'euphorie à l'amertume, de l'exaltation à la misère ordinaire, un mouvement de désillusion. Evidemment on se tromperait. La grandeur des pères fondateurs du privé *hard-boiled* a été de maintenir dans leurs ouvrages et leurs héros l'unité de l'« héroïsme » et de la misère. Même le plus valeureux et vertueux des grands privés classiques, le Marlowe de Chandler, est pauvre, pessimiste et frustré ; et sans parler de son fiasco dans *Charade pour écroulés*, la plupart de ses réussites comportent une dure part d'échec.

Cette unité de l'héroïsme et de la misère a été très inégalement maintenue chez les suivants. C'est son maintien pour ainsi dire scrupuleux qui explique et justifie l'estime très grande dont jouit Ross McDonald, malgré une certaine monotonie de procédés (dans ses intrigues et dans son écriture). Ailleurs ce maintien est seulement formel. De Brett Halliday, best-seller dès les années 30 avec son privé Mike Shayne buveur de cognac (on trouvera chez les bouquinistes plusieurs de ses aventures publiées naguère par J'ai Lu-Policier), jusqu'à la série télévisée *Mannix*, en passant par cent petits-maîtres, le mauvais côté des choses est devenu principalement pittoresque, une simple intempérie à l'extérieur du privé et, à l'intérieur de lui, simplement des emmerdements. Tout cela est plaisant et distrayant car c'est familier. Mais le négatif chez les maîtres du roman noir classique était bien autre chose : l'indication que le monde doit se supprimer. Parmi les petits-maîtres suivants, on préférera donc ceux qui ont maintenu cette prescription. Plus rares que les autres, ils sont cependant nombreux aussi, tant mieux. Pour aujourd'hui, contentons-nous

par caprice de citer Ed Lacy, dont les privés se signalent d'ailleurs par une originale fragilité : Dans *Chasse aux sorcières* (SN 174), dont le sujet antimaccarthyste est bien intéressant, le héros, revenant de Corée, est à la merci d'une rechute tuberculeuse ; celui d'*A bras raccourcis* (SN 268), outre qu'il se nomme fâcheusement Hal Darling, est physiquement chétif. Tous les polars de Lacy, au fait, son excellents, même sans privés, et peut-être peut-on commander encore *Blanc et noir* (SN 1225) et le cauchemardesque *Pétards mouillés* (SN 1288), traduits à la fin des années 60. (Tyrannisez les libraires, il ne nous reste plus tellement de temps avant qu'ils soient tous morts, et qu'est-ce qu'on fera ensuite ? On tyrannisera la Fnac ? Vous rigolez ! Elle est d'une amabilité et d'une efficacité imperturbables, ce n'est pas drôle. Pardon pour cet excursus.)

A côté de cette unité maintenue, de façon formelle ou plus profonde, par les suiveurs orthodoxes, le privé a (boum !) éclaté. Outre *Pain complet* ! cité plus haut, on a pu relire récemment *Les femmes sont friponnes*, d'A.A. Fair, c'est-à-dire le prolifique Erle Stanley Gardner (Classiques du roman policier n° 12 - Presses de la Cité), une enquête de l'agence Cool & Lam, qui réunit la pachydermique Bertha Cool et le semillant David Lam. Ici aussi, humour, efficacité, euphorie. L'euphorie n'est pas l'élément du roman noir. Du moins ces ouvrages-ci, à cause de leur humour, de leur caractère de pochade, d'auto-pastiche, sont-ils sympathiques au contraire de leur descendance : le superhéros occidental paré des plumes du polar (dans le cul, mes chéris), c'est-à-dire James Bond et SAS, en attendant pire encore. Nous avons déjà bavardé de tout ça ici.

Tandis que l'éclatement du privé engendrait d'un côté ces joyusetés, il a produit de l'autre une « ligne » misérabiliste, bondée ces derniers temps. La noire amertume qui se manifeste là invite le respect. Ce pessimisme augmenté doit être un progrès de la critique réaliste. Est-ce bien sûr ? *Cul-sec*, de Roger L. Simon (éditions Alta), qui se place chronologiquement entre *le Grand Soir* et *le Canard laqué*, est bien meilleur que ceux-ci : plus violent, plus classique dans sa structure, aussi moderniste dans son pittoresque, moins



niais dans ses méditations. Bien qu'il ne soit pas sordide, c'est bien un polar misérabiliste. Son intrigue, ses décors et son pittoresque procèdent de la réforme des mœurs qui s'est faite dans les années 60 et 70. La principale victime est un écrivain façon Norman Mailer, mais spécialisé dans les expériences sexuelles spectaculaires ; et l'enquête passe par les lieux modernes de pornographie, de prostitution et de « thérapie » sexuelle, à quoi fait contraste le cœur transi du héros et ses sentiments de même métal. Plus discrètement s'opposent la surexcitation d'un journaliste pop et les menus emmerdements quotidiens du détective. Sans qu'on touche au tragique véritable, il ressort de tout ça que nous vieillissons, et même que nous sommes restés vieux, depuis notre jeunesse, et que le commerce a saisi avec enthousiasme les quelques désirs exprimés alors. Et ainsi la « libération sexuelle » a eu le même sort, montré ici, que le maoïsme dont traitait *le Canard laqué* (voyez nos remarques dans *Charlie* de mars 80).

Timothy Harris, de façon bien plus talentueuse, met en scène dans *Un p'tit tramway dans la tête* (SN 1769) dont je vous touchais un mot trop bref voici quelques mois, non pas un privé mais un subalterne photographe, bossant au coup par coup pour des privés, des avocats, etc., sur des affaires d'adultère et de chantage. De même que le Moses Wine de Simon a été un peu gauchiste autrefois, ce photographe a été naguère un humaniste engagé, photographiant la misère pour critiquer ce monde. Mais ensuite il est devenu une épave. La passion amoureuse, et les complexités psychanalytiques de son passé, lui redonnent un moment l'envie de mordre. Cependant il sera vaincu par ce qui est autour de lui et par ce qui est en lui, et il perdra tout.

En France, le capable Alain Demouzon, bien qu'il ne comprenne pas l'Histoire (il l'a prouvé avec son abominable *Section rouge de l'espoir*, caricaturant la bande à Baader du point de vue du boutiquier), ni subséquentement l'écriture (son récent *Quidam* est superbement talentueux ; quel mépris de soi !), aime assez Chandler en particulier et le polar en général pour avoir produit deux romans vraiment plaisants, *Un coup pourri* puis *Adieu, La Jolla* (Flammariion, comme le reste), où Nicolas Placard, dé-

TECTIVE calamiteux, résoud des affaires à contrecœur, et non sans s'interrompre chaque fois au milieu du bouquin pour panser ses blessures physiques ou autres et clamer qu'il n'en a rien à secouer. Un vrai désespoir habite surtout *Adieu, La Jolla*, où le Mal triomphe bien que Placard ait atteint la vérité, d'où le titre, par quoi l'on fait voir que Placard est forcé de renoncer aux satisfactions chandlériennes ; et comme celles-ci étaient déjà amères et contrariées, celles de Placard sont assurément plus que merdiques.

Ce virage au noir du roman noir est forcément complémentaire du virage triomphal pris par la tendance euphorisante, celle de Bond et de SAS. Peu importe que, dans notre petit pays, des commentateurs incultes valorisent le polar sordide et déprimé, surtout s'il affiche des prétentions littéraires, tandis qu'ils méprisent SAS pour sa médiocrité stylistique et morale et ses opinions conservatrices, phalocratistes, racistes et autres. Ces commentateurs manifestent seulement, en l'occurrence, qu'ils se sentent plus à leur aise auprès d'une littérature de l'impuissance ontologique, du désespoir ahuri, de la nostalgie et de la défaite. C'est bien normal. La belle âme critique a passé un quart de siècle (au mieux) à crier raca sur un monde gelé. Puis ce monde s'est dégelé. Y crier raca est anachronique, les guerres sociales ont recommencé dans toutes les cinq parties du monde. (Voyez Gdansk, mais aussi Detroit, Milan, Belfast, et Abadan, et ailleurs, et Paris.) Le roman noir était le roman du monde gelé. Il a donc fini. Avec leurs manchettes de lustrine, les suiveurs tardifs en gèrent les débris. Soit dit en passant.

UNE ÉTRENNE

Un petit monument noir, épais, médulleux et relié, c'est l'*Anthologie de la littérature policière* réunie par Jacques Sadoul aux éditions Ramsay. Peu de choses y sont inédites, mais seuls de vieux collectionneurs possèdent la plupart de ces textes, et ce volume devrait donc rencontrer le plus vif succès auprès de tous les moins de 40 ans, comme on dit, et pourra être offert à tous les neveux de toutes les vieillards qui me lisent, frémissant, frémissantes. Blague dans le coin, c'est bien. Sadoul a divisé l'ouvrage en trois parties : D'abord la détection énigmatique ; finalement



le polar *hard-boiled* ; entre les deux, une rubrique *suspense* est incohérente, mais goûteuse, qui fait se côtoyer le *shocker* libidineux, le *thriller* et l'inquiétude, et puis l'humour. Pour l'essentiel il s'agit de nouvelles, on n'a passé des extraits de romans que pour Chase, Charyn et San Antonio. Restent trente textes, chacun de dix ou quinze grosses pages, c'est considérable. À côté des maîtres (il y a Conan Doyle, et Leblanc et Hammett, etc.), on trouve les chefs-d'œuvre d'auteurs moins connus : Jack Q. Lynn, Robert Turner, Gil Brewer.

Les érudits ne rangeront pas l'ouvrage dans leur bibliothèque, car ils possèdent déjà presque tout ce qu'il contient. Mais tous les autres se rueront dessus, avec raison.

Manchette

PS. Dans mes nouveautés (j'écris début octobre), un Siniac : *Aime le maudit* (Engrenage), où cet auteur remarquable donne plutôt dans la veine feuilletonnesque française, réussissant à ranimer la magnifique tradition de Fantomas, sans perdre sa qualité sarcastique. Du ve-lours.

Et puis le *Roman de l'homme*, de Simenon (éditions de l'Aire, distribué par les PUF), réunit diverses causeries de cet auteur. Certes il tombe en dehors du polar tel que nous le concevons. Il est un humaniste. Réfléchissant sur le roman et ses propres travaux, il les aperçoit sur le mode de la progression, non de la suppression. Il n'est pas sanguinaire. *Vous pouvez montrer, dit-il, l'amour dans une très jolie histoire : les dix premiers mois de deux amoureux, comme dans la littérature d'autrefois. Puis vous avez un second genre d'histoire : ils commencent à s'ennuyer ; c'était la littérature de la fin du siècle dernier. Et puis, si vous êtes assez libre pour aller plus loin, l'homme a cinquante ans et cherche à refaire sa vie (...)* C'est la troisième histoire. Nous en sommes à la troisième histoire. On voit que Simenon, en bon humaniste, est individualiste : il interprète l'évolution du roman à partir de l'évolution d'un individu, probablement un cadre moyen. Quoique cette attitude soit affreusement bornée, les propos de ce Belge sont pleins d'intérêt : à défaut d'éclairer autre chose, ils éclaireront du moins l'homme et l'œuvre, comme on dit – et cet homme et cette œuvre sont un moment assez considérable du roman policier.

UN MAUVAIS LOOPING
LE CONCOURS EST RATE
LE PILOTE, DESESPERE, PERD LA RAISON ET LE CONTRÔLE DE SA MACHINE



MARCELLO

DATRICIENNE fribourgeoise devenue princesse Colonna par la grâce d'un court mariage, Adèle d'Affry avait choisi, après son veuvage prématuré, le pseudonyme masculin de Marcello (1) pour se consacrer aux arts plastiques tout en respectant les usages du monde... Il ne s'agit donc pas d'un misérable travelo, mais d'une princesse belle (2), intelligente et cultivée. Soucieuse avant tout d'assumer sincèrement et à part entière l'exercice du « métier » d'artiste, elle veut, par le



bief tumultueux de son talent, connaître une gloire indépendante de celle qui s'attache à son nom. Admirablement intégrée aux cercles politico-artistiques du second Empire, amie très chère de Carpeaux (3), ce sera en authentique professionnelle – et non en femme du monde talentueuse – qu'elle

récoltera commandes et contrats (4). Si je vous dis que c'est dans une série de bustes (sincères) qu'elle déploie avec le plus d'abandon les éclectiques ressources d'une émotion et d'une sensualité nerveuse très personnelles, vous comprendrez sans difficulté pourquoi ses créatures au visage pur, qui toujours par mégarde offrent la vision d'un sein nu, laissent généralement apparaître celui qu'elles portent à gauche...

(1) Au musée Rodin, jusqu'au 5 janvier 1981.

(2) C'est Delacroix qui le disait.

(3) Avec qui elle eut l'intelligence de ne pas coucher...

(4) Et notamment la « Pythie » du Grand Foyer de l'Opéra, son chef-d'œuvre

LE NOBLE ART

LE photographe. Taille : 1,87. Poids : 87 kg. Age : 37 ans. Sexe : masculin. Le sujet. Taille : 1,60 m. Poids : 55 kg. Age : 20 ans. Sexe : féminin. DONG ! Le Leica muni d'un « 28 » dans une main, le sujet bloqué dans l'autre, c'est le troisième round (notre photo) d'un long combat qui commence (1). Hers (le photographe) ne ménage pas son sujet, il



AVRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

le broie, le tord, le pénètre pour mieux s'en pénétrer. Les flashs essentiels de cet hallucinant combat éclataient, accrochés aux cimaises de la XI^e Biennale de Paris (2)... au demeurant bien déprimante. C'est fou ce qu'un bras hersien, lorsqu'il s'associe à l'informalité d'un corps qu'il torture, peut être plus prenant qu'une paire de couilles impersonnelles battant l'anonyme raie grasse (3) d'un cul en couleurs porno-danoises...

(1) Il a duré six mois !

(2) Et Mathilde La Bardonnie regrettait que François Hers n'hésitât point à exhiber les misères de la cellulite, les défauts d'un ventre et la vulgarité d'un bras arrêté dans une position... forcée.

(3) A ne pas confondre avec le ray-grass, variété d'ivraie employée pour les pelouses.

PARALLELE...

DÈS avant 1919, les avant-gardes nées entre 1905 et 1913 (les « ismes ») – et particulièrement l'Expressionnisme et le Futurisme, porteurs d'une utopie subjective cruellement dénoncée par la Grande Guerre – marquent le pas. Parallèlement se développe un mouvement général de retour à la figure et au réel, souvent influencé par la tradition classique, tels « Valori Plastici » en Italie, « Verisme et Nouvelle objectivité » (Neue Sachlichkeit) en Allemagne, « Précisionnisme et Régionalisme » aux

Etats-Unis. Ces mouvements se sont parfois inscrits dans ce qu'on a appelé, alors, le « Rappel à l'ordre ».

On ne peut néanmoins réduire ces divers courants réalistes à une simple réaction ni à une régression esthétique. Ces années-là virent leurs principaux représentants (Carra, de Chirico et Morandi en Italie ; Dix, Grosz, Schad en Allemagne ; Demuth, Sheeler et Hopper en Amérique du Nord ; Derain et Balthus en France) élaborer leurs œuvres majeures.

Par ailleurs, ce retour à une figuration objective de la réalité entraîne la description d'un nouveau paysage moderne et de ses conflits : paysages industriels (émouvants), vie urbaine (aliénante), rapports sociaux (tendus), etc.

En offrant, avec environ 200 tableaux, 80 dessins et 20 sculptures, un très large panorama de ces représentations, l'exposition « Les Réalistes entre Révolution et Réaction, 1919-1939 » (1) tente de montrer l'ambiguïté inhérente à un procès réaliste au XX^e siècle, qui tantôt se veut « objectif » et tantôt se fait critique. La même ambiguïté se retrouvera sur le plan social : né dans la mouvance de convulsions révolutionnaires de 1919, le réalisme de l'entre-deux guerres sera,

hélas, tenté (après 1930) de s'enrôler au service des régimes totalitaires.

Si j'ajoute que, interdisciplinaire, cette exposition illustrera aussi le problème tel qu'il s'est incarné dans l'architecture et les arts décoratifs, vous ne douterez plus de son intérêt (2).

Et voilà ! C'est ça, la vraie « info » culturelle !

(1) Centre Pompidou, Grande Galerie, 5^e étage, à partir du 17 décembre.

(2) Seule lacune de cette exposition, l'incompréhensible absence de l'Art Patriotico-Tumulaire, pourtant significatif de cette tendance. Idem pour l'Architecture de Dommages de Guerre ! A force de vouloir « faire sérieux » arriverait-on à ne plus l'être ?

U.S.A.

LADIES AND GENTLEMEN

MISES à part les Hara-Kiri's girls subjuguées par l'intolérable aura du professeur Choron et, dès lors, rapidement canalisées (1) sous la houlette wolinskienne dans le grotesque obscène, il est rare de voir en France une jolie femme se ridiculiser de bon cœur ; le bon goût ne s'apprend pas... Je ne vous apprendrais rien en vous déclarant qu'il n'en est pas de même ailleurs, et surtout pas aux Etats-Unis où, de Mae West à Madeline Kahn, sévissent des théories de femmes sachant et osant faire rire. Ce n'est pas le moindre mérite des photos de Waxman & Cromphout que de nous le rappeler.

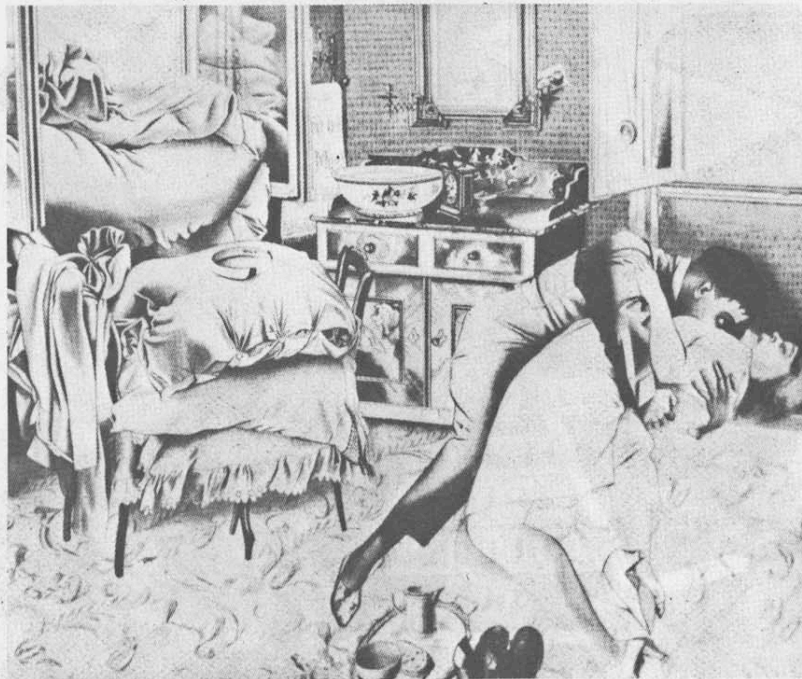
Mais, des bas-fonds de New York à ceux de La Nouvelle-Orléans ou de Las Vegas en passant par les « grands espaces » ou en s'attardant dans le Deep South, il en est d'autres. Miller (Henry), qui connaissait la question (« The Air-conditioned Nightmare », a tenu, avant de mourir, l'été dernier, à préfacer leurs instantanés. Dans cette préface, il croit retrouver le reflet de ses obsessions, de ses phantasmes, de ses enthousiasmes et de ses dégoûts (2)... Ne serait-ce pas suffisant pour vous inciter à investir quelques piécettes dans l'achat de cet intéressant livre (3) ?

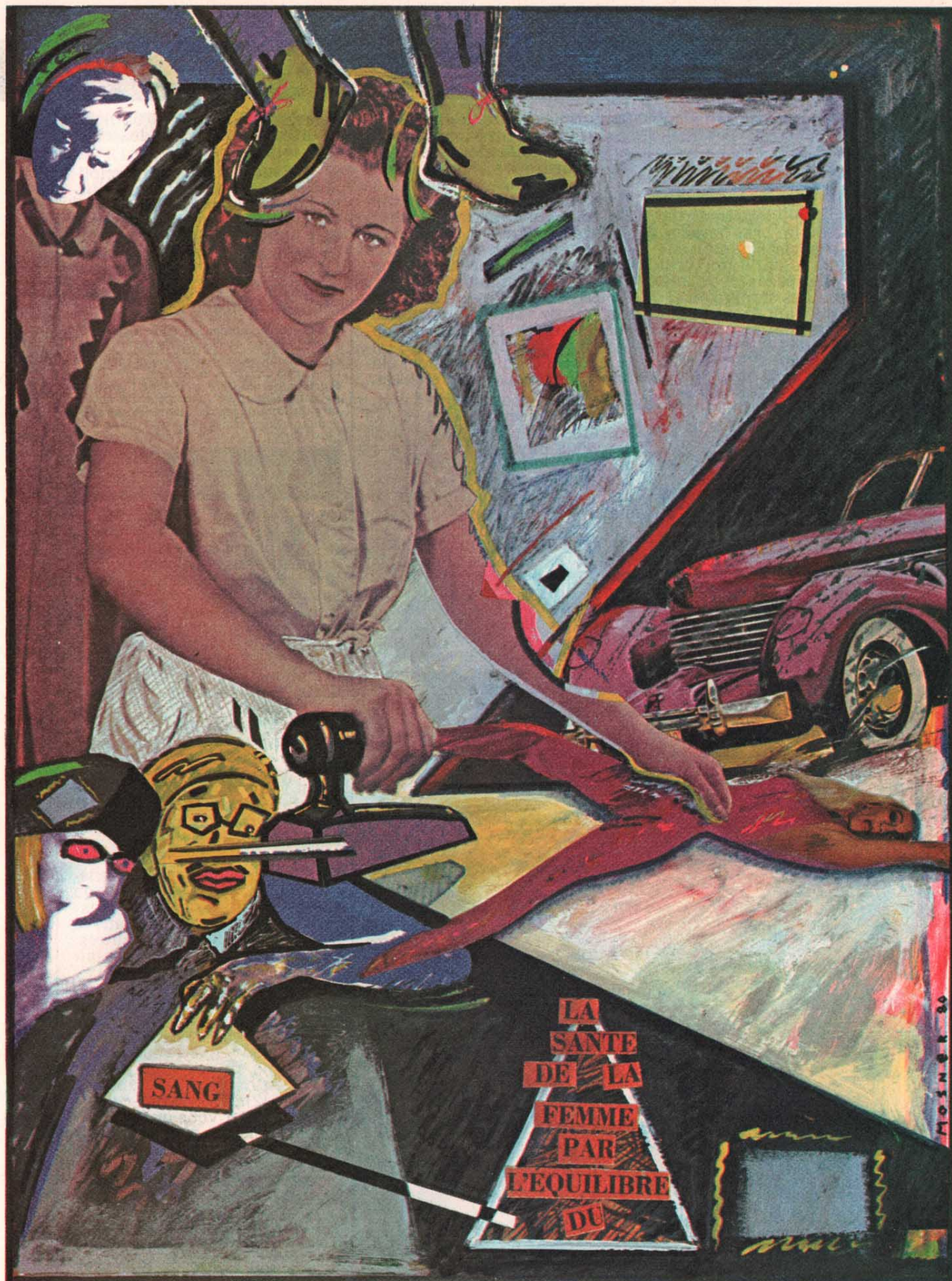
(1) Rapidement, mais non sans maestria...

(2) Bon, ça, coco, très bon !

(3) « U.S.A. Ladies & Gentlemen », préface d'Henry Miller. Photos d'André Cromphout et Michel Waxman. Editions Complexe.

Jean-Marie de Busscher





Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?

Qu'ils
crèvent !

Gauloises. 20 cigarettes. Avec ou sans filtre.

GAULOISES
LABORAT

